PER
Z-5218

LA LITTÉRATURE

AU

BREVET ÉLÉMENTAIRE

EXAMENS DE 1928 - 1929 - 1930



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
1927



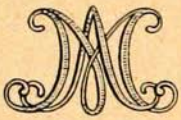
Bibliothèque Nationale du Québec

LA LITTÉRATURE

AU

BREVET ÉLÉMENTAIRE

EXAMENS DE 1928 - 1929 - 1930



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
1927

Le corbeau et le renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
« Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau:
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit et dit: «Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE (Livre I, fable 2)

Questionnaire

1. Qu'est-ce qu'une fable?
2. La fable est-elle un genre très ancien?
3. D'où est tirée la fable que vous avez à étudier?
4. Rétablissez-en le plan (tableau synoptique).
5. Montrez la variété du style dans cette fable.
6. Y a-t-il des figures? Indiquez-les.

7. Cette fable est écrite en vers libres: cette irrégularité apparente vous semble-t-elle un défaut ou une qualité? dites pourquoi.

8. Que pensez-vous de la morale de cette fable?

9. Expliquez les expressions et les mots suivants: maître, perché, alléché, à peu près, sans mentir, ramage, se rapporte, phénix, proie, mon bon Monsieur, aux dépens de.

10. Analysez grammaticalement les mots en italiques : Tenait *en* son bec — S'*en* saisit — Qu'on *ne* l'*y* prendrait *plus*.

11. Nombre et nature des propositions dans le premier discours du renard.

COMPOSITION. — 1o Dans la fable de La Fontaine: *Le corbeau et le renard*, voudriez-vous jouer le rôle du corbeau ou celui du renard? ou bien ni l'un ni l'autre? Dites pourquoi.

2o Après avoir lu la fable d'Esope et celle de La Fontaine, dites pourquoi la dernière vous paraît supérieure à l'autre.

« Un corbeau ayant dérobé de la viande alla se percher sur un arbre; un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes et lui fit compliment sur sa beauté et sur sa haute taille: il ajouta que plus que tout autre il méritait d'être roi, et que cela ne pourrait manquer d'arriver s'il avait de la voix. Le corbeau, voulant faire voir au renard qu'il a aussi une belle voix, lâche la viande et pousse de grands cris; l'autre courut vers l'arbre et s'étant emparé de la viande, il dit: « O corbeau, tu as toutes les qualités; acquiers seulement de l'esprit. »

Cette fable convient bien à l'homme de peu d'esprit.

ESOPE.

ANALYSE

I. Nature du morceau. —

C'est une fable, c'est-à-dire un récit fictif raconté dans l'intention d'enseigner une vérité morale. La fable appartient donc au genre didactique dont le but est d'instruire. Elle peut être écrite en vers ou en prose.

LECTURE

La fable est un genre très ancien; on peut dire qu'elle se trouve à l'origine de toutes les littératures. Le premier recueil que nous connaissions vient de l'Inde. En Grèce, le père de la fable est Esope, esclave phrygien qui vivait au VIe siècle avant Jésus-Christ. Il récitait des apologues, et peut-être même en écrivait-il. Ses fables ne furent recueillies que deux cents ans après sa mort par Démétrius de Phalère; elles sont en prose et n'ont guère de vie. Le récit ne sert qu'à amener la morale.

Vers le IIe siècle avant Jésus-Christ, les fables d'Esope furent mises en vers par un Syrien nommé Babrius.

Un affranchi d'Auguste, Phèdre, traduisit à son tour en vers latins, les fables ésopiques. La Fontaine admire chez Phèdre « l'élégance et la brièveté ». Cette brièveté pourtant est un peu excessive, et peut-être La Fontaine exprime-t-il sa propre opinion quand il dit: « Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé. » Mais nulle part la fable n'eut plus de vogue qu'en France et surtout au moyen âge. Le Roman de Renart n'est guère autre chose qu'une suite de fables; et quant aux Ysopets, ils se réclament par leur titre même, du nom d'Esope et sont de véritables recueils de fables. La Renaissance cultiva aussi ce genre et la fable, populaire au moyen âge, devint savante au XVIe siècle.

Le meilleur fabuliste français, ou pour mieux dire, le fabuliste français, c'est La Fontaine. Il a transformé la fable, et nous pourrons nous en convaincre en comparant quelques-uns des apologues qui sont au programme avec les mêmes sujets traités par Esope ou par Phèdre.

Faguet, dans ses conférences sur La Fontaine, propose de classer ainsi les fables:

1. D'abord les fables qui sont des *Contes*, c'est-à-dire celles où l'homme est seul ou principal personnage, comme *l'Huître et les Plaideurs, le Vieillard et les trois jeunes Hommes;*

2. Les fables *zoologiques*, où il n'y a que des animaux, tels *le Renard et la Cigogne, le Lièvre et la Tortue;*

3. Enfin, il y a des fables purement *philosophiques*, par exemple *l'Horoscope, les Lapins.*

Le corbeau et le renard appartient évidemment au second groupe, mais ici les animaux ne sont guère étudiés en eux-mêmes, corbeau et renard ne sont que des déguisements de l'homme ; le premier, c'est le vaniteux et le fat, le second, c'est le flatteur habile en ruses de toutes sortes.

Cette fable est la deuxième du premier livre ; elle appartient donc au premier recueil publié en 1668 et dédié au Dauphin. La Fontaine y tient sa parole : « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes. »

II. Source du morceau. —

Le sujet a été traité pour la première fois sans doute par Esope ; nous le trouvons aussi dans Phèdre, livre I, fable 13. Il est repris encore dans le Roman du Renart. Au dix-huitième siècle, un poète et critique allemand, Lessing, a tenté de le traiter de nouveau en le modifiant ; mais ni avant, ni après La Fontaine, on n'a atteint la perfection à laquelle il s'est élevé lui-même.

III. Étude du fond. —

IDÉES.—Cette petite narration est tout-à-fait dramatique. La Fontaine est un inimitable conteur. Nul ne sait mieux que lui suspendre jusqu'au bout l'intérêt du récit, tenir son lecteur en haleine et lui cacher jusqu'au dernier instant le dénouement qu'il voudrait connaître.

L'exposition de cette fable tient en quatre vers. Les deux personnages nous sont présentés : maître corbeau, maître renard.

Le noeud de la narration comprend huit vers. Et les six vers qui restent forment le dénouement dans lequel est comprise la morale de la fable.

PLAN

I EXPOSITION Présentation des personnages	a) Maître corbeau est perché sur un arbre b) Il tient un fromage dans son bec c) Maître renard est attiré par l'odeur du fromage d) Il adresse la parole au corbeau
II NŒUD Ruse du renard, vanité et sottise du corbeau	a) Salutation respectueuse à Monsieur *du* Corbeau b) Eloge de la beauté de son plumage c) Supposition flatteuse au sujet de sa voix d) Joie du corbeau e) Il ouvre son bec f) Chute du fromage
III CONCLUSION Triomphe du renard Honte et confusion du corbeau	a) Le renard s'empare du fromage b) Il avertit le corbeau que « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. » c) Il se déclare quitte: le fromage n'est que le salaire de la leçon qu'il vient de donner. d) Honte et confusion du corbeau. e) Promesse qu'il fait, bien tard, malheureusement.

LECTURE

Un rapprochement entre la fable d'Esope et l'imitation qu'en a donnée La Fontaine, nous fera saisir le génie dramatique du fabuliste français.

Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre; un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes et lui fit compliment sur sa beauté et sur sa haute taille: il ajouta que plus que tout autre oiseau il méritait d'être roi et que cela ne pourrait manquer d'arriver, s'il avait de la voix. Le corbeau, voulant faire voir au renard qu'il a aussi une belle voix, lâche la viande et pousse

de grands cris ; l'autre courut vers l'arbre, et s'étant emparé de la viande, il dit : « O corbeau, tu as toutes les qualités ; acquiers seulement de l'esprit. »

Cette fable convient bien à l'homme de peu d'esprit.

L'exposition d'Esope est assez maladroite : Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre. Pourquoi nous avertir qu'il s'agit d'un larcin puisque la fable n'est pas dirigée contre les voleurs ? « Un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes » ; pourquoi encore nous révéler dès le début l'intention du renard ? Au lieu de ces deux phrases assez lourdes, La Fontaine nous présente ses personnages dans quatre petits vers très alertes :

> Maître corbeau, sur un arbre perché,
> Tenait en son bec un fromage.
> Maître renard, par l'odeur alléché,
> Lui tint à peu près ce langage.

Puis immédiatement, au lieu de rappeler en style indirect les paroles de ses héros, comme Esope : « il lui dit que plus que tout autre oiseau il méritait... que cela ne pourrait manquer d'arriver... », La Fontaine fait parler le renard lui-même qui commence par une exclamation : « Hé ! bonjour... » on croirait qu'il est surpris d'apercevoir le corbeau ; d'ailleurs, il est au pied de l'arbre, il faut bien parler haut pour attirer l'attention de son interlocuteur. Les paroles qui suivent nous révèlent bientôt les intentions du renard ; les flatteries se succèdent en une gradation ascendante qui ne laisse aucune place au doute. Comme les exclamations qu'emploie La Fontaine donnent de la vie à ce petit discours. On n'est pas surpris d'apprendre que le corbeau *ne se sent pas de joie*. Esope néglige de le noter, et cependant, c'est un sentiment si naturel à la vanité.

Quelle différence encore entre ces deux phrases : « il lâche la viande et pousse de grands cris », et ce vers : « Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie. »

La leçon donnée par le renard d'Esope est assez malicieuse : « O renard, tu possèdes toutes les qualités, acquiers de l'esprit

seulement ». Mais La Fontaine fait parler son renard d'une manière plus ironique encore :

> ... Mon bon monsieur,
> Apprenez que tout flatteur, etc ...

Esope croit nécessaire de nous avertir que cette fable convient aux hommes de peu d'esprit. La Fontaine, lui, nous suppose assez intelligents pour saisir cette vérité par nous-mêmes et se contente de nous montrer « le corbeau, honteux et confus, *jurant*, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

Ce rapprochement entre les deux fables suffit à prouver que La Fontaine avait droit d'écrire :

> Mon imitation n'est pas un esclavage
> Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois.

« Il prend l'*idée*, mais, comme dit Taine, il la repense et la développe à sa façon, il la creuse, l'orne, la retravaille complètement. Les *tours*, c'est-à-dire les expressions, les images, il les traduit, les transpose, les adapte. Quant aux *lois*, aux grands principes des Anciens, il les observe. » (de Parvillez et Moncarey.)

IV. Étude de la forme. —

STYLE ET VERSIFICATION. — « Le style, a dit Buffon, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées » ; « c'est, disent les dictionnaires, la façon particulière dont un écrivain ou un orateur exprime sa pensée. » Or, il est impossible que deux hommes rendent une même pensée d'une façon tout à fait identique. Il y aura donc autant de styles qu'il y a d'écrivains et d'orateurs. Bien plus, tous les écrivains sont tenus de varier leur style suivant la nature de leurs idées :

> Un style trop égal et toujours uniforme
> En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
>
> (Boileau.)

La Fontaine est, avec Molière,le meilleur écrivain que l'on puisse étudier, sous ce rapport. Certaines fables surtout sont de vrais modèles de cette variété, tels *le Chêne et le Roseau, les Animaux malades de la peste,* et même *le Corbeau et le Renard.*

La Fontaine débute sur un ton ironiquement solennel. Les deux personnages qu'il nous présente sont importants. C'est *maître* corbeau d'abord, puis *maître* renard. Aujourd'hui encore, on donne le titre de *maître* aux notaires, aux avocats. De plus, trois inversions en quatre lignes donnent un tour tout-à-fait poétique à ces vers. Et voici le discours ampoulé du renard :

Hé! bonjour, monsieur du Corbeau!

Voilà le corbeau anobli et devenu grand seigneur. Préparé par cette adroite flatterie, il va prendre au sérieux tous les compliments du renard :

Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

Le renard connaît les secrets de la langue française : il y a gradation ascendante du mot joli au mot beau : être *joli,* c'est simplement avoir des dehors agréables, être *beau,* c'est avoir des formes parfaites. Déjà le corbeau doit se redresser plein de fierté. Et le renard continue toujours d'une façon très respectueuse :

Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Fontaine reprend le style narratif plus simple :

A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie.
.....
Le renard s'en saisit,

Et maintenant qu'il tient la proie, il abandonne son ton de déférence et parle au corbeau avec la plus grande familiarité :

.. Mon bon monsieur ...

Ce n'est plus monsieur *du* corbeau, le grand seigneur qu'il fallait flatter, c'est le sot, dupe de sa vanité à qui il faut faire une leçon, et le style redevient des plus simples.

Il y a peu de figures dans cette fable. A part les inversions du commencement déjà signalées, on trouve encore celles-ci : *A ces mots,* le corbeau... Et *pour montrer sa belle voix,* il ouvre...; puis une jolie périphrase : *les hôtes de ces bois.*

Plusieurs vers sont remarquables par l'*harmonie imitative* :

A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie.

On ne saurait mieux rendre que par cette accumulation de monosyllabes l'émotion du corbeau, on croit entendre sous son noir plumage les battements précipités de son coeur.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

« Ce vers est admirable, écrit J.-J. Rousseau, l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entends tomber le fromage à travers les branches. »

Le vers suivant n'est pas moins remarquable :

Le renard *s'en saisit* ...

Ces trois petites sifflantes sont d'un effet surprenant, on croit voir le bond du renard qui se précipite sur le fromage et s'en empare avec la prestesse de mouvement qui lui est propre.

Les deux derniers vers avec leurs syllabes sourdes *on, eu, u,* rendent bien la confusion du corbeau :

Le corbeau, *honteux* et *confus,*
Jura, mais *un peu* tard, qu'*on* ne l'y prendrait *plus.*

Hélas! le corbeau est un vaniteux, tiendra-t-il parole? La vanité est un défaut bien difficile à corriger surtout quand on n'a pas plus d'esprit que le corbeau.

MÉTRIQUE.—Cette fable est écrite en vers libres, en vers où les diverses mesures s'entremêlent. Lamartine a reproché à La

Fontaine, la liberté avec laquelle il manie le vers français. «Ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille, ni sur la page, me rebutaient quand je les apprenais par coeur dans mon enfance. » Ce jugement nous surprend; comment un poète aussi harmonieux que l'auteur des Méditations a-t-il pu méconnaître l'art merveilleux des vers des fables?

La Fontaine, il est vrai, emploie tous les mètres, il les mélange avec une liberté qui peut sembler tenir du caprice mais qui, en réalité, est l'effet d'un art consommé. Voyons ici, Il débute par des vers de dix et de huit pieds pour nous présenter ses personnages:

Maître corbeau, sur un arbre perché (10)
Tenait en son bec un fromage (8)
Maître renard, par l'odeur alléché (10)
Lui tint à peu près ce langage: (8)

Voici que le renard veut attirer l'attention du corbeau; il l'interpelle par un vers de huit syllabes encore et terminé par une rime masculine toujours plus forte que la rime féminine. Mais pour débiter son énorme compliment, il lui faut un vers solennel, et c'est l'alexandrin classique, coupé classiquement, à l'hémistiche qu'il va employer:

Que vous êtes *joli!* que vous me semblez beau!

Il revient au petit vers de huit syllabes pour la supposition:

Sans mentir, si votre ramage,

Se rapporte à votre plumage,

puis pour bien insister sur la flatterie, un nouvel alexandrin:

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois,

La Fontaine emploie encore l'alexandrin (vers de 12 pieds), pour exprimer la joie du corbeau, et aussi pour nous faire saisir son geste si imprudent.

Un seul vers de sept syllabes se trouve dans la fable :

Apprenez que tout flatteur,

on dirait que La Fontaine veut insister sur la leçon que va donner le renard.

Cette irrégularité semble donc un mérite loin d'être un défaut. La Fontaine l'a-t-il recherchée? C'est peu probable: son instinct merveilleux de poète a dû la lui faire trouver sans effort. La Fontaine cependant corrigeait ses vers. On a retrouvé la première rédaction d'une fable. (Le renard, les mouches et le hérisson) ; deux vers seulement ont passé sans retouche sur le texte définitif. Il disait lui-même:

> Il faut du temps; le temps a part
> A tous les chefs-d'oeuvre de l'art.

RIME.—La Fontaine ne recherche pas les rimes riches. Il y a même ici une rime insuffisante, *monsieur* et *flatteur*. Certains auteurs, il est vrai, admettent la rime pour l'oeil, « mais il n'y a point de rime pour l'oeil, écrit M. Gazier dans son Traité d'explication française; les vers sont faits pour être déclamés, et les rimes, suivant l'expression si juste de Boileau à propos du sonnet, sont des *sons* destinés à *frapper l'oreille.* »

V. Morale. —

La morale des fables a été vivement critiquée par J.-J. Rousseau et Lamartine. Sans vouloir faire du fabuliste un prédicateur, nous devons admettre cependant qu'il donne parfois d'utiles leçons. « Il est plaisant, écrit Chamfort à propos de la fable que nous étudions, de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la leçon. » Après avoir cité cette remarque, monsieur Le Bidois ajoute fort justement: « Encore ne faut-il pas se tromper sur la leçon qui n'est pas, comme le prétend Rousseau, « de la plus basse flatterie ». Sans doute, c'est le corbeau qui est puni, il l'est même doublement, dans sa gourmandise et dans son amour-propre. C'est pour nous apprendre, non certes à flatter, mais à ne point nous laisser flatter. Lessing, critique et poète allemand du XVIIIe siècle, a osé refaire cette fable pour changer la leçon. Lui, c'est le renard qu'il punit. Son corbeau tient dans ses serres de la viande empoisonnée; tout réjoui d'être appelé par le renard « oiseau de Jupiter », il la

laisse tomber, le renard la happe, il en crève.—Cette morale tudesque ne nous apprend certes pas à flatter. Mais outre qu'elle punit bien brutalement le flatteur, elle fait la part un peu trop belle à la vanité et à la sottise du corbeau. N'en pourrait-on pas conclure aussi qu'il est utile quelquefois de se laisser flatter? On aime mieux la fable de La Fontaine, et sa morale à la française.

VI. Étude des mots. —

MAÎTRE: Au moyen-âge, on appelait *maître* celui qui, après avoir été apprenti, était jugé capable d'exercer un métier déterminé. Aujourd'hui, on donne encore ce nom aux avocats et aux notaires. Appliqué au corbeau, ce doit être un titre purement honorifique. Quant au renard, il est vraiment passé maître en ruse.

PERCHÉ (du latin *pertica*) : Se mettre sur une perche, et, par extension, sur une branche d'arbre.

ALLÉCHÉ (latin *allectare*, attirer à soi) : Attiré par quelque appât.

A PEU PRÈS: presque: On croirait que La Fontaine a entendu le discours, mais parce qu'il craint de ne le pas reproduire textuellement, et par scrupule de loyauté, il nous avertit que le renard parla *à peu près* ainsi.

SANS MENTIR: à vrai dire: Précaution bien ordinaire aux menteurs de profession, ils ont toujours soin de nous prévenir qu'ils vont dire la vérité.

RAMAGE: S'est dit d'abord du chant des oiseaux qui se tiennent sur les rameaux, et par extension du chant de tout oiseau.

> Il est parbleu! grand jour. Déjà de leur ramage
> Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
>
> (Régnard, *le Joueur*, I.)

Au figuré, on appelle ramage le babil des petits enfants.

SE RAPPORTE (A de la conformité avec), c'est-à-dire, si votre ramage est aussi beau que votre plumage.

PHÉNIX: Oiseau fabuleux qui vivait plusieurs siècles, se brûlait sur un bûcher et renaissait de ses cendres. Au figuré, on l'emploie pour désigner une personne supérieure, unique en son genre.

PROIE: Ce que les animaux carnassiers ravissent pour le manger. Ce mot s'appliquerait donc mieux à la chair qu'à un fromage. Par extension cependant, on le dit de toute chose dont on s'empare avec violence.

MON BON MONSIEUR: Expression familière qui peint bien l'ironie du renard. Maintenant qu'il tient le fromage, il oublie d'employer la particule dont il s'est servi au commencement.

AUX DÉPENS DE: Aux frais de.

VII. Grammaire. —

Analyser grammaticalement les mots en italique: Tenait *en* son bec. — S'*en* saisit. — Qu'on *ne l'y* prendrait *plus*.

Nombre et nature des propositions dans le 1er discours du renard.

COMPOSITION.—Développer cette pensée: La flatterie est une fausse monnaie qui n'a cours que par notre vanité. (La Rochefoucauld).

Dans la fable de La Fontaine: *Le renard et le corbeau*, voudriez-vous jouer le rôle du renard ou celui du corbeau? Ou bien ni l'un ni l'autre? Dites pourquoi.

Le loup et le chien

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables.
Cancres, hères et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? rien d'assuré, point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi: vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit: « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants;
Flatter ceux du logis; à son maître complaire:
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
« Qu'est-ce là? lui dit-il.—Rien.—Quoi? rien?—Peu de chose.

— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché? dit le loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien que, de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

LA FONTAINE, (Livre I, fable 5).

Questionnaire

1. D'où cette fable est-elle extraite?

2. Quelle en est l'idée générale?

3. Quels sont les vers qui la résument?

4. Exposer le plan de la fable.

5. Comment le dogue plaide-t-il auprès du loup en faveur de la vie facile?

6. Quelle est d'abord l'attitude du loup?

7. Dites comment cette attitude prépare bien le dénouement.

8. A quel genre littéraire cette fable se rattache-t-elle?

9. Analysez-en les vers.

10. Caractérisez le style de cette fable apportant des exemples qui illustrent vos affirmations.

11. Faites le portrait physique et moral du loup de la fable étudiée.

12. Relevez dans la fable dix mots et huit expressions qui font image.

13. Donnez: *a*) la définition, *b*) les dérivés, *c*) les composés des mots suivants: Loup, Relief, Forger, Fourvoyer, Mâtin, Embonpoint.

14. Faire l'analyse grammaticale des « *que* » contenus dans la fable.

15. Analyser logiquement :

« Le collier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause. »

16. Quelle remarque faites-vous sur l'orthographe des mots : Portants et mendiants ?

17. Trouvez les expressions courantes ou locutions proverbiales où entre le mot *loup*.

18. Composition.—Apprécier la conduite du loup de la fable. Terminer en faisant une application de la leçon dégagée de cette conduite.

19. Courte biographie de l'auteur.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

La fable « Le loup et le chien » est la cinquième du premier livre des Fables de La Fontaine. Ce livre a été dédié par l'auteur à Monseigneur le Dauphin.

Phèdre avait traité le même sujet : « Le loup et le chien » dans la septième fable de son troisième livre.

II. Etude du fond. —

Le bienfait de la liberté constitue *l'idée générale* de la fable. Cette idée apparaît dans les dernières paroles du loup :

« Il importe si bien que, de tous vos repas,
Je ne veux en aucune sorte
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Pour faire éclater cette idée générale, l'auteur, dans son travail d'invention, a imaginé de mettre en scène un loup et un chien. Il les présentera, les peindra, leur prêtera un langage.

PLAN

I EXPOSITION ou LA PRÉPARATION DU FAIT.

- A) Misère d'un loup
  - 1. Fait.
  - 2. Cause.
- B) Rencontre
  - 1. Un dogue: portrait
  - 2. Instinct d'attaque
  - 3. Impossibilité de la lutte

II NŒUD ou LE FAIT.

- Conversation: sujet: l'embonpoint
  - a) Admiré.
    - 1. Humilité du loup
    - 2. Propos
    - 3. Compliment
  - b) Promis
    - 1. Quitter le bois plein de désavantages:
      - a) Misère des loups.
      - b) Famine.
      - c) Lutte continuelle.
    - 2. Suivre le chien.
      - a) Conduite à tenir.
      - b) Avantages énumérés.
  - c) Rêvé
    - Félicité forgée
    - Pleurs de tendresse

III DÉNOUEMENT ou L'ABOUTISSEMENT DU FAIT.

- Le loup préfère la liberté à tout.
  - 1. Découverte du collier
  - 2. Explication
    - Demandée
    - Reçue
  - 3. Fière déclaration du loup.
    - La liberté au-dessus
      - de tout repas,
      - de tout trésor.
  - 4. Fuite du loup.

Ainsi pour résumer le fond de la fable: le loup plus faible, fait la cour au dogue puissant qu'il aborde. Remarquons au

passage que La Fontaine n'omet pas de signaler ici un des traits importants du caractère de « sire loup », la voracité:

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;

La conversation devient familière. Amicalement, le chien conseille au loup de quitter le bois:

Suivez-moi: vous aurez un bien meilleur destin.

Un double tableau est présenté par le dogue qui plaide en faveur d'une vie facile: 1o la vie misérable des habitants du bois; 2o la vie heureuse du chien de service. L'avantage apparaît tout à la dernière situation. Le loup s'intéresse à la proposition:

Que me faudra-t-il faire?

Puis il se laisse convaincre. Ne voit-il pas le dogue puissant et gras? N'expérimente-t-il pas la vérité de sa propre misère? On lui propose une manière d'agir tout aisée et surtout lucrative. Il est touché:

Déjà il se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Tout est donc prêt pour le dénouement. C'est établi: la conservation du loup semble liée à un changement de situation. Mais le sire aperçoit le collier du dogue, il pressent une chose grave. L'*esclavage* de celui dont il allait partager la vie se révèle à lui. Il revient aussitôt sur sa décision. Il déclare fièrement:

— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

Cela dit, il s'enfuit et court encor.

Le but de l'auteur est atteint, grâce à l'heureux enchaînement des idées de la fable. La disposition est donc ici parfaite: toutes les idées secondaires et les idées particulières servent à mettre en lumière *l'idée-maîtresse* du morceau.

III. Etude de la forme. —

Le plan élaboré, La Fontaine donne, dans son travail d'élocution, une forme à ses idées par le style que nous étudierons ici.

Disons d'abord que le morceau à analyser étant une fable appartient à la poésie didactique, l'un des genres secondaires dans la littérature.

Ecrite en vers libres de huit, de dix et de douze syllabes, elle présente comme la plupart des autres fables de La Fontaine des rimes mêlées.

Le style est:

1. *Naturel.* — En effet les expressions sont simples et aisées. Toutes pourraient être citées en exemples.

2. *Vif.* — Point de longueurs:

Un loup n'avait que les os et la peau,

L'explication suit sans commentaires:

Tant les chiens faisaient bonne garde

Le dogue est dépeint en traits précis:

...aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

Du commencement à la fin de la fable, on retrouve la même allure. Notons-la: *a*) dans les rejets:

Et lui fait compliment sur son embonpoint qu'il admire... Vous ne courez donc pas où vous voulez?...

b) dans l'expression: chemin faisant...

c) dans le dernier dialogue: « Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi? rien? — Peu de chose. — Mais encor? — Le collier, etc... »

3. *Palpitant d'intérêt.* — 1o Le portrait physique du loup: « Il n'avait que les os et la peau »; du chien: « puissant, beau, gras, poli. »

2o Le portrait moral du loup: *a*) *Vorace*: « L'attaquer, le mettre en quartiers, Sire loup l'eût fait volontiers. »;

b) *Un peu flatteur*: « Il l'aborde humblement et lui fait compliment sur son embonpoint »; *c*) *courageux*. « tout à la pointe de l'épée »; *d*) *fier et convaincu*. « Il importe si bien que, de tous vos repas, je ne veux en aucune sorte, et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Le portrait moral du chien: *a*) *tolérant*: il s'intéresse au loup; *b*) *habile*: dans l'étalage des désavantages de la vie du bois, dans son plaidoyer en faveur de sa propre vie, dans sa manière d'esquiver la servitude dont il porte le stigmate; *c*) *Vulgaire*: son idéal c'est d'être gras; *d*) *vil*: flatter, complaire, être attaché.

4. *Colorié*. — *a*) de mots pittoresques: Dogue *puissant*, doué d'une grande vigueur physique; *beau*, bien proportionné; *gras*, bien nourri; *poli*, poil brillant. — Les quatre épithètes peignent bien le dogue en face du loup qui n'a que *les os et la peau*.

b) D'expressions qui font image: « N'avait que les os et la peau », « beau sire ». Marque l'ironie de la part du dogue.

« . . . la condition est de mourir de faim. » peint bien l'extrême misère des hôtes du bois.

« . . . franche lippée », couronne le tableau de misère et doit creuser un peu plus l'appétit du loup.

« Tout à la pointe de l'épée »: exprime la manière difficile de se pourvoir du loup.

« Force reliefs »: expression énergique pour marquer l'abondance.

« Mainte caresse »: argument décisif.

« Pleurer de tendresse »: comique des pleurs de tendresse que fait jaillir le contraste entre le souvenir des longs jeûnes passés et l'espoir des longues réparations futures.

« Est peut-être la cause »: tournure qui marque bien le caractère détourné et vil du chien de la fable.

METTRE EN *quartiers*: en quatre parties.

LE LOUP *donc*: Donc comporte ici une malicieuse ironie.

LUI FAIT *compliment*: Comme seule manière d'aborder les puissants.

EMBONPOINT: Est d'un heureux à propos de la part d'un loup affamé.

QU'IL ADMIRE: L'envie du loup est ici marquée et laisse soupçonner son regret de ne pouvoir dévorer le dogue.

CANCRES: crabe. Exprime ici l'idée d'un être qui végète.

HÉRES: désigne en ce lieu un homme peu considéré.

PRESQUE RIEN: Malice du mot *presque*, prêtant une espèce de banalité aux obligations du flatteur.

CHASSE: C'est le métier du loup, le mot permet au chien de passer plus rapidement sur des devoirs moins agréables.

ATTACHÉ: C'est le mot révélateur de la servitude du chien. Celui-ci glisse sur ce mot, mais le loup l'a saisi avec promptitude et y oppose son indignation.

IV. Grammaire. —

A) ETUDE DE MOTS. — 1. LOUP (*de lupum, lupi*) : Leu, ancien français.

Dérivés. — Louve, louver, louvet, louvette, louvetage, louveteau, louveter, louveterie, louvetier.

Composés. — Queue-leu-leu, Saint-Leu, tête-de-loup, dent-de-loup, gueule de loup, pied de loup, saut de loup, loup doré, loup marin, loup de mer, loup-crevier, loup-garou.

2. RELIEF (de lever: levare) :

Dérivés. — Leveur-euse, levier, levière, levage, levain, levant, lève, levé, levée, levis.

Composée. — Lever-Dieu, lève-gazon, lève-nez, enlever: enleveur, enlevure; prélever: prélèvement; relever: relevailles, relève, relevée, relèvement, releveur-euse, relief; élever: élève, éleveur, élevure, élevage, élévateur, élévation, élevatoire, surelever; levatin-ine; pont-levis.

3. FORGER (fabricare) :

Dérivés. — Forge, forgeable, forgeage, forgeur-euse, forgeron, fabrique, fabricant, fabricateur-trice, fabrication, fabricien, fabricier.

FOURVOYÉ: de four, vieux français: fors: dehors; et de voyé, formé de voie (chemin), signifie donc: égaré.

MÂTIN: Chien domestique de forte taille.

EMBONPOINT: (en-bon-point), bien en chair.

LIPPÉE: Ce que l'on prend avec la lippe ou la lèvre.

COL: Cou.

PELÉ: Du latin pilare: dégarni de poil.

Analyse grammaticale des « que » dans la fable:

UN LOUP N'AVAIT *que*: Ne que: expression conjonctive, mise pour seulement.

AUSSI PUISSANT *que*: Que: conjonction; unit les deux termes de comparaison: puissant et beau.

SUR SON EMBONPOINT *qu'*IL ADMIRE: Qu': pronom relatif masculin singulier à cause de l'antécédent embonpoint.— Complément direct de admire.

IL *ne* TIENDRA *qu'*À VOUS: *Ne que*: expression conjonctive mise pour seulement.

D'ÊTRE AUSSI GRAS *que* MOI: aussi *que*: conjonction unit deux termes de comparaison — être aussi gras *que* je suis gras.

Que ME FAUDRA-T-IL FAIRE? *Que*: pronom interrogatif des deux genres et des deux nombres. Complément direct de faire.

QU'EST-CE LÀ? *Qu'*: pronom interrogatif, masculin singulier; attribut de ce.

DE CE QUE VOUS VOYEZ: Que: pronom relatif, masculin singulier, complément direct de voyez.

MAIS *qu'*IMPORTE: *Qu'*: pronom interrogatif, masculin singulier, complément direct de importe.

Analyse logique: Le collier dont je suis attaché.

De ce que vous voyez est peut-être la cause. Cette phrase renferme trois propositions:

a) Proposition principale: Le collier est peut-être la cause. — Sujet: collier (compl. déterm.: dont je suis attaché). — Verbe: est. — Attribut: cause.

b) Proposition complétive déterminative: Dont je suis attaché. — Sujet: je. — Verbe: suis. — Attribut: attaché (compl. ind.: dont).

c) Proposition complétive déterminative: Que vous voyez. — Sujet: vous. — Verbe: êtes. — Attribut: voyant (compl. dir.: que).

B) RÈGLE DE SYNTAXE. — Portants et mendiants sont des participes présents; ils devraient être invariables. Mais le participe était, dans l'ancienne langue, variable en genre et en nombre. Ce n'est qu'en 1679 que l'Académie décréta la règle que nous savons. La Fontaine se conforme souvent à l'ancien usage.

C) EXERCICES D'INVENTION. — Trouver les expressions courantes ou locutions proverbiales où entre le mot *loup*.

Avoir une faim de loup. — Manger comme un loup. — Etre connu comme le loup blanc . . . le loup gris . . . — Qui se fait brebis, le loup le mange. — Il faut hurler avec les loups. — On apprend à hurler avec les loups. — Etre enrhumé comme un loup. — Un froid de loup. — La faim chasse le loup du bois. — Marcher à pas de loup. — Enfermer le loup dans la bergerie. — Les loups ne se mangent pas entre eux. — Se mettre dans la gueule du loup. — Tenir le loup par les oreilles. — Quand on parle du loup, on en voit la queue. — Entre chien et loup. — Quiconque est loup, agisse en loup.

V. Composition. —

CONSEILS

Nous avons étudié la fable du point de vue de la composition, c'est-à-dire que nous avons suivi l'auteur dans son tra-

vail d'invention du sujet, de la disposition de ses idées et de l'élocution ou style.

Pour rendre cette étude plus pratique, inspirons-nous-en dans un travail de composition suggéré par la fable. Le sujet de notre travail s'énoncera comme suit:

« Appréciez la conduite du loup de la fable. Terminez votre composition en faisant une application de la leçon dégagée de cette conduite. »

CONSEILS

Le travail d'invention consiste dans la recherche des idées secondaires et des idées particulières qui mettront en lumière la pensée générale: « La conduite du loup est digne d'éloges. »

Alors bien des idées se présentent. Choisissons pour ne garder que celles qui se rapportent absolument au sujet. Puisqu'il s'agit d'apprécier une conduite, rappelons ce qu'elle a été; disons que nous l'approuvons. Nous pourrons aussi faire voir quels avantages aurait trouvés le loup à suivre le chien; insistons surtout sur la grandeur, l'héroïsme et la gloire de sa conduite.

Pour l'application demandée, nous parlerons de la jeune fille aux prises avec la mode.

Faisons maintenant la disposition de nos idées en déterminant un plan. Nous aurons trois divisions principales: entrée en matière, noeud et conclusion.

Le sujet tel que présenté détermine le noeud et la conclusion, seule l'entrée en matière sera donc à trouver.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE

- Exposition du travail à faire sur une fable.
- Division de la composition.
  1. Apprécier la conduite du loup.
  2. Appliquer à la vie courante la leçon qui se dégage de cette conduite.

- **NŒUD.**
  - Apprécier la conduite du loup.
    - Admirer cette conduite, faisant valoir
      1. Puissance de l'invitation du chien.
      2. Avantages présentés au loup.
    - Montrer dans la conduite du loup
      1. la sagacité.
      2. la gloire.
      3. la fierté.
      4. la grandeur.
    - Dire ce qu'aurait été la conduite opposée
      1. Vile.
      2. Dégradante.
- **CONCLUSION.**
  - Appliquer à la vie courante la leçon qui se dégage de cette conduite.
    1. Leçon voulue par le moraliste.
    2. Application générale
       - Ceux qui se dégradent pour un gain matériel.
    3. Application particulière
       - La jeune fille esclave de la mode.
    4. Insinuation de la mode.
    5. Réponse fière à lui adresser.

DEVELOPPEMENT

Les fables ont quelque chose de magique pour briser à la réflexion nos cerveaux de quinze ans. Ainsi, après avoir lu, analysé et appris de mémoire: « Le loup et le chien » de La Fontaine, il s'agit maintenant de juger « Maître loup ». Vous apprécierez sa conduite, dit notre sujet de composition, puis vous le proposerez comme modèle à une portion de l'humanité.» Vous ne nierez pas la difficulté du travail et le courage de qui l'aborde résolument.

Et me voici à l'oeuvre. Si, par hasard, je rencontrais ce loup « qui court encore », combien volontiers je le saluerais en lui disant: « Sire loup, je vous félicite. Votre conduite, lors de votre rencontre avec le chien au «col pelé », fait l'admiration de toutes les classes d'étudiants. Vous auriez eu tant de raisons de suivre l'insinuant « *canis* ». Son invitation n'avait-elle pas le ton de l'amitié? Il semblait plaindre si sincèrement votre sort en le dépeignant dans ses caractères les plus hideux, et avec quel art il opposait au tableau de vos misères les avantages de la vie à laquelle il vous conviait! D'ailleurs, tous ses conseils semblaient dictés par un réel intérêt et un vif désir de remédier à vos maux. Vous en étiez vous-même convaincu, beau Sire, et vous alliez marcher sur les traces d'un ami heureux, riche et considéré. Vos plus chers intérêts vous y portaient; la sagesse paraissait vous en faire un devoir.

Mais, ô bonheur! Assez tôt, vous apercevez le danger et devant l'esclavage qui vous guette, fuient et l'appât de l'abondance et le souci même de la conservation. Alors vraiment, vous étiez sage, reconnaissant qu'il n'est pas un ami véritable celui qui nous conseille au détriment de notre destinée. Né pour la liberté, vous ne pouviez, sans vous dégrader, vous lier au service même du plus bienfaisant des maîtres; vous l'avez compris, c'est votre gloire.

Votre conduite a témoigné d'une fierté héroïque; vous avez refusé comme indigne de vous de *descendre*, même pour *vivre*. A tout prix, vous avez voulu conserver votre personnalité et la conserver dans l'intégrité de sa valeur.

Oui, j'estime grande votre riposte au chien puissant:

> Il importe si bien que, de tous vos repas,
> Je ne veux en aucune sorte,
> Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

La dignité de votre réponse se mesure à la vilenie d'une conduite opposée.

Comme vous auriez été dégradé, maître loup, en la compagnie des chiens de service. Vous seriez devenu leur risée. Vous auriez été doublement servile, vivant en dehors de votre voie.

« Recevez donc, Sire, mes compliments très sincères. »

Mais ce loup, le rencontrerai-je jamais? Vous en doutez, et moi de même. Aussi, sans plus chercher, en compagnie du fabuliste, je cours aux hommes pour l'application de la leçon ici dégagée.

Car, on nous l'a dit, La Fontaine met les animaux en scène afin de mieux faire voir à l'humanité ses défauts et ses travers. Le Bonhomme,visant dans notre fable la foule de ceux qui n'hésitent pas à sacrifier leur personnalité morale pour un gain matériel, aurait certes distingué, dans notre société, la jeune fille immolant son goût, sa délicatesse d'âme, sa candeur aux préjugés de la mode.

A cette jeunesse dans sa fleur, le beau dogue qu'est la mode. se présente fort de son ascendant sur les petits esprits, et ceux-là, nous le savons, ils sont légion. Elle affuble la jeune fille de telle robe, l'entraîne à telle réunion, lui dicte telle manière d'agir, invoquant toujours le même principe: « Tout le monde fait ainsi »; c'est la grande excuse, le collier de l'esclave.

« Que tu perdes par cet esclavage une personnalité pleine de promesses, d'heureuses dispositions à la simplicité et au vrai goût, la vigueur de tes convictions; que tu perdes même ta foi et ton âme, qu'importe », dit la mode.

Oh! vive la jeune fille qui sait répondre: « Il m'importe si bien à moi, Canadienne, à moi, enfant de la sainte Vierge, à moi fille de Dieu et chrétienne, il m'importe si bien de garder ma fierté, mon honneur et ma foi, que « je ne veux en aucune sorte », de la gloire à laquelle il me faudrait sacrifier tous ces biens! »

La besace

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son *composé* quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? — Moi ? dit-il, ; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son *appétit*
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le *ciron* trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :

On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa *besaciers* tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA FONTAINE (Fable VII, livre I).

Questionnaire

1. D'où est tirée la fable intitulée « La besace » ?

2. Où se retrouve l'idée générale de cette fable?

3. Donnez un court parallèle des trois sources de cette idée.

4. Quelle est cette idée générale?

5. Quels vers la résument dans la fable?

6. Comment La Fontaine met-il en relief l'injuste suffisance des hommes?

7. Quelle qualité pouvez-vous signaler dans l'invention de cette fable?

8. Comment La Fontaine explique-t-il la suffisance des hommes?

9. Quelle explication opposeriez-vous à celle de La Fontaine?

10. Déterminez, par le nombre de vers et par les idées qui y sont contenues, l'exposition, le noeud et la conclusion dans la fable.

11. A quel genre se rattache la fable?

12. Pourquoi?

13. Par quel procédé la fable instruit-elle?

14. Que dites-vous de la rime dans cette fable?

15. Qu'est-ce qu'une rime riche? une rime suffisante? une rime vicieuse? Tirez de la fable étudiée des exemples des trois.

16. Caractérisez le style dans la fable étudiée.

17. Donnez, en les expliquant, trois expressions pour illustrer chacune de ces qualités.

18. Définissez les mots soulignés.

19. Comment exprimeriez-vous aujourd'hui ces phrases de la fable ci-dessus: « s'il me veut croire... qu'il s'allait plaindre... »? Expliquez la construction de La Fontaine.

20. Quelle est la fonction de *ce* dans l'expression: « tout *ce* que nous sommes »?

Analysez grammaticalement et logiquement: « Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

Dites de La Fontaine: *a*) sa nationalité; *b*) le siècle où il a vécu; *c*) les années de sa naissance et de sa mort; *d*) ses oeuvres; *e*) son style.

Composition.—Sujet proposé (Cours supérieur) : Parallèle entre la fable étudiée et le passage du saint Evangile cité dans l'analyse.

Canevas: Après avoir cité le texte évangélique: « Pourquoi regardes-tu la paille dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil? Comment peux-tu dire à ton frère: permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui ne vois pas une poutre dans le tien? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère », et faisant un rapprochement avec la fable étudiée, M. Le Bidois remarque: « Ici, outre la différence du symbole, il y a une différence dans l'inspiration et l'accent. » Développez cette affirmation.

Sujet proposé (Cours élémentaire) : Illustrer, dans un récit emprunté à la vie courante, la fable étudiée et conclure en déduisant de la fable une morale pratique.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

La fable intitulée « La besace » est la 7e du Ier livre des fables de La Fontaine. Ce premier livre a été dédié par l'auteur à monseigneur le Dauphin, fils aîné de Louis XIV et de Marie-Thérèse, et il a été publié en 1668.

II. Source du morceau. —

Nous retrouvons l'idée de cette fable exprimée dans le recueil d'Esope. Mais toute la fable grecque tient dans les cinq derniers vers de la fable française. Esope y signale simplement l'image de la besace évoquée par « l'injuste suffisance » des hommes. La Fontaine dans sa fable monte une scène pour illustrer ce défaut et expliquer le symbole.

Le saint Evangile remarque aussi l'injustice chez l'homme : « Pourquoi, reproche Notre-Seigneur dans un de ses sermons sur la montagne, pourquoi regardes-tu une paille dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil ? »

Jésus relève l'injustice invétérée pour la condamner et en guérir les hommes, La Fontaine la pose comme une fatalité.

III. Étude du fond. —

L'idée générale de la fable est donc celle-ci : « Nous sommes portés à ignorer nos propres défauts et à exagérer ceux des autres. » Elle se résume dans ces vers :

« Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes.
« On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain. »

Pour mieux mettre en relief cette idée, le « bonhomme » nous fait assister à un conseil tenu par le maître des dieux. Jupiter convoque « tout ce qui respire » à comparaître « aux pieds de *sa* grandeur ». Hommes et bêtes sont invités à déclarer

« sans peur » s'il se trouve dans leur être quelque sujet de plainte.

Les animaux viennent d'abord. Le singe, l'ours, l'éléphant, la fourmi sont entendus. Chacun, content de soi, trouve à redire sur son frère.

Signalons ici la *finesse* de l'invention. Le choix des animaux mis en scène favorise bien la démonstration de la sottise dans la suffisance tout comme la scène illustre avec justesse le travers de l'humanité.

Si nous sourions à la pensée du singe se préférant à l'ours, de l'ours censurant l'éléphant, et des autres « acteurs », fiers d'eux-mêmes,nous saisissons aussi toute la portée de cette phrase d'un laconisme presque brutal :

« Mais parmi les plus fous
« Notre espèce excella. »

Le fabuliste explique ce fait de la suffisance chez l'homme :

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Prise dans un sens absolu cette explication serait par trop païenne. L'auteur cependant n'entend pas ici poser une doctrine, il veut déclarer simplement « l'injuste suffisance » innée chez l'homme. Comme correctif à sa donnée, rappelons la doctrine catholique touchant le péché originel et ses suites, doctrine apprise dans notre petit catéchisme. L'homme créé dans un état d'innocence tendait naturellement au vrai et au bien. Mais Satan, un jour, dit à Eve : « Vous deviendrez semblables à Dieu. . .» De ce mensonge initial, date la déformation de la nature humaine ; l'homme, en effet, se laisse tromper, il pèche et est depuis entraîné par le poids même de sa déchéance vers le mal et le mensonge. De là, sa tendance à exagérer son mérite et à nier celui des autres ; mais de là, aussi, le devoir de la lutte pour se réformer.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE: (vers 1-5)
Convocation faite par Jupiter.

- Sujets convoqués:
  - Hommes — Tout ce qui respire.
  - Bêtes
- But de la convocation: perfectionnement de la création.

NŒUD: (vers 6-30)
Conseil tenu.

- Satisfaction de soi et critique sur autrui:
  - Bêtes
    - Singe
    - ours
    - éléphant
    - fourmi
  - Hommes: excellence en folie.

CONCLUSION: (vers 31-35)
Explication de la « suffisance injuste ».

- Les hommes besaciers:
  - Naturellement: « Le fabricateur souverain nous crée. »
  - Semblablement « tous de même manière. »
  - Universellement.
    - Passé
    - Présent

IV. Étude de la forme. —

GENRE.—La fable appartient au genre didactique: elle est, en effet, écrite en vue d'instruire.

FORME LITTÉRAIRE.—Cette fable, comme toutes celles du fabuliste français, est écrite en vers.

VERSIFICATION.—Les rimes y sont mêlées: elles présentent tantôt des rimes croisées, tantôt des rimes plates. En général ce sont des rimes suffisante. Notons cependant comme rimes riches: reproché et ébauché, oreilles et pareilles, beauté et écouté, appétit et petit, dans lesquelles la consonne d'appui est la même pour les deux vers.

« Tous et fous » donnent une rime vicieuse, car l'oreille n'est pas satisfaite.

STYLE.—L'expression ou style se caractérise ici par la finesse et la variété.

A) *La finesse.* Elle s'affirme:

1o dans le langage de Jupiter:

c'est un maître qui commande:

« Que tout ce qui respire
« S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur. »

Dieu, il a la puissance et peut déclarer:

« Si dans son composé quelqu'un trouve à redire
« Je mettrai remède à la chose. »

2o dans les remarques:

a) de Jupiter sur le singe:

« Parlez le premier, *et pour cause* »

Le dieu considère donc le singe comme le plus dépourvu de ses sujets, à moins qu'il ne lui donne la préséance à cause de son organisation physique, supérieure à celle des autres animaux.

b) Du singe sur l'ours:

« Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché,
« Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

Le singe à la longue queue trouve naturellement horrible l'ours dont la queue est très courte; il s'imagine facilement que l'ours est resté incomplet dans sa formation, qu'il a été simplement *ébauché*...

c) de l'ours sur l'éléphant:

Il glose sur l'éléphant et « dit qu'on pourrait encor

« Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles. »

Voilà le travers peint dans son plein ridicule: l'ours critique la queue de l'éléphant.

3o dans le pittoresque des mots et des groupements de mots:

a) Les mots. Notons : les « beautés » du singe—l'éléphant est une *masse*—l'éléphant est *tout sage*—la fourmi un « colosse »—les hommes *besaciers*—*Notre espèce* : les hommes.

b) groupements de mots : Arrêtons-nous :

1o aux images que provoque la constatation de la suffisance humaine :

« *Lynx* envers nos pareils, et *taupes* envers nous. »

Le lynx, espèce de chat-sauvage auquel les anciens attribuaient une vue perçante, nous symbolise bien dans notre façon d'examiner les défauts des autres comme la taupe presque aveugle nous représente dans la manière dont nous nous cachons nos propres travers.

2o à l'explication.—Tous les hommes sont naturellement besaciers, ils portent double poche. La poche de devant porte les défauts d'autrui ; nous les voyons mieux. Celle de derrière nous cache les nôtres.

B) *La variété*.—Remarquons-la spécialement :

1o dans la manière d'amener les personnages :

a) Venez singe ;

b) L'ours venant là-dessus ;

c) L'éléphant étant écouté ;

d) Dame fourmi trouva le ciron trop petit.

2o dans le discours direct employé dans la 1ère partie :

« Jupiter dit : « Que.....
« Etes-vous satisfait? — Moi? dit-il, pourquoi non? »

V. Étude de mots. —

COMPOSÉ : Corps résultant de la combinaison de plusieurs éléments. Ici : assemblage, être ou manière d'être.

GLOSER : Critiquer.

APPÉTIT : En général : tendance d'un être à satisfaire ses besoins ; signifie ici *goût*.

CIRON : Genre d'insectes microscopiques, vivant dans la farine et le fromage.

BESACIERS : Celui qui porte la besace.

BESACE : (bissac) : sac à deux poches.

JUPIN : Surnom de Jupiter.

VI. Grammaire. —

a) *Me* veut croire. Qu'il *s'*allait plaindre... Nous dirions aujourd'hui : s'il veut me croire, et qu'il allait se plaindre, rapprochant le pronom du verbe dont il est le régime. Mais au 17e siècle, le pronom régime se mettait en tête du groupe dans les périphrases verbales, telles que les deux citées plus haut.

b) Tout ce que nous sommes : pour « tous tant que nous sommes ». Dans l'expression de La Fontaine, le singulier *ce* détermine le nombre de *tout*.

Analyse grammaticale et logique.—« Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

VII. Auteur. —

Jean de La Fontaine, fabuliste français du dix-septième siècle (1621-1695). Il a écrit un peu dans tous les genres : poésies diverses, contes, lettres, quelques tragédies. Il a surtout donné dans la fable sa complète mesure. La Fontaine est l'écrivain classique le plus riche et le plus varié.

VIII. Composition française. —

(Cours supérieur) : *Sujet proposé* : Parallèle entre la fable étudiée et le passage du saint Evangile cité dans l'analyse.

Canevas : Après avoir cité le texte évangélique : « Pourquoi regardes-tu la paille dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil ? Comment peux-tu dire à ton frère : permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui ne vois pas une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte, premièrement, la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de

l'oeil de ton frère » et faisant un rapprochement avec la fable étudiée, monsieur Le Bidois remarque: « Ici, outre la différence du symbole, il y a une profonde différence d'inspiration, d'accent. » Développer cette affirmation.

PLAN

- ENTRÉE EN MATIÈRE: Mise au point.
  - L'Évangile et les fables.
  - La fable étudiée et le texte cité.
- NŒUD: Différence.
  - Des symboles:
    - Définition
    - Affirmation
  - De l'inspiration:
    - Définition
    - Affirmation
  - De l'accent:
    - Définition
    - Affirmation
- CONCLUSION: Comparaison générale.
  - Fable et Évangile:
    - Objet
    - Valeur

DÉVELOPPEMENT

Un parallèle entre l'Evangile et les fables de La Fontaine présente infailliblement plus de contrastes que de ressemblances. De fait, l'auteur de fables pour être moraliste n'est pas pour cela prédicateur et le « bonhomme » moins que tout autre peut prétendre à ce titre.

Et cependant nous voici devant une fable où notre ami a illustré l'injustice humaine et nous y opposons le texte de l'Evangile: « Pourquoi regardes-tu une paille dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil? Comment peux-tu dire à ton frère: permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui ne vois pas une poutre dans le tien? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton ceil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère. »

Monsieur Le Bidois a raison: le symbole comme l'inspiration et l'accent diffèrent dans les deux textes.

Et tout d'abord le symbole. La pensée abstraite commune à l'une et à l'autre page revêt une forme diverse dans les deux. Dans la fable, l'image de la besace; dans la page évangélique, une paille et une poutre... Là un double sac: l'un posé devant l'homme pour les défauts d'autrui, l'autre qu'il garde derrière lui pour ses propres défauts; ici un fétu à peine perceptible que remarque avec emphase celui qui n'aperçoit pas dans son oeil la poutre qui l'aveugle.

A côté de la différence du symbole, il faut noter la différence plus profonde encore de l'inspiration.

Le sentiment et la pensée de La Fontaine contrastent avec le sentiment et la pensée de Jésus: l'esprit et le coeur du fabuliste apparaissent si peu semblables à l'esprit et au coeur du Sauveur.

Celui-ci aime les hommes qu'il est venu sauver; celui-là les méprise et vit en égoïste. Si l'Homme-Dieu condamne les défauts de l'humanité, c'est qu'il l'en veut guérir; La Fontaine censure et sa critique confine au dépit, affirme la fatalité. Jésus, médecin magnanime, panse la plaie hideuse; La Fontaine la découvre en passant, puis il va son chemin.

En un mot, la charité du Christ s'oppose ici à l'intérêt humain et l'accent qui traduit ces sentiments divers retentit diversement aussi.

Jésus oppose à l'injustice des hommes une énergique réprobation; écoutons-le: « Hypocrite, condamne-t-il, ôte premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère. »

C'est le Jésus du temple qui en expulse les vendeurs. L'âme n'est-elle pas le tabernacle du Dieu puissant? Les passions qui l'aveuglent, la profanent et en doivent être bannies.

Le fabuliste constate en souriant et excuse:

« Le fabricateur souverain
« Nous créa besaciers tous de même manière,
« Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui:
« Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
« Et celle de devant pour les défauts d'autrui. »

C'est le Bonhomme prêchant l'intérêt dans la tranquillité.

Mesurons à la lumière de cette comparaison ce qui sépare la simple « sagesse de la fable de la sublime morale de l'Evangile. »

Si l'on suivait les fables une à une, on verrait qu'elles se tiennent toujours dans le même ton d'humaine prudence. Tout autre resplendit le traité de la doctrine du Christ. En le lisant nous nous sentons le désir de devenir meilleurs, de vivre la vérité, la justice et la charité, de réformer notre caractère par la pratique des vertus. Aussi l'Evangile domine-t-il de toute sa noblesse divine le livre des fables de La Fontaine.

Composition (Cours élémentaire) : Sujet proposé: Illustrer, dans un récit emprunté à la vie courante, la fable étudiée et conclure en déduisant de la fable une morale pratique.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE: Mécontentement déclaré.

NŒUD:
- Caractère de Lisette:
  - Portrait physique.
  - Attitude.
- Tort de Lisette.
- Réflexions.

CONCLUSION: Morale pratique.

DÉVELOPPEMENT

Je suis en colère contre Lisette, mais en colère! Connaissez-vous ma compagne Lisette? En la voyant, vous serez surtout frappé non de ses cheveux bouclés, ni du rose de ses joues ou de la délicatesse trop accentuée de sa bouche, ni même du jais de ses yeux, mais bien de l'attitude composée et dominatrice de cet ensemble. Plus grande que toutes ses compagnes, son air, ses manières,son langage la feraient déclarer leur reine si nous n'étions toutes des démocrates fieffées. Cependant pleurez devant Lisette; vous aurez en elle une consolatrice tendre; faites-lui part de vos chagrins, vous la trouverez très affable; en un mot, soyez faibles, elle n'abusera ni de sa force, ni de son prestige et vous couvrira même de sa protection.

Je n'étais donc ni dans la peine, ni dans les larmes, quand l'autre jour, l'imposante Lisette a raillé en récréation ma démarche, à son sens,orgueilleuse, mon air de hauteur, comme elle dit, et ma bouche dédaigneuse. Une compagne m'a rapporté ses paroles, et j'enrage! Peut-on, Mademoiselle Lisette, se connaître si peu soi-même et toujours condamner les autres? Cessez, je vous prie, vos railleries sur votre prochain pour regarder de plus près votre arrogance et votre orgueil. La Fontaine avait certes rencontré votre pareille et la distinguait parmi « l'espèce » humaine en décrivant ses « besaciers ». Notre-Seigneur lui-même ne vous désignait-il pas 1900 ans à l'avance, vous qui distinguez une paille dans mon oeil sans songer à enlever la poutre qui vous aveugle?

Mais qu'ai-je écrit?... N'est-ce pas là ma propre condamnation? Je vous entends, lecteurs, et votre voix, écho de ma conscience, me fait rougir. « Comment! tu examines ainsi la conduite de Lisette et tu la juges au poids de l'Evangile!... Pèse-toi à la même balance! » Et je m'aperçois moi-même, jouant à mon tour le rôle très bas des besaciers de La Fontaine, manquant aussi de justice et d'humilité.

Le constater et le comprendre suffisent à calmer ma colère. Et pour conclure par une morale pratique la fable étudiée, je prends à l'heure même une résolution de sagesse et de charité. Changeant l'usage commun des « sacs à défauts »,illustrés dans la fable, dès maintenant, je

> « Destine à mes défauts la poche de devant
> « Et celle de derrière aux défauts des Lisettes. »

Aussi, saurai-je désormais, vous verrez, trouver de très bonnes choses à écrire sur le compte de la Lisette de notre division.

La mort et le bûcheron

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée
Lui font, d'un malheureux, la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère. »
Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

LA FONTAINE.

Questionnaire

1. Quelle idée La Fontaine s'est-il proposé d'illustrer dans cette fable?

2. Pourquoi a-t-il choisi comme personnage un pauvre bûcheron?

3. Quel plan a suivi l'auteur? (tableau synoptique).

4. Quelles qualités de style remarquez-vous dans *l'exposition?*

5. Le *noeud* est-il amené naturellement?

6. Comment La Fontaine nous prépare-t-il à entendre le vieillard appeler la mort?

7. Le dénouement est-il prévu?

8. Pourquoi La Fontaine ne décrit-il pas la mort?

9. Montrez que les mots employés par La Fontaine sont parfaitement adaptés à l'idée qu'il veut nous donner du bûcheron.

10. Expliquez les mots: ramée, faix, chaumine, enfumée, fagot, machine ronde, soldats, impôt, créancier, corvée, trépas, bouger, devise.

11. Donner les règles qui concernent le mot *tout*.

12. Analyser les noms et les pronoms des quatre derniers vers.

13. Dire la nature des propositions dans les vers 13 à 16.

14. COMPOSITION. — Comparer la fable d'Esope « Le vieillard et la mort » et celle de La Fontaine « La mort et le bûcheron ».

TEXTE D'ESOPE

Un vieillard, ayant coupé du bois dans la forêt, le portait sur son dos et marchait depuis longtemps. Fatigué par la longueur de la route, il met bas son fardeau et appelle la mort à son secours. La Mort vient, lui demande pourquoi il l'a appelée, et le vieillard répondit: « Pour que tu m'aides à charger ce bois ». Cette fable montre que tous les hommes, même malheureux, sont attachés à l'existence.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Cette fable de La Fontaine est la seizième du premier livre. Le sujet en est emprunté à Esope.

II. Etude du fond. —

L'idée que La Fontaine s'est proposé d'illustrer dans cette fable, c'est que tous les hommes préfèrent la souffrance à la mort:

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Pour donner plus de force à sa démonstration, le fabuliste choisit comme personnage un pauvre bûcheron. Son métier est rude et n'enrichit guère. De plus, le bûcheron de La Fontaine est vieux, il est pauvre entre les pauvres, son passé n'a été qu'une longue misère, ce qui lui reste à vivre ne sera pas plus gai; et c'est cet homme qui préfère la vie, c'est-à-dire la souffrance, à la mort qu'il a appelée. Qu'en sera-t-il donc de ceux qui ont en partage quelque bonheur, si léger soit-il?

Ce petit drame, car c'en est un, comprend quatre parties.

PLAN

- **I — EXPOSITION: Portrait du bûcheron.**
  - A) Démarche lourde car
    - *a)* Il est couvert de ramée.
    - *b)* Il est courbé à la fois sous le poids du fagot et sous celui des ans.
  - B) Efforts qu'il fait pour regagner sa chaumière.
- **II — NŒUD: Ce qui amène le bûcheron à appeler la Mort.**
  - A) Il n'en peut plus d'effort et de douleur.
  - B) Il met bas son fagot.
  - C) Il songe
    - *a)* dans le passé
      - aucun plaisir
    - *b)* dans le présent
      - 1. la pauvreté
      - 2. les exactions
      - 3. la corvée
  - D) Il appelle la Mort.

III Accueil que le bûcheron fait à la Mort.	A) Arrivée de la Mort, question qu'elle pose. B) Réponse du bûcheron.
IV MORALITÉ.	Plutôt souffrir que mourir.

L'*exposition* est claire et rapide; en quatre vers, l'auteur fait le portrait physique et moral du personnage qu'il veut mettre en scène: c'est un vieillard, pauvre, misérable, essayant péniblement, sous le poids d'un fagot, de regagner sa chaumière.

Le lecteur ne sera donc pas surpris de ce que le *noeud* va lui apprendre; il est tout *naturel* qu'épuisé de fatigue, le bûcheron songe à se reposer. Il met bas son fagot, et momentanément soulagé — la douleur physique lui laissant quelque repos — il songe.

Certes, il avait bien la connaissance de son malheur avant ce repos, mais l'effort du corps distrait parfois de la douleur morale. Il n'a pas eu le temps d'y songer, absorbé peut-être par quelque futilité matérielle — choisir telle place pour poser le pied, ne laisser échapper aucun sarment, n'accrocher à aucune branche — mais déchargé, il songe.

L'auteur ne donne pas la parole au bûcheron: *exténué, il ne parle pas;* tantôt, *un peu remis, il dira deux mots* à la Mort.

Dans l'énumération des maux dont le bûcheron est accablé, l'ordre chrologique est observé; vie passée: pas de plaisir; vie présente: dure, — et puis ce qui l'attend chez lui. L'ordre naturel a aussi été gardé: jamais de repos, sa femme, ses enfants, voilà des maux tout *personnels;* mais il est aussi malheureux par les autres: les soldats, les impôts, la corvée.

Cette énumération prépare l'idée qui suit: après tant de malheurs, on comprend que le bûcheron souhaite la fin, qu'il l'appelle.

Mais voici le dénouement . . . il congédie la Mort. Ce dénouement est imprévu; il n'est pas moins naturel: qui ne se dédirait? Le bûcheron souhaite la mort, fort bien: mais c'est parce que les souhaits sont vains qu'on souhaite la mort si

facilement. La vision de cette fin subite glace d'effroi : « Le trépas vient tout guérir » dit le malheureux, répétant à la légère une parole entendue, mais, s'il était pris au mot ! Il a vécu jusqu'à la vieillesse, pauvre et malheureux, il pourra vivre encore en reprenant ce fardeau de misères.

La morale est clairement exprimée dans les deux derniers vers. Cette morale est une vérité d'expérience. On souhaite souvent la mort . . . C'est vite fait. Mais au moment suprême, tout homme dira : je ne veux pas mourir encore.

Tous les détails ont servi l'idée-mère de la fable ; ils nous ont d'abord montré la misère du bûcheron, son désir d'en être délivré, même par la mort, puis enfin, ils nous ont expliqué la réponse du vieillard à la mort qui accourt à son appel.

Il y a donc unité dans la composition ; de plus, les idées s'y enchaînent avec une logique parfaite.

L'auteur a mis en scène deux personnages : le bûcheron et la Mort. Du premier, La Fontaine trace un portrait vivant : on croirait voir le pauvre vieillard s'avançant à pas pesants, gémissant sous son fardeau, si bien que ce misérable nous devient aussitôt sympathique. Ce personnage qui joue le rôle principal est soutenu jusqu'à l'arrivée de la mort exclusivement.

Quant à la Mort que l'auteur a personnifiée, il ne nous en donne aucune description : ce n'eût pu être qu'une description d'imagination et La Fontaine est ami de la réalité. En outre, cette description eût nui à la rapidité du style à un endroit où l'auteur avait besoin de rendre plus sensible la révolution qui s'opère dans l'esprit du bûcheron.

III. Etude de la forme. —

a) STYLE. — Il n'y a rien d'abstrait, rien de banal et d'indécis dans cette fable ; un style tout de vérité et de coeur, voilà la note générale. Ce style convient admirablement au sujet qui est quelque chose de senti et de vécu. La Fontaine avait pu en observer beaucoup de ces vieux bûcherons quand il parcourait les bois de la Champagne en qualité de maître des eaux et forêts. Naturellement porté vers les petits et les faibles, il a su mettre dans le tableau qu'il nous trace le meilleur de son

âme. Remarquons, par exemple, les mots qu'il choisit pour peindre le vieillard. C'est d'abord *un pauvre bûcheron*, l'adjectif *pauvre* placé avant le nom ajoute à l'idée de pauvreté matérielle celle de misère morale. La Fontaine s'attendrit et nous attendrit avec lui sur la situation pénible du vieux travailleur. *Tout couvert de ramée*, ces mots font image et valent un tableau ; de plus, *ramée* avec sa finale longue, rend déjà quelque chose de la fatigue du vieillard. *Sous le faix du fagot aussi bien que des gens*, c'est-à-dire que le bûcheron ne pliait pas moins sous le poids du fagot que sous celui des années. Dure nécessité que celle qui le force d'ajouter une autre charge au fardeau déjà si lourd sous lequel l'âge fait plier ses épaules.

Gémissant et courbé, nous l'entendons et nous le voyons.

Marchait à pas pesants, le vers se traîne, lui aussi, péniblement à cause de l'allitération (redoublement de syllabes), à *pas pesants*.

Et tâchait de gagner... comme ce verbe *tâchait* marque bien la fatigue extrême du bûcheron... On comprend déjà qu'il n'en peut plus. Mais ce qu'il s'efforce ainsi d'atteindre, ce n'est pas même une chaumière, c'est un *chaumine* plus pauvre encore et de plus, elle est enfumée. Cette épithète pittoresque achève le tableau.

« La Fontaine a réellement sous les yeux ce qu'il raconte et son récit est une peinture. A proprement parler, on ne lit pas La Fontaine, on le regarde », a écrit Gérusez dans ses Essais de littérature. Le style de cette fable suffirait à prouver la justesse de cette appréciation.

b) VERSIFICATION. — La coupe des vers, dans cette fable, constitue une véritable harmonie imitative.

Dans l'exposition : d'abord où il s'agit de peindre la fatigue du vieillard, la phrase s'allonge, deux vers et demi :

> Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
> Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
> Gémissant et courbé,

il semble que cet enjambement, entre le deuxième et le troisième vers épuise l'haleine. Puis le vers reprend avec un nouvel effort :

.....marchait à pas pesants
Et lâchait de gagner sa chaumine enfumée.

Pour les plaintes, d'abord les longs vers d'une pièce:

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?

Aussitôt après, le vers se coupe en deux:

Point de pain *quelquefois*, et *jamais* de repos;

Alors viennent l'assaillir séparément:

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts.

Mais il y a encore pis que tout cela, et le petit vers:

Le créancier et la corvée.

qui prend autant de temps à la diction que le vers le plus long, formule le plus lourd grief.

Le vers suivant, tout d'une pièce, est une synthèse de ses malheurs; son coeur déborde:

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Sa résolution suprême, l'effet immédiat de son souhait, tout cela est compris dans un vers:

Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder.

Est-ce assez rapide?

Le vieillard ne s'attendait pas à une arrivée si subite. Il hésite maintenant, et le vers quinze, avec son incise, rend bien l'embarras du pauvre homme:

C'est, *dit-il*, afin de m'aider
A recharger ce bois.....

Le dernier hémistiche du seizième vers, *tu ne tarderas guère*, rend encore son épouvante en présence de la Mort, on croirait qu'il veut l'inviter à s'éloigner au plus tôt.

IV. Étude des mots. —

RAMÉE: Amas de branches encore garnies de feuilles.

FAIX: Charge lourde, formée de plusieurs objets liés ensemble. C'est bien ici le mot propre.

CHAUMINE: petite chaumière.

ENFUMÉ: Noirci par la fumée.

FAGOT: Assemblage de menu bois, de branchages.

MACHINE RONDE: périphrase populaire fréquemment employée par La Fontaine pour *la terre.*

LES SOLDATS: militaires qui touchent une solde payée par le souverain ou le pays qu'ils servent. Dans le texte, ce mot signifie les soldats qu'il faut loger et nourrir, dont il faut supporter les rapines et les violences dans les guerres si nombreuses à la fin du XVIIe siècle. La Champagne, voisine de la frontière, avait particulièrement à souffrir du passage et du séjour des troupes.

IMPÔT: Contribution exigée des citoyens pour assurer le service des charges publiques. On sait que les classes laborieuses en supportaient alors presque tout le poids.

CRÉANCIER: Celui à qui l'on doit. Il s'agit sans doute dans la fable du seigneur dont il est le locataire. Créancier signifie proprement, celui qui a confiance, qui donne de l'argent *à crédit.* Créance a souvent encore le sens de confiance; ex.: J'attache peu de créance à ce bruit.

CORVÉE (du latin *curbatus*, courbé), parce que c'est le corps courbé que les corvéables travaillaient à la terre, signifiait les journées de travail que les seigneurs avaient le droit d'imposer à leurs vassaux. Cet impôt, l'un des plus vexatoires pour les pauvres gens qui n'avaient que leurs bras pour vivre, fut aboli par Louis XVI, sous le ministère de Turgot.

TRÉPAS: proprement le passage de la vie à la mort.

BOUGER: changer de place, familier et plus vif que remuer.

DEVISE: paroles caractéristiques, exprimant d'une manière concise, une pensée, un sentiment. Devise signifie ici *maxime favorite*. Cette métaphore est empruntée à la langue du blason. On appelait *devise* une phrase très courte, le plus souvent elliptique, ou quelquefois même un mot, qu'on inscrivait sur une banderolle, au-dessus ou au-dessous de l'écu des armes d'un chevalier ou d'une famille noble. On connaît, par exemple, la devise de la province de Québec: « Je me souviens ».

V. Grammaire. —

1o Donner les règles qui concernent le mot *tout*.

2o Analyser les noms et les pronoms des quatre derniers vers.

3o Dire la nature des propositions dans les vers 13-16.

VI. Auteur. —

La Fontaine.

VII. Composition. —

Comparer la fable d'Esope: « Le vieillard et la mort » et celle de La Fontaine: « La mort et le bûcheron ».

DÉVELOPPEMENT

Dans son épître à Huet, évêque de Soissons, La Fontaine admet ingénûment qu'il se laisse guider par les anciens, mais il ajoute: « Mon imitation n'est point un esclavage. Je ne prends que l'idée et les tours et les lois que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois. Pour nous convaincre de la vérité de cette déclaration, il suffit de comparer à la fable d'Esope « Le vieillard et la mort », le petit chef-d'oeuvre que La Fontaine a intitulé « La mort et le bûcheron ».

Les deux fabulistes veulent nous prouver que tous les hommes tiennent à la vie; pour nous le démontrer, Esope prend

un vieillard quelconque, La Fontaine précise: son vieillard est un bûcheron. C'est que ce métier est très rude, qu'il n'enrichit guère et que les bûcherons du temps de La Fontaine étaient de bien pauvres gens; sa preuve sera alors très forte: si ce malheureux tient tant à la vie, qu'en sera-t-il donc de ceux dont le sort est plus doux?

Le fabuliste grec nous dit simplement qu'un vieillard ayant coupé du bois le portait sur son dos et marchait depuis longtemps. La Fontaine nous fait un véritable portrait de son bûcheron. Il est tout couvert de ramée—ces mots valent à eux seuls un tableau — il est courbé sous le faix du fagot aussi bien que des ans, il gémit, il marche à pas pesants, et tâche de gagner sa chaumine enfumée. Déjà on devine qu'il va survenir quelque crise de découragement. Il y a des moments où pour un rien de plus que de coutume, on est absolument désespéré, la goutte fait déborder le vase. Peut-être a-t-il suffi au pauvre bûcheron de quelque brindille qui le picote pour l'exaspérer. En tout cas, tandis qu'Esope nous dit froidement: « Fatigué par la longueur de la route, il mit bas son fardeau et appelle la mort, » notre poète nous montre son bûcheron « n'en pouvant plus d'effort et de douleur », qui dépose son fardeau, — et il nous fait part des réflexions qui se pressent dans la tête du pauvre homme. Comme il y a de psychologie dans tout cela! Sans doute, le vieillard avait bien la connaissance de son malheur avant ce repos, mais l'effort du corps distrait parfois de la douleur morale. Il n'a pas eu le temps d'y songer, absorbé peut-être par quelque détail matériel, choisir telle place pour poser le pied, ne laisser échapper aucun sarment, n'accrocher à aucune branche. Mais déchargé, il songe. Et à quoi sinon aux maux dont sa vie est pleine. La Fontaine ne fait pas parler le vieux bûcheron qui est épuisé, mais il emploie, dans le discours indirect, des mots si familiers que vraiment on croit entendre le malheureux lui-même.

Et l'énumération des malheurs est complète. Pour le passé, quel plaisir a-t-il eu? Pour le présent, est-il homme plus pauvre que lui? Point de pain quelquefois, et jamais de repos. La Fontaine qui aimait tant le repos devait assurément s'apitoyer sur le sort du pauvre homme. Puis c'est sa femme, ses

enfants, les soldats, les impôts, le créancier, la corvée. Certes, le fabuliste connaissait bien la situation des pauvres au XVIIe siècle, et peut-être y avait-il dans cette page de misère sociale une leçon à l'adresse du grand roi.

Après un tel tableau de ses souffrances, on ne s'étonne plus que le bûcheron appelle la mort.

Tandis qu'Esope écrit: « La mort s'étant montrée, lui demande pourquoi il l'a appelée », La Fontaine évite de répéter le mot *mort* qui ralentirait sa phrase, il dit avec vivacité: elle arrive, lui demande ce qu'il faut faire. La fable grecque ne rend pas le sentiment d'angoisse du vieillard en face de celle qu'il vient d'appeler; la petite incise renfermée dans le vers « C'est, dit-il, afin de m'aider », exprime parfaitement les hésitations du bûcheron.

Enfin, la morale d'Esope est froide: tous les hommes même malheureux sont attachés à l'existence; celle de La Fontaine est rendue très vivante par la note personnelle qu'y mettent les deux vers:

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes,

et par la forme de maxime qu'il lui donne:

Plutôt souffrir que mourir,

devise qu'il attribue à tous les hommes.

La fable de La Fontaine est donc bien supérieure à celle d'Esope, et si l'on ajoute aux différences que nous avons déjà signalées, la supériorité qu'ont les vers sur la prose pour ce genre de récit, on devra conclure que le fabuliste français n'exagérait nullement quand il écrivait:

Mon imitation n'est pas un esclavage.

Ici, vraiment, il n'a pris que l'idée, et tous les détails qui font de cet apologue un vrai petit chef d'oeuvre, c'est sa sensibilité, sa compassion pour les malheureux qui les ont créés, sensibilité et compassion admirablement servies du reste par la plus riche imagination et par un sens d'observation que peu de poètes ont possédé au même degré.

Le loup et la cigogne

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie:
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire? dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrate:
Ne tombez jamais sous ma patte. »

LA FONTAINE, III, 9.

Questionnaire

1. A quels auteurs La Fontaine a-t-il emprunté le sujet de cette fable?

2. Quelle est l'idée générale qui s'en dégage?—La Fontaine l'exprime-t-il?—pourquoi?— Phèdre et Esope l'ont-ils exprimée?—pourquoi?

3. Comment La Fontaine débute-t-il?—Expliquez ce vers.

4. Cette fable étant une narration, montrez quelle en est: *a*) l'invention, *b*) le noeud, *c*) le dénouement.

5. Pouvez-vous trouver quels sont les caractères dominants de la cigogne en étudiant sa conduite?

6. La charité de la cigogne est-elle parfaitement désintéressée?

7. Rétablissez le plan suivi par La Fontaine (tableau synoptique).

8. Montrez par l'étude des huit premiers vers que le style de cette fable est naturel et concis.

9. Pourquoi La Fontaine note-t-il que le loup ne pouvait crier?—Pourquoi ne dépeint-il pas la cigogne?

10. Quels procédés emploie La Fontaine pour mieux exprimer la surprise du loup et son ingratitude?

11. Prouvez que la versification de cette fable s'adapte parfaitement à tous les besoins de l'action.

12. Relevez deux inversions, deux exclamations, deux interrogations.

13. Que pensez-vous de la moralité de cette fable?

14. Expliquez les mots: frairie, gloutonnement, penser, de bonheur, bon tour, salaire, commère.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Cette fable est la neuvième du troisième livre de La Fontaine et fait partie, par conséquent, du premier recueil publié en 1668.

La Fontaine en a trouvé le sujet dans Esope et dans Phèdre; mais, comme toujours, l'imitation l'emporte sur le modèle. Il suffit pour s'en convaincre de lire le récit d'Esope:

« Le loup ayant avalé un os cherchait partout quelqu'un pour le guérir. Il rencontra un héron et le pria, moyennant un salaire, de tirer l'os; le héron plongea son bec dans le gosier du loup, parvint à extraire l'os et demanda le salaire convenu. Le loup se mit à rire et tout en aiguisant ses dents, il lui dit: « Il te suffit d'avoir retiré ta tête saine et sauve de mon gosier. »

Morale: Les méchants croient vous faire beaucoup de bien en ne vous faisant pas de mal.

II. Étude du fond. —

L'idée générale qui se dégage de cette fable, c'est qu'on perd son temps en rendant service aux méchants. Phèdre qui se défiait sans doute de la perspicacité de ses lecteurs a exposé en tête de son apologue la thèse de morale qu'il allait mettre en exemple:

« Celui, dit-il, qui attend des méchants le prix d'un bienfait commet une double faute: d'abord, parce qu'il prête son appui à des gens qui n'en sont pas dignes; ensuite, parce qu'il ne peut plus se tirer sans danger de leurs mains. »

Esope, nous venons de le voir, exprime la leçon qu'il veut donner à la fin de sa fable.

Quant à La Fontaine, plus confiant dans la clairvoyance de ses lecteurs, il leur laisse le plaisir de dégager eux-mêmes la moralité de son apologue, et il entre en matière tout de suite, nous exposant dans un seul vers la cause première de l'accident survenu à l'un de ses personnages:

« Les loups mangent gloutonnement. »

Rien d'étonnant à cela. Sans cesse poursuivis par les chasseurs et leurs chiens, ils n'ont, comme il est dit dans la fable: Le loup et le chien, « rien d'assuré, point de franche lippée. Tout à la pointe de l'épée. »

Aussi, quand ils ont la bonne fortune de tomber sur une proie, la dévorent-ils avec voracité. Mais le jeu est dangereux, et le loup de notre fable en fit l'expérience.

« Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie:
« Un os lui demeura bien avant au gosier. »

Que va faire le malheureux animal? Impossible de crier, avec un pareil embarras dans l'oesophage.

« De bonheur pour ce loup...
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt. »

Voilà l'exposition. Nous connaissons maintenant les personnages; un loup qui, dans sa gourmandise, a failli s'étouffer et une cigogne. La Fontaine ne nous dit rien du caractère de cette dernière; sa conduite va nous le révéler.

« Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; »

Intelligente et bonne, elle saisit tout de suite que le loup a besoin de soins urgents, et sans hésitation, elle plonge son long bec dans la gueule de la bête cruelle. Adroite autant que serviable, elle retire l'os. Sa charité semble parfaite, mais elle ne sera pas désintéressée jusqu'au bout, car

« .....pour un si bon tour
Elle demande son salaire. »

certes, un pareil service méritait bien une récompense, et l'on ne peut blâmer la cigogne d'avoir réclamé ce qui lui était assurément dû.

Le noeud de la narration finit ici: il comprend à peine trois vers.

Le dénouement en comprend six; c'est la réponse du loup. Il s'étonne d'abord de la demande de la cigogne; il le prend de haut avec elle:

Votre salaire, dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère!

Lui, loup, il serait l'obligé d'une pauvre cigogne! allons donc! et la raillerie perce dans l'apostrophe: ma bonne commère, comme la surprise s'était traduite dans l'interrogation: Votre salaire?... Mais, n'est-elle donc pas suffisamment payée?

Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier, retiré votre cou?

Et voici le dernier trait qui peint bien l'ingratitude et l'insolence du loup :

Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE (1 vers)	Les loups mangent gloutonnement.
EXPOSITION (7 vers)	Un loup est de fête.
	Il se presse trop de manger.
Accident survenu au loup.	Il met ses jours en péril.
	Un os lui reste dans le gosier.
Arrivée de la cigogne.	Une cigogne passe. Le loup lui fait signe; elle accourt.
NŒUD (3 vers).	L'opératrice commence aussitôt sa besogne.
Travail de la cigogne.	Elle retire l'os.
Sa demande.	Elle demande le salaire du service rendu.
DÉNOUEMENT (6 vers)	Il s'étonne de la demande.
	Il raille la cigogne qu'il appelle familièrement commère.
Réponse du loup.	Il la taxe d'ingratitude. Il lui conseille de ne pas tomber sous sa patte.

III. Étude de la forme (STYLE). —

Le style de cette fable est remarquable par son naturel et sa concision ; c'est la vie même. Pas un mot qui ne soit très simple, pas un non plus que l'on puisse retrancher. Mais voyons plutôt :

Un loup *donc* étant de frairie

Ce mot *donc* rattache ce vers au premier, c'est-à-dire, *en conséquence* de cette gloutonnerie.

Se pressa, *dit-on*, tellement,

Ce *dit-on* nous fait sourire, ce n'est pas La Fontaine qui accuserait sire Loup de s'être étouffé par gourmandise; il est trop scrupuleux sur le point de la charité; mais *on le lui a dit*, il répète seulement pour l'intelligence de ce qui va suivre:

Qu'il en *pensa* perdre la vie.

c'est-à-dire qu'il fut sur le point de mourir, et La Fontaine ne nous laisse pas même le temps de demander une explication. Il nous la donne aussitôt:

Un os lui demeura bien avant au gosier.

Remarquons au vers suivant la petite complétive « qui ne pouvait crier », elle explique si bien la position difficile du loup. Esope, moins réfléchi, avait écrit: le loup pria le héron, moyennant un salaire, de retirer l'os... Comment peut-on parler quand on a dans la gorge un os qui étrangle?

Près de là passe une cigogne.

La Fontaine se garde bien de nous la peindre; il n'en a pas le temps, le loup est sur le point de mourir; il faut aller au plus pressé, aussi un petit vers de sept pieds amène la charitable bête:

Il lui fait signe; elle accourt.

L'opération est aussi très rapide. La Fontaine la raconte dans un vers et demi.

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne,
Elle retira l'os;

Le mouvement peut désormais se ralentir; le danger est passé; le style se précipite moins; en médecin bien élevé, la cigogne prend son temps pour réclamer ses honoraires; deux virgules nous laissent le loisir de respirer:

puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.

La réponse du loup ne se fera pas attendre. La Fontaine prend le discours direct. Deux interrogations, deux exclama-

tions, deux impératifs dans ces six vers. On ne saurait mieux exprimer la noire ingratitude du loup, mieux peindre sa surprise. Mais on ne pourrait non plus mieux provoquer l'ébahissement et la colère chez le lecteur. S'il y a un ingrat, certes, c'est le loup, et l'on est tenté de souhaiter qu'il avale un autre os pour s'étrangler cette fois.

Le style, on le voit, est donc parfaitement adapté au sujet, il est simple, concis, vivant.

VERSIFICATION.—Comme dans presque toutes les fables, la versification est très souple, elle se plie à tous les besoins de l'action.

Tantôt le vers se coupe, se fractionne pour exprimer une action rapide:

Il lui fait signe; elle accourt.

tantôt il se ralentit et semble s'allonger par l'emploi des syllabes longues:

Un os lui demeura *bien avant* au gosier.

Il s'allonge même réellement par l'enjambement pour mieux faire ressortir l'ingratitude du loup:

Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!

On dirait un long vers de vingt syllabes. On croit entendre le loup menaçant la malheureuse cigogne dans ces deux petits vers, dont le premier est si heureusement coupé après la deuxième syllabe:

Allez! vous êtes une ingrate.
Ne tombez jamais sous ma patte.

RIME.—Deux rimes riches dans cette fable: *gloutonnement* et *tellement*, *beaucoup* et *cou*. Les autres sont suffisantes.

FIGURES.—Plusieurs inversions: dit-on—près de là, passe une cigogne—dit le loup.

Deux exclamations :

Vous riez, ma bonne commère!
Ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou! . . .

Deux interrogations :

Votre salaire? — Quoi?

L'ironie perce dans cette réponse du loup.

IV. Moralité. —

Cette fable n'est pas consolante, elle nous invite à la prudence dans l'exercice de la charité ; on ne gagne rien à rendre service aux méchants. Ainsi raisonne le monde ; mais il y a une autre manière d'envisager les choses, et la crainte de faire des ingrats ne doit pas nous empêcher de rendre service au prochain. A la morale tout humaine des fables, il faut opposer la morale évangélique : faites du bien même à ceux qui vous font du mal.

V. Étude des mots. —

GLOUTONNEMENT : avec excès, avec avidité.

FRAIRIE (du bas latin *fratria*, société) : partie de divertissement, de bonne chère ; étant de frairie ; étant de fête.

PENSA : ici, sur le point de, signification souvent employée au XVIIe siècle.

DE BONHEUR : par bonheur.

BON TOUR : Ici, une si habile opération ; ce mot se prend ordinairement en mauvaise part.

SALAIRE : somme donnée pour payer un travail ou un service.

COMMÈRE : au sens primitif du mot : celle qui a tenu un enfant sur les fonts baptismaux par rapport au parrain. De ce sens est venue une application familière : ma commère.

VI. Analyse grammaticale et logique. —

Analyser grammaticalement les mots soulignés et logiquement toute la phrase :

De bonheur, pour ce loup *qui* ne pouvait crier
Près de là, *passe* une cigogne.

De bonheur,pour par bonheur : loc. adv. qui modifie le verbe passe.

QUI : pronom conj., 3e pers. du sing. à cause de l'antécédent loup, sujet de pouvait.

PASSE : verbe intransitif, de la 1ère conj., mode indic., prés., 3e pers. du sing. à cause du sujet cigogne.

Cette phrase renferme deux propositions :

1*ère proposition* : Une cigogne passe par là par bonheur pour ce loup. Prop. principale.

2*e proposition* : Qui ne pouvait crier, compl. explicative.

VII. Composition.

On dit quelquefois, qu'un seul ingrat fait tort à beaucoup de malheureux. En voyez-vous la raison ? En même temps, l'ingrat se nuit à lui-même ; pourquoi ? — Au contraire, la reconnaissance appelle le bienfait ; prouvez-le.

DÉVELOPPEMENT

L'ingratitude est un très vilain défaut qui dénote une âme basse. Elle a différentes causes ; assez souvent, chez les enfants surtout, elle est le fruit de l'irréflexion et de l'égoïsme, plus souvent encore, elle naît de l'orgueil. On a honte de reconnaître qu'on a reçu un bienfait. Dans une comédie célèbre : « Les aventures de M. Perrichon », Labiche nous met en présence d'un ingrat de cette espèce ; c'est un honnête bourgeois à qui un jeune homme a sauvé la vie pendant l'ascension d'un glacier.

Homme orgueilleux et sans délicatesse d'âme, non seulement M. Perrichon ne témoigne pas de reconnaissance à son sauveur, mais il le prend en aversion, et peu s'en faut qu'il ne lui fasse un mauvais parti.

Un tel caractère nous révolte et cela se comprend, car on a horreur des ingrats. Mais est-il vrai de dire qu'un seul ingrat fait tort à beaucoup de malheureux? Sans doute, il ne devrait pas en être ainsi. Si tous ceux qui sont serviables au prochain travaillaient uniquement pour Dieu, l'ingratitude qu'ils rencontreraient parfois chez leurs obligés ne tarirait pas la source de leurs bienfaits; mais la plupart des hommes attendent même ici-bas quelque récompense de leurs bonnes oeuvres, et souvent, la crainte de faire des ingrats ou le déplaisir d'en avoir rencontré les empêche de se montrer bienfaisants. A supposer que la cigogne de notre fable ait raconté à son entourage son entrevue avec le loup, croit-on que beaucoup d'autres cigognes auraient consenti à soulager d'autres loups? Il est donc vrai de dire qu'un seul ingrat fait tort à beaucoup de malheureux.

Que l'ingrat se nuise à lui-même, cela est évident. Qui donc s'attacherait à celui qui ne sait jamais reconnaître ce qu'on fait pour lui? qui continuerait à lui faire du bien? La mère sans doute aime son enfant même s'il est ingrat, et les saints semblent se dévouer avec d'autant plus d'ardeur qu'ils rencontrent moins de gratitude, mais tous les hommes, hélas! ne sont pas des saints, et l'ingrat se voit bientôt délaissé de ceux sur qui il avait cru pouvoir compter.

Au contraire, la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits. La délicatesse d'âme touche à peu près tous les hommes et rien n'est plus doux à entendre qu'un merci jailli du coeur. Aussi, même sans nous en rendre compte, nous cherchons à obliger ceux qui savent remercier.

Soyons donc reconnaissants, non par intérêt, sans doute, ce qui serait une forme déguisée d'égoïsme,mais parce que le bienfait reçu est une dette que nous devons reconnaître, parce que la reconnaissance est la seule manière de nous acquitter un peu envers ceux qui nous font du bien.

Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents;
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver: vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût:
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an,
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE (livre V, fable 9).

Questionnaire

1. Qu'est-ce qu'une fable? Est-ce un genre très ancien?

2. A quel recueil de La Fontaine est emprunté cette fable? A qui ce recueil était-il dédié?

3. Quelle est l'idée-mère de ce petit récit?

4. En combien de parties se divise la narration?

5. Quel mot de l'exposition éveille surtout notre intérêt?

6. Comment l'auteur aiguise-t-il notre curiosité dans le noeud?

7. Le dénouement nous surprend-il?

8. Rétablissez le plan de la fable.

9. La leçon donnée par La Fontaine est-elle encore pratique? Nous surprend-elle sous la plume du fabuliste français?

10. Comparez, du double point de vue du fond et de la forme, la fable de La Fontaine et celle d'Esope qui lui a servi de modèle:

« Un laboureur étant sur le point de mourir et voulant que ses fils devinssent de bons agriculteurs, les appela auprès de lui et leur dit: « Mes enfants, je vais bientôt mourir, mais si vous cherchez dans la vigne les choses qui ont été cachées par moi et pour moi, vous les trouverez. » Les enfants, persuadés qu'un trésor y avait été enfoui, retournèrent, après la mort de leur père, tout le sol de la vigne: de trésor, ils n'en trouvèrent pas, mais la vigne, ayant été bien travaillée, produisit beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Cette fable montre que pour les hommes, le travail est un trésor. »

11. Expliquez: fonds, dès qu'on aura fait l'oût, héritage, deçà, delà.

12. Quelle est la fonction de *en* dans: « Vous en viendrez à bout », et dans « Il *en* rapporta davantage ».

13. Que pensez-vous de ces deux expressions: « Les fils *vous* retournent le champ », et « Ne passe et repasse » ?

COMPOSITION. — Après la moisson, un des fils du laboureur écrit à un ami et lui raconte ce qui s'est passé. Il parle avec émotion de la tendresse prévoyante du père qui a mis ses fils en garde contre l'oisiveté et leur a fait comprendre la valeur du travail. Il raconte les projets qu'il faisait en cherchant le trésor, ceux qu'il fait maintenant qu'il sait où se trouve le vrai bonheur.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est une fable, c'est-à-dire un petit récit destiné à démontrer par l'expérience ou par l'exemple un précepte de morale.

La fable a été connue et pratiquée dès la plus haute antiquité en Orient, en Egypte, en Grèce, en Italie. La littérature française du moyen âge nous en offre un grand nombre de recueils sous le nom d'Ysopets (du nom d'Esope, fabuliste grec), et l'on peut dire que le Roman de Renard n'est qu'une suite de fables.

Celle-ci est la 9e du livre V des fables de La Fontaine; elle appartient donc au premier recueil publié en 1668 et dédié au Dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse. Le poète en a emprunté le sujet au fabuliste grec Esope.

II. Étude du fond. —

L'idée-mère de cette fable, c'est que le travail constitue la source la plus sûre, la plus légitime aussi de toute richesse. Cette idée se déduirait naturellement du petit drame auquel La Fontaine nous fait assister, à supposer même que le poète n'eût pas jugé à propos de commencer par nous en avertir:

« Travaillez, prenez de la peine,
« C'est le fonds qui manque le moins. »

La narration se divise comme toujours en trois parties. L'exposition (vers 3-4) nous introduit dans la chambre où va mourir le laboureur, elle nous met en présence du père qui veut parler à ses enfants *sans témoins*.

Déjà, notre intérêt est éveillé. Il s'agit sans doute d'un secret très important puisqu'il ne veut le communiquer qu'à ses fils seuls.

Nous savons bientôt ce dont il s'agit, mais notre curiosité s'aiguise encore, car le vieillard déclare à ses fils qu'un trésor est caché dans le champ qu'il leur lègue; il ne sait pas exactement l'endroit, ils devront donc chercher avec courage s'ils veulent le trouver, mais le vieillard assure qu'ils en viendront à bout et il leur donne d'une manière absolument précise les conseils relatifs au travail de la terre:

« Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût;
« Creusez, fouillez, bêchez... »

C'est la première péripétie du noeud. La Fontaine passe à la seconde par une transition de trois mots: «Le père mort».

Et nous suivons maintenant les fils qui

« vous retournent le champ
« Deçà, delà, partout... »

Nous sommes vivement intéressés à leur travail, nous faisons comme eux sans doute, et pour eux des rêves d'avenir; il n'y a pas que les «laitières» qui sachent rêver,

« Quel esprit ne bat la campagne?
« Qui ne fait châteaux en Espagne? »

Et nous voici, sans transition aucune, au dénoûement qui nous surprend d'abord, mais que nous comprenons bientôt:

« Si bien qu'au bout de l'an,
« Il en rapporta davantage.
« D'argent, point de caché... »

Puis le poète termine par une réflexion personnelle qui développe la morale du commencement:

« Mais le père fut sage
« De leur montrer avant sa mort
« Que le travail est un trésor. »

Le leçon, empruntée à Esope, est encore d'actualité; rien n'est plus instable que la richesse, toutes sortes d'accidents survinnent qui font crouler les plus belles fortunes; que d'exemples n'en avons-nous pas eu pendant la dernière guerre. Mais il reste un bien à l'homme frappé par l'infortune, c'est son travail. Cette morale peut nous surprendre sous la plume de La Fontaine, le plus insouciant des hommes, de La Fontaine qui ne se calomniait pas quand il écrivait pour son épitaphe:

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu.

Mais elle est quand même bonne à recevoir. Pour la rendre plus frappante, La Fontaine a transformé le récit d'Esope. « L'apo-

logue ésopique, écrit M. Le Bidois, est un théorème moral. La démonstration ici consiste en un fait sec, une moralité lui sert de conclusion.» Ce théorème froid et sans vie, La Fontaine l'a réchauffé et vivifié. Admirateur des Anciens, il les imite sans doute, mais il a soin de nous dire:

> Mon imitation n'est pas un esclavage,
> Je ne prends que l'idée et les tours et les lois
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois,
> Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
> Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
> Je l'y transporte.

Mais lisons la fable d'Esope et voyons comment La Fontaine l'a transformée.

Un laboureur étant sur le point de mourir et voulant que ses fils devinssent de bons agriculteurs, les appela aupres de lui et leur dit: « Mes enfants, je vais bientôt mourir, mais, si vous cherchez dans la vigne les choses qui ont été cachées par moi et pour moi, vous les trouverez.»

Les enfants persuadés qu'un trésor avait été enfoui, retournèrent, après la mort de leur père, tout le sol de la vigne: de trésor, ils n'en trouvèrent pas, mais la vigne, ayant été bien travaillée, produisit beaucoup plus qu'à l'ordinaire.

«Cette fable montre que le travail est un trésor pour les hommes.»

«Un laboureur étant sur le point de mourir, dit Esope, et voulant que ses fils devinssent de bons agriculteurs, les appela auprès de lui...»

La Fontaine, lui, nous avertit que le laboureur est riche, afin que la leçon soit plus frappante; si le travail est nécessaire même aux riches, à plus forte raison, l'est-il à ceux qui n'ont pas de fortune.

La fabuliste grec, nous dévoilant dès le début l'intention du mourant, nous fait en quelque sorte pressentir que ses paroles cachent une ruse.

La Fontaine se donne garde de nous prévenir ainsi; il s'efforce, au contraire, de piquer notre curiosité en nous disant que le père veut parler à ses fils *sans témoins*.

Dans la fable grecque, il est question d'un vignoble, dans celle de La Fontaine d'un champ quelconque ; peut-être ici le fabuliste ancien l'emporte-t-il sur son imitateur. Le sol où s'enracine la vigne étant bien remué, le raisin doit nécessairement être plus beau et plus abondant. Il n'en va pas de même d'un champ qui demande à être ensemencé tous les ans. Et n'est-il pas à craindre que les fils,trompés par le mot équivoque *trésor*, ne fassent des fouilles profondes incompatibles avec la vraie culture? Le mot *bêchez*, il est vrai, ne laisse guère place à la méprise; cependant les fils n'ont pas l'air de l'avoir compris, puisqu'ils vont chercher.

« Deça, delà, partout. »

Le laboureur d'Esope est un bon père de famille qui veut le bien de ses enfants.

Mais combien plus sympathique est celui de La Fontaine. C'est le type accompli du travailleur des champs par ses sentiments et ses idées. Nous sentons son profond amour de la terre et de la famille.

« Gardez-vous »,

dit-il à ses fils,

de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.

La raison qu'il en donne c'est que

Un trésor est caché dedans.

mais c'est aussi parce qu'il tient à ce bien des aïeux, et qu'il comprend ce mot de Virgile:

Heureux l'homme des champs s'il savait son bonheur!

Son amour paternel est sans faiblesse; il ne veut pas pour ses enfants l'inaction paresseuse, mais le travail persévérant qui confère à l'homme sa dignité.

Son affection est prévoyante aussi; il a vécu et a beaucoup

d'expérience ; il a vu bien des familles ruinées par la paresse et les vices qui l'accompagnent ; ausi ne veut-il pas que ses fils comptent sur les biens qu'il va leur laisser.

Enfin ce vieux laboureur sait que le travail des champs doit être patient, incessamment renouvelé :

Ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

III. Étude de la forme. —

Les deux fables si différentes par le fond le sont encore davantage par la forme. La première est en prose et n'a rien de littéraire ; la deuxième est en vers, et en vers qui s'allongent, se raccourcissent, s'allègent ou s'appesantissent selon la pensée ou le sentiment.

Le discours du laboureur est terne et sans intérêt chez Esope ; chez La Fontaine, au contraire, il est plein de vie et de pensées. Le père déclare à ses fils l'existence du trésor, mais il prévoit qu'ils pourraient se décourager, il leur promet donc le succès pour les exciter à la constance ; il précise ensuite les moyens à prendre pour réussir.

«Après la mort du père», dit Esope, les fils, etc.

La Fontaine, lui, pour passer d'une péripétie à l'autre, emprunte au latin sa petite phrase absolue : «le père mort», si rapide et si claire.

Enfin, à la formule banale qui termine la plupart des fables d'Esope : Cette fable montre que...., La Fontaine substitue, au commencement de la fable, un conseil :

« Travaillez, prenez de la peine... »

à la fin une approbation personnelle de la conduite du laboureur :

...mais le père fut sage, etc.

IV. Étude des mots. —

Le fonds: le capital dont le revenu est le plus assuré et qui rapporte le plus sûrement: le travail n'est jamais stérile. Quelques commentateurs ont expliqué le second vers.

« C'est le fonds qui manque le moins. »

en disant: le défaut de succès ne vient pas de la terre mais de la culture. Cette interprétation est certainement fausse.—*Dès qu'on aura fait l'oût*: c'est-à-dire dès qu'on aura fait la moisson. Le blé se fauche dans le mois d'août; on dit donc *faire l'oût* (le travail d'août), pour récolter le blé et les autres céréales. La Fontaine écrit *oût* selon la prononciation.—*Héritage*: action d'hériter et bien dont on hérite.—*Deça, delà*: de ce côté-ci, de ce côté-là, donc de tous les côtés.

V. Grammaire. —

Vous *en* viendrez à bout; en—de cela, c'est-à-dire vous viendrez à bout de le trouver.—*Ne passe et repasse*: pour ne passe et ne repasse. La Fontaine omet souvent la répétition de la négation.—*Les fils vous retournent le champ*: *vous* est explétif; il donne seulement plus de vivacité à la phrase en nous associant à l'action. — *Il en rapporta davantage*: il rapporta davantage du fait d'avoir été retourné partout.

VI. Composition. —

Après la moisson, un des fils du laboureur écrit à un ami et lui raconte ce qui s'est passé. Il parle avec émotion de la tendresse prévoyante du père qui a mis ses fils en garde contre l'oisiveté et qui leur a fait comprendre la valeur du travail. Il raconte les projets qu'il faisait en cherchant le trésor supposé, ceux qu'il fait maintenant qu'il sait où se trouve le vrai bonheur.

Le lièvre et la tortue

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger.
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part; elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains; la tortue arriva la première.

« Hé bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter ! et que serait-ce,
Si vous portiez une maison? »

LA FONTAINE (Livre I, fable V).

Questionnaire

1. A qui La Fontaine a-t-il emprunté le sujet de cette fable?

2. Quelle en est l'idée principale?

3. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

4. Les personnages sont-ils bien choisis? pourquoi?

5. Montrez que le caractère du lièvre et celui de la tortue se soutiennent pendant toute la narration.

6. Comment l'auteur manifeste-t-il son intention de concentrer toute notre attention sur les deux personnages choisis?

7. Citez quelques réparties très fines.

8. Faites les remarques que vous suggère la versification de cette fable.

9. Montrez, par quelques exemples, *a*) que le style de cette fable est pittoresque, *b*) que le tour en est très vif, *c*) que le rythme est parfaitement adapté à l'idée.

10. Citez les principales figures qui se rencontrent dans ce petit récit.

11. Expliquez: Calendes, grain, ellébore, enjeu, s'évertue, carrière, arpenter.

12. *a*) Indiquez la différence entre *près de* et *prêt à*. *b*) Comment s'écrit *tout* devant *autre?*

13. Analyser les quatre premiers pronoms de la fable et la riposte: « Sitôt? êtes-vous sage? »

14. Analysez logiquement: Sage ou non, je parie encore.

COMPOSITION. — *Sujet d'imitation*: Inventer et écrire une narration dont la conclusion naturelle sera celle de la fable étudiée:

Rien ne sert de courir; il faut partir à point.

ANALYSE

I. Origine et plan de la fable. —

«Le lièvre et la tortue» est la dixième fable du sixième livre de Lafontaine. Esope, dans sa cent-vingt-huitième fable et Phèdre, dans la douzième fable de son premier livre, avaient traité le même sujet.

Dès le premier vers, se présente l'idée principale dont la fable sera le développement:

« Rien ne sert de courir; il faut partir à point. »

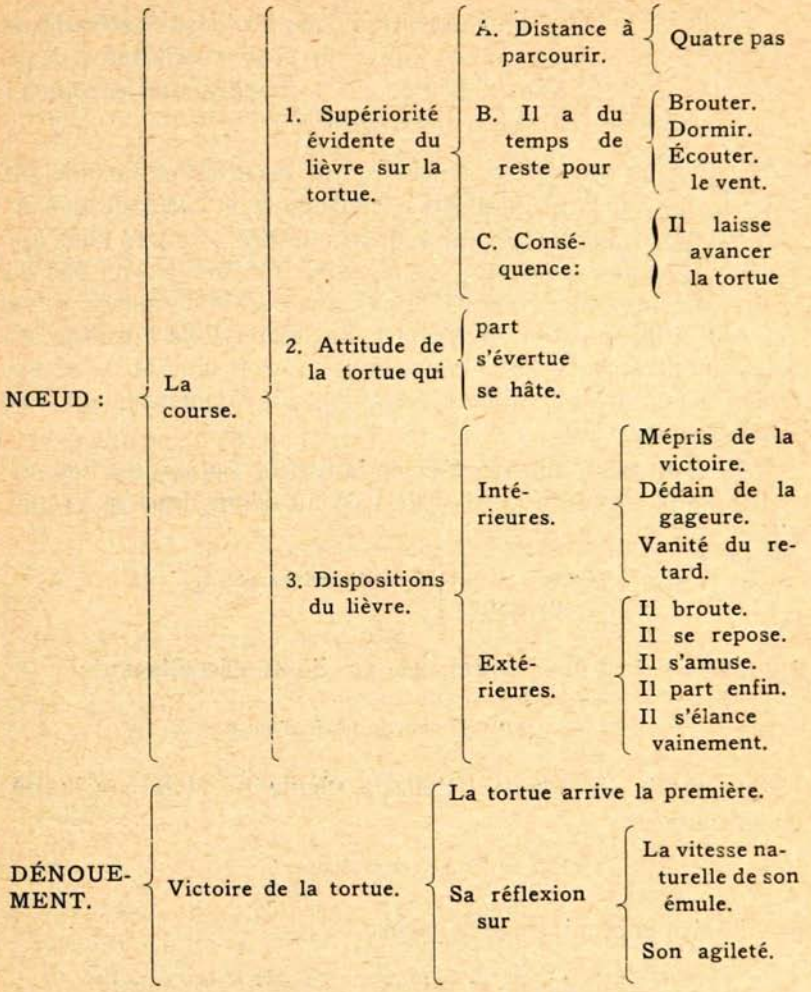
La narration qui suit servira de témoignage à la maxime; le deuxième vers nous en avertit:

« Le lièvre et la tortue en sont le témoignage. »

II. Étude du fond. —

PLAN

- ENTRÉE EN MATIÈRE
  - 1. La maxime à démontrer.
  - 2. L'annonce de la narration: personnages désignés.
    - Le lièvre
    - et
    - La tortue.
- EXPOSITION. du récit.
  - Le pari.
    - 1. Son objet proposé par la tortue.
    - 2. Riposte du lièvre
      - Ironique.
      - Présomptueuse.
      - Désobligeante.
    - 3. Projet conclu: enjeux déterminés.
    - 4. Connaissances inutiles.
      - Matière des enjeux.
      - Juge.



Pour développer l'idée maîtresse énoncée en première ligne, La Fontaine choisit heureusement ses personnages. Un lièvre s'oppose ici à une tortue: l'agilité à la torpeur; la victoire semble naturellement promise au lièvre et pourtant... la tortue est au but avant lui. La seule raison de ce renversement la voici: le lièvre habile à la course n'est pas parti à point. La démonstration de l'idée générale est donc parfaite dans les grandes lignes.

Examinons cette démonstration dans les idées particulières qui développent les grandes lignes ou idées secondaires de la fable: le *pari*, la *course*, la *victoire*.—Remarquons encore ici l'unité parfaite. Celle-ci est sauvegardée:

1. Par la vérité des attitudes. La surprise et l'ironie du coureur devant la proposition si inattendue de la tortue se conçoivent naturellement. A cause de son agilité, le lièvre nous apparaît léger de caractère... et l'on saisit facilement son peu de goût pour une course de quatre pas, son besoin de muser, de se reposer et de retarder son départ. Les élans de la dernière seconde montrent bien la présomption qui croit la défaite impossible. Le caractère du lièvre se soutient du commencement à la fin de la narration.

Ainsi en est-il du caractère de la tortue. *Calme*—sa lenteur naturelle la présente ainsi—elle l'est au début dans sa proposition:

« Gageons . . . que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but.

Elle reste *calme* dans sa réponse au lièvre désobligeant:

— « Sage ou non, je parie encore. »

Calme aussi, elle apparaît dans la régularité et la continuité de sa course:

« Elle se hâta avec lenteur. »

Sa victoire la montre *calme* encore:

« Hé bien! dit-elle *en philosophe*, n'avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? »

2. Par l'intention évidente de l'auteur de concentrer l'attention sur les deux seuls personnages utiles à la démonstration:

« Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire
Ni de quel juge l'on convint. »

Esope avait prêté au lièvre de sa fable les questions: «Qui fixera le but? Qui décernera le prix?» Il avait fait choisir pour juge un renard avisé et sage. La Fontaine laissera de côté ces détails comme étrangers à son sujet.

3. Par le dénouement même, où l'auteur se garde bien de faire éclater outre mesure le triomphe de la tortue. Tel n'était pas le but de la fable. Il prête plutôt à la bête victorieuse un discours devant faire ressortir le tort du lièvre si bien doué pour la course, de vitesse et d'agilité.

Notons de plus comme qualité de fond... la finesse des réparties.

Il n'était pas à craindre que le fabuliste omît de marquer le ridicule apparent de la proposition faite par la tortue. Ce ridicule, le lièvre, le juge une folie... et le remède spécifique en est indiqué par lui:

« Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore, »

La tortue «se hâte avec lenteur», tandis que le lièvre se fait les réflexions du fat sur le prix minime de la victoire qu'il se croit assurée, sur l'évidence de sa supériorité, sur la protection qu'il tient à honneur de donner à sa téméraire adversaire.

Et comme elle recèle de finesse la dernière attitude de la tortue:

« De quoi vous sert votre vitesse? »

Il semble que ce soit le reproche opposé à la riposte que le lièvre lui a faite au début... et la réponse humiliante aux pensées les plus intimes de l'orgueilleux coureur. — Ne dirait-on pas que cette réflexion de la tortue a été méditée tout le temps de la course?

III. Étude de la forme. —

1o *La versification.*

La fable est écrite en vers libres. Des vers de 12 syllabes se mêlent aux vers de huit syllabes. Les rimes sont mêlées. Croi-

sées dans les quatre premières lignes, elles sont plates dans les six vers suivants. Puis quatre rimes croisées sont suivies de quatre rimes plates. Viennent ensuite des rimes embrassées dans les quatre lignes :

Elle se hâte avec lenteur,
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur.

Deux rimes plates sont enfin suivies de quatre rimes croisées et des quatre derniers vers qui présentent des rimes embrassées.

Les rimes riches de la fable sont les suivantes : point et point — léger et purger — affaire et faire — calendes et landes — brouter et écouter — tortue et évertue — sénateur et lenteur — raison et maison.

Donc huit rimes sur dix-sept sont riches. Les autres sont suffisantes. Six enjambements ou rejets peuvent être ici signalés : du 3e au 4e vers — du 9e au 10e — du 18e au 19e — du 25e au 26e — du 28e au 29e — du 30e au 31e.

2. *Le style.*—En étudiant le style nous dirons : 1o. le pittoresque de l'expression ; 2o. la vivacité du tour ; nous relèverons 3o. la peinture rythmique de quelques vers ; 4o. les figures de style.

1o *Le pittoresque de l'expression.*—Qui n'a souri à l'image du lièvre à la fois stupéfait et railleur répondant au *sitôt* de la tortue ? à cette image évoquée *a*) par l'expression :

Sitôt ? êtes-vous sage ?

puis *b*) par la prescription :

Ma commère, il vous faut *purger*
Avec *quatre grains d'ellébore*

La prescription est au complet. Pour guérir de la folie, il vous faut purger, avec l'ellébore. Vous en prendrez *quatre grains.*

Tout est pris sur le vif. Voyons plus bas la peinture de la course du lièvre pourchassé:

Il s'éloigne des chiens, les *renvoie aux calendes*
Et leur fait arpenter les landes.

«Renvoie aux calendes», expression familière pour dire renvoie à un temps qui ne viendra jamais, puisque les calendes grecques dont il est ici question, n'ont jamais existé.

Notons encore la peinture:

Ayant, dis-je, du temps de reste, pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent...

Il faut voir enfin le lièvre au moment où il se rend compte que la tortue est près d'atteindre le but:

« Il partit comme un trait.»

Nous assistons à son départ... nous le suivons des yeux.

« Lui cria-t-elle »... Remarquons encore cette petite incise: «Lui cria-t-elle»... Le lièvre doit être loin du but puisque la tortue lui *crie*: « Moi l'emporter! » c'est la réminiscence de la riposte de plus haut.

Et que serait-ce
Si vous portiez une maison?

De peur que nous ayons oublié que la tortue porte avec elle sa *maison,* ce qui explique sa lenteur, l'auteur nous le rappelle ici et nous montre la tortue sous son épaisse carapace. Ne nous semble-t-il pas qu'elle y disparaît aussitôt tout entière pour se reposer de la course?

2o. *La vivacité du tour.*—Point de longueurs. Le premier vers énonce une maxime. Nous n'y trouvons pas un mot de trop:

«Rien ne sert de courir», c'est l'élément négatif; «il faut partir à point», élément positif, expliquant naturellement la première partie du vers.

Le lièvre et la tortue entrent en scène: tout de suite commence le dialogue; il constitue la vie dans la fable:

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. »

Les caractères mêmes s'estompent dans le dialogue: la présomption du lièvre, le calme et la fermeté de la tortue.

«*Ainsi fut fait.*» En peu de mots, la décision est déclarée au lecteur:

Il laisse la tortue,
Elle part; elle s'évertue,
Elle se hâte, avec lenteur...
Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait;

Tout est vif et simple. «*Hé bien! Avais-je pas raison*?»... l'ellipse de la négation sert encore la vivacité.

3o. *Le peinture rythmique.*

« Gageons... que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi...

Le rejet marque ici la hâte de la course. Il faut lire rapidement, tant le rythme nous y entraîne, les deux vers qui dépeignent le lièvre poursuivi:

« Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes
Et leur fait arpenter les landes. »

Mais cette peinture, par le rythme, apparaît surtout dans la péripétie finale.

« Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains; »

Le rejet, le bond du premier vers sur le second marque bien l'inutilité du dernier élan du lièvre

4o. *Les figures de style*:

a) Repartit *l'animal léger*: *inversion du sujet*;

b) Animal léger: constitue une périphrase désignant le lièvre;

c) *Ma commère*: apostrophe.

d) *Et de tous deux, on mit près du but les enjeux*: Inversion du complément direct et du complément circonstanciel.— On mit les enjeux de tous deux près du but.

e) *Les renvoie aux calendes*: Métaphore.;

f) .*Elle part, elle s'évertue, elle se hâte*: Répétition du pronom sujet.:

g) *Elle se hâte avec lenteur*: Antithèse.;

h) *Il partit comme un trait*: Comparaison;

i) *Moi! l'emporter!*: Ironie.

j) *Et que serait-ce si vous portiez une maison*?: Métaphore.

IV. Étude des mots. —

GRAIN: Mesure de poids très petite, environ 0 gr. 05. C'est le sens qu'il a dans la fable.

Calendes: Premier jour du mois chez les Romains. — Les mois grecs n'avaient pas de calendes.

ELLEBORE: Plante qui a passé pour guérir la folie.

ENJEU: En-jeu: ce qu'on met d'argent en jeu à chaque partie.

S'EVERTUE: De *é* qui marque l'action, le mouvement et vertu qui signifie force: donc la tortue y va de toutes ses forces.

CARRIÈRE: De car: char, ce qu'on peut parcourir avec un char.

ARPENTER: De arpent; mesure; sens propre: mesurer un terrain; par extension, le parcourir en tous sens. (sens du texte.)

V. Grammaire. —

Noter la différence entre prêt de et prêt à:

PRET DE: avait autrefois le sens aujourd'hui perdu de «qui est sur le point de». Aujourd'hui, dans ce sens, nous dirions *près de.*

PRET A: signifie disposé à: il est prêt à pardonner, c'est-a-dire, disposé à pardonner.

TOUT devant AUTRE: Dans la fable étudiée, nous lisons: s'amusait à toute autre chose. — *Tout* est ici adjectif parce qu'il détermine le nom *chose.* Je puis dire il s'amusait à toute chose autre que la gageure. — Si je disais: la gageure... c'est tout autre chose, j'aurais alors *tout* adverbe modifiant autre; car je ne saurais changer l'expression pour écrire: «la gageure, c'est toute chose autre », mais « la gageure » c'est une chose tout autre.

VI. Analyse grammaticale. —

Analyser les quatre premiers pronoms de la fable et la riposte: «Sitôt? êtes-vous sage?»

RIEN: pronom indéfini. 3e personne du masculin singulier sujet de sert.

EN: Pronom pers., 3e pers. du masc. sing., compl. déterm. de témoignage.

CELLE-CI: Pronom dém., 3e pers. du fém. sing., sujet de dit.

VOUS: Pronom pers., 2e pers. du fém. plur., sujet de atteindrez.

SITOT: Adverbe de temps. Modifie atteindra, verbe sous-entendu.

ETES: verbe substantif, 4e conj., ind. présent, 2e pers. du plur., à cause du sujet vous, mis pour tortue.

VOUS: pronom pers., 2e pers. fem. plur. employé pour un singulier, sujet de êtes.

SAGE: Adj. qual., fém. sing., attribut de vous.

VII. Analyse logique. —

Sage ou non, je parie encore. — Ordre logique. — Ma qualité de sage ou de non sage n'y change rien; je parie encore.

La phrase renferme deux propositions principales juxtaposées.

Première proposition. — Ma qualité change. (Sous-entendu).

SUJET: qualité, complément déterm.: sage et non sage.

VERBE: est.

ATTRIBUT: Changeant — comp. dir.: rien. — comp. indirect: y.

Deuxième proposition. — Je parie encore:

SUJET: je. — VERBE: suis. — ATTRIBUT: pariant. — Compl. modificatif: encore.

Expressions ou proverbes où entre le mot lièvre: 1o Courir comme un lièvre.—2o Sommeil de lièvre.—3o Léser un lièvre.—4o Etre peureux comme un lièvre.—5o Prendre le lièvre au gîte. — 6o Mener une vie de lièvre. — 7o Savoir où gît le lièvre. — 8o Courir le même lièvre. — 9o On ne court pas deux lièvres à la fois. — 10o Bailler à quelqu'un le lièvre par l'oreille.

VIII. Composition. —

Sujet d'imitation. — Inventer et écrire une narration dont la conclusion naturelle sera le proverbe de la fable étudiée:

« Rien ne sert de courir; il faut partir à point. »

NOTE: 1o L'intérêt de la composition portera surtout sur les caractères, les portraits et la conversation des personnages.

2o Le devoir donné ci-après n'est qu'un spécimen, le sujet proposé étant facultatif.

PLAN

EXPOSITION:
- I. Circonstances
  - Temps
  - Lieu
  - Discussion
- II. Personnages
  - Denise
  - Berthe.
- III. Portrait des personnages.

NŒUD:
- I. Conversation: le pari
  - Opinion de Berthe
  - Jugement de Denise sur
    - Luce.
    - Elle-même.
- II. Réflexion de Denise.
- III. Conduite de Denise à l'étude.
- IV. Décembre
  - Travail de Luce
  - Travail tardif de Denise.

DÉNOUEMENT.
1. Luce arrive avant Denise.
2. Vérité du proverbe constatée par Berthe.

DÉVELOPPEMENT

L'étude sonnera bientôt. Berthe et Denise,tout en préparant livres et cahiers à transporter dans la grande salle, sont engagées dans une discussion qui semble à la fois amusante et sérieuse. Amusante, oui, un sourire d'indulgente raillerie s'esquisse sur les lèvres de Berthe.

Berthe, c'est l'amie de toutes, à la classe. O mystère des liens créés entre les coeurs... Rien dans l'extérieur de Berthe ne la désigne à l'attention. D'une taille moyenne; ses traits ne sont rien moins que réguliers; son teint pourtant clair se colore rarement. Ses yeux, d'un bleu trop pâle, ne sont pas de beaux yeux; mais quels regards ils laissent échapper! Messagers de l'âme ardente et douce, de l'âme ferme et droite! Et à

cette heure où une légère moquerie nuance la douceur de son regard, Berthe cherche à persuader sa jeune amie.

L'attitude de cette dernière fait croire au côté sérieux de la discussion. Les yeux bruns de Denise lancent des flammes; un mouvement de la tête accentue chacune de ses paroles. Denise domine Berthe de toute la tête; mais elle ne réussit pas à convaincre son amie qui lui répète: « Tu verras, tu verras!»...

—Mais enfin, Berthe, tu veux rire!

—Non, ma mie; comme tu connais mal ton insouciance.

—Oh certes! reprend Denise, — insouciante, négligente, flâneuse, paresseuse même, soit! je le suis; mais confesse, ma chère, que j'ai un peu plus de talents que Luce. As-tu compté hier les minutes employées par Mère à lui faire comprendre la formule de l'escompte en dedans?

—Oui, mais elle a enfin saisi... et surtout Luce est si travailleuse!

—Me voilà de ton avis. Montons à l'étude, nous en aurons une nouvelle preuve. Tiens, je vois à l'avance et j'en ris... Luce prend son catéchisme; sa figure «angélique» se contracte comme si un effort de son esprit lui causait le plus violent mal de dents... Elle marmotte... en guise de plaintes... et nous savons toutes nos leçons que notre compagne en est encore à se frapper l'occiput pour y faire pénétrer sa page de religion. Et tu veux faire de ce prodige... mon émule à moi? et tu soutiens qu'elle arrivera avant moi à l'examen du premier trimestre?...

Le signal de l'étude coupe court à la conversation.

—En a-t-elle tout de même des idées à elle, cette Berthe, réfléchit Denise, les yeux distraitement posés sur son livre. Me comparer à Luce! Soutenir que cette dernière l'emportera sur moi aux prochains examens. Luce travaille mais n'a ni ma facilité, ni mon talent...; c'est reconnu.

N'ayez cure cependant, Denise piquée n'est pas Denise convertie. Les heures d'étude, les jours de classe se succèdent et notre fillette légère a toujours quelques nouveaux portraits à crayonner, un livre récent à feuilleter, des phrases à griffonner ou un rêve à poursuivre. Au couvent de X..., la vie est calme, les jours en soi se ressemblent, pourquoi Denise s'efforcerait-elle à changer ses habitudes?

Décembre est venu ; on annonce les examens. Ils auront lieu le dix, le onze et le douze du mois.

Luce *partie* depuis longtemps dans la voie de l'étude, *s'évertue* encore et se *hâte* toujours avec la *même lenteur*.

Le repos de Denise touche enfin à son terme. Forte de son talent, confiante, elle s'élance... sa mémoire est bonne et peut enregistrer sans peine maints détails de religion, d'histoire et de géographie. Les explications entendues sur l'arithmétique et le mesurage ont dû laisser dans son cerveau quelque empreinte des secrets de ces sciences.

—«Donc, quelques heures d'étude bien employées, et mes examens, se dit-elle, seront bons ; Berthe verra bien loin après moi, son prodige de Luce.»

Vite elle *s'élance*, mais en vain. La révision ne peut être ni assez complète ni assez profonde. A la séance de compte-rendu des points, Luce est proclamée avant Denise.

«Apprends, lui dit Berthe sympathique, mais amie ferme, apprends, ma Denise, que La Fontaine avait raison :

« Rien ne sert de courir ; il faut partir à point. »

Le héron

Un jour, sur *ses* longs pieds, allait je ne sais *où*,
Le héron au long bec emmanché d'un long *cou*.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente *ainsi qu'*aux plus beaux jours.
Ma commère la carpe *y* faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre,
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit:
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques *moments*, l'appétit vint: l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
« Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon,
« Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise! »
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

LA FONTAINE (livre VII, fable 4).

Questionnaire

1. D'où cette fable est-elle extraite?

2. Quelle en est l'idée générale?

3. Etablissez le plan de cette fable.

4. A quel genre littéraire appartient la fable? Quels ouvrages comprend ce genre?

5. Etudiez la versification de cette fable du point de vue de la mesure et de la disposition des rimes.

6. Comment le style de cette fable peut-il être dit: *a*) naturel; *b*) précis; *c*) varié? Appuyez ce jugement d'exemples pris dans le texte, après avoir défini ces qualités du style.

7. Définissez les mots suivants: Héron; Carpe; Brochet; Régime; Tanche; Goujon; Limaçon; Horace.

8. Cherchez les mots dont on donne la signification. Ces mots se rattachent au texte étudié: Cheville de fer qui sert à lier? — Sculpteur français de la Renaissance? — Jeune carpe? — Squelette du poignet? —Qui appartient à Horace? — Petit brochet?

9. Analysez grammaticalement les mots suivants tirés de la fable: Ses—Où—Cou—Ainsi que—Y—Moments.

10. Analysez logiquement:

> « Moi, des tanches! dit-il, moi, héron, que je fasse
> Une si pauvre chère! »

11. Faites le relevé des propositions complétives de la fable.

12. Traduire la fable en prose (Phrases courtes et sans l'emploi du pronom ou de la conjonction « que »).

COMPOSITION FRANÇAISE (sujet d'imitation): La suffisance punie.

Canevas: Gabrielle se fait remarquer par une sotte suffisance. Elle passe l'été à Z... campagne de la province... Un jour, Gabrielle se dirige seule vers le village. Un orage prochain s'annonce. Germaine X... passe en automobile avec son père. C'est une compagne de classe, non de vacances. Gabrielle Y... trop indépendante et trop fière refuse l'invitation de monter avec elle. Elle marchera vite et évitera la pluie.

Un omnibus-automobile ramène les gens de Montréal ou de... à la campagne de Z... Gabrielle Y... dédaigne de prendre place avec la foule...

Le tonnerre gronde. C'est l'orage, la pluie torrentielle. Gabrielle Y... a peur. Un bon paysan, revenant du marché, lui offre une place dans son tombereau... Gabrielle ne se fait pas prier. Elle est « tout heureuse et tout aise » d'y monter et de s'asseoir sur une boîte, sous un parapluie rustique...

« Ne soyons pas si difficiles. »

ANALYSE

I. Source du morceau. —

Replacer la page étudiée dans le texte.

La fable « Le héron », est la quatrième du septième livre des fables de La Fontaine. Ce livre est dédié par l'auteur à madame de Montespan.

II. Étude du fond.

A) Idée générale. — B) Plan.

A) La Fontaine a voulu, dans cette fable, présenter une leçon de modération et de simplicité. Il montre l'arrogance et la hauteur punies dans le héron.

B) La fable comprend quatre parties:

1. INTRODUCTION.
   - a) portrait physique du héron (1-2).
   - b) lieu de la promenade (3).
   - c) description de la rivière:
     - onde transparente (4).
     - carpe et brochet s'y promènent (5-6).

2. NŒUD.
   - Caractère arrogant et hautain du héron peint dans
     - a) son indépendance devant la carpe et le brochet (7-11).
     - b) son dédain pour les tanches (12-18)
     - c) son mépris du goujon (18-21).

3. DENOUEMENT.
   - La punition.
     - a) le héron a faim (22-24).
     - b) il ne trouve pas de poisson (23).
     - c) il doit se contenter d'un limaçon (24-25).

4. MORALE.
   - a) il ne faut pas être difficile (26).
   - b) il faut être accommodant (27).
   - c) qui veut trop gagner risque tout (28).
   - d) il faut se garder du dédain (29).

III. Étude de la forme. —

1. *Le genre.*—Le morceau à étudier est une fable. Il appartient donc au genre *didactique*, un des genres secondaires dans la littérature. Le genre didactique comprend tous les ouvrages dont le but spécial est d'instruire.

2. *La versification.*—La fable peut être écrite en prose, celle-ci est écrite en vers. Elle est en vers libres. La mesure et la disposition des rimes y varient.

Ainsi nous avons:

2 vers de 12 syllabes—2 rimes masculines. Les rimes masculines sont celles qui portent uniquement sur un son plein : où, cou.

1 vers de 8 syllabes — 1 rime féminine. La rime féminine porte sur un son plein et une syllabe muette: rivière.

2 vers de 12 syllabes—2 rimes masculines: jours, tours.

1 vers de 8 syllabes — 1 rime féminine: compère.

2 vers de 12 syllabes — 1 rime masculine: profit; 1 rime féminine: prendre.

2 vers de 8 syllabes — 1 rime féminine: attendre; 1 rime masculine: appétit.

3. *Qualités du style.* — La Fontaine se montre ici peintre de la nature. Son style unit, dans cette fable en particulier: *a*) le naturel, *b*) la précision, *c*) la variété.

A) le *naturel* consiste dans l'expression aisée et spontanée de la pensée. Ainsi le début de la fable:

Un jour. . ..... allait je ne sais où,
Il côtoyait une rivière,
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre,
Moi, des tanches!... moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère!... Et pour qui me prend-on?...
La faim le prit.

B) la *précision* consiste dans l'expression exacte et complète de la pensée. Nous trouvons cette qualité particulièrement dans la description:

1o du héron—au physique:

longs pieds, long bec, long cou.....

2o du héron—au moral:

.....l'oiseau n'avait qu'à prendre,
Mais il crut mieux faire d'attendre,
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Le mets ne lui plut pas...
Et montrait un goût dédaigneux...
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec!...

3o de la rivière:

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère...
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures...

C) la *variété* consiste dans la diversité des tournures et des phrases. Nous remarquons cette qualité:

1o dans l'emploi des vers libres.

2o dans l'ordre différent des mots dans les propositions. Ainsi, la première proposition s'ouvre par le complément circonstanciel: « Un jour ». Les propositions suivantes offrent d'abord le sujet. A la douzième ligne, le complément circonstanciel. « Après quelques moments » commence la phrase. Puis, plus loin, la forme monologuée: « Moi, des tanches! — Du goujon! ».

3o dans le *coloris* du morceau. Le coloris présente le trait sensible qui fait voir et comprendre à la fois:

a) Le *coloris* réside dans le *mot pittoresque;* ainsi: Ma *commère... son compère*, les adjectifs possessifs appuient l'idée de camaraderie rappelée par les termes: commère et compère. — *Emmanché*: le mot fait voir un outil, le bec de l'oiseau est la tête de l'outil, le cou en est le manche.

le héron en eût fait aisément son *profit.*

Une nourriture est un profit. — L'idée du repas du héron est projetée par les termes qui s'y rapportent: appétit, régime, mets, goût, chère, dîner, faim.

b) Le *coloris* réside encore dans le *groupement* des mots pittoresques *en tableaux*, ainsi:

...sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Le portrait du héron est fait en deux lignes, grâce au choix et au groupement des mots.

Les expressions:

Il vivait de régime...
Moi, des tanches!...
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!

font bien voir le caractère hautain et suffisant du héron.

Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!

marquent davantage le dédain de cet oiseau.

Ce demi-vers:

La faim le prit.

amène le dénoûment:

...il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ce groupement de mots fait ressortir la honte du héron puni dans son arrogance et sa sottise.

4. *Figures.* — A) Notons deux comparaisons:

...Ainsi qu'aux plus beaux jours,

en effet, aux beaux jours, l'onde est pure.

Comme le rat du bon Horace.

Ce rat dont parle Horace, était « un rat de ville » invité par un « rat des champs ». La Fontaine a imité l'apologue des deux rats et nous montre le rat de ville touchant à peine les mets grossiers qu'on lui présente.

B) Remarquons la gradation descendante:
La carpe et le brochet, deux poissons dignes du héron,
Des tanches, poissons moins gros que les premiers,
Du goujon, poisson plus petit encore,
Un limaçon, simple mollusque terrestre.

IV. Vocabulaire.

A) *Définitions*:

HÉRON: Echassier aux jambes longues et dégarnies de plumes, au bec allongé et robuste, au cou grêle, qui vit au bord des rivières. Il se nourrit de poissons.

CARPE: Genre de poissons d'eau douce dont la chair est estimée. Noter l'expression « carpe pâmée » et non « carte pâmée ».

BROCHET: Poisson d'eau douce très vorace.

RÉGIME: Règle observée dans la manière de vivre.

TANCHE: Poisson d'eau douce dont la chair est excellente. Sa taille ne dépasse pas 15 pouces.

GOUJON: Genre de petits poissons des rivières limpides et sablonneuses d'Europe.

LIMAÇON: Nom vulgaire des mollusques terrestres à coquille enroulée.

HORACE: Poète latin né en l'an 65, mort en l'an 8 avant Jésus-Christ.

B) Chercher les mots dont on donne la signification. Ces mots se rattachent au texte étudié.

Cheville de fer qui sert à lier: GOUJON.

Sculpteur français de la Renaissance: JEAN GOUJON.

Fixer des pièces avec des goujons: GOUJONNER.

Jeune carpe: CARPEAU ou CARPETTE.

Squelette du poignet: CARPE.

Qui appartient à Horace: HORATIEN.

Petit brochet: BROCHETON.

V. Grammaire. —

1. Analyse grammaticale des mots suivants soulignés dans la fable :

SES : adj. poss. masc. plur. dét. *pieds.*

OÙ : adv. de lieu mod. le verbe *allait.*

COU : nom comm. masc. sing. compl. circ. de manière.

AINSI QUE : loc. conj. joint la proposition : « l'onde était transparente » à la proposition elliptique « elle l'est aux plus beaux jours. »

Y : adv. de lieu mod. le verbe *faisait.*

MOMENTS : nom comm. masc. plur. compl. circ. de *vint.*

2. Analyse logique :

« Moi, des tanches ! dit-il, moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! »

Cette phrase renferme quatre propositions : deux, exprimées et deux sous-entendues.

Ordre logique : Moi, je mangerais des tanches, dit-il, moi, héron, on veut que je fasse une si pauvre chère !

a) Prop. principale elliptique : « Moi, je mangerais des tanches. »

SUJET : je, sous-entendu.

VERBE : serais.

ATTRIBUT : mangeant (compl. dir. *des tanches*).

b) Proposition incise : Dit-il.

SUJET : Il.

VERBE : Est.

ATTRIBUT : Disant.

c) Proposition principale : Moi, héron, on veut :

SUJET : On.

VERBE : Est.

ATTRIBUT : Voulant.

d) Proposition complétive directe: (veut). Que je fasse une si pauvre chère:

SUJET: Je.

VERBE: Sois.

ATTRIBUT: Faisant. (comp. direct « une si pauvre chère. »)

3. Propositions complétives de la fable:

1o « Qu'il eût un peu plus d'appétit. »
(Attendre) Prop. complétive directe.

2o « . . .qui sortaient du fond de ces demeures. »
(Tanches) Prop. complétive déterminative.

VI. Composition. —

1. Traduction de la fable en prose. « Phrases courtes et sans l'emploi du pronom ou de la conjonction *que*. »

Un héron va je ne sais où. Il côtoie une rivière. L'eau est pure. Les carpes et les brochets passent et repassent. Ils approchent du bord. Le héron pourrait les prendre sans peine, mais, ce n'est pas l'heure de son repas. L'appétit ne tarde pas à venir cependant. Le héron s'approche du bord. Des tanches lui apparaissent, il les dédaigne. Le mets est trop pauvre pour lui. Il trouve du goujon. Il le méprise. La faim le prend. Il doit se contenter d'un limaçon.

2. Sujet d'imitation: « La suffisance punie ».

1o CANEVAS:

Gabrielle se fait remarquer par une sotte suffisance. Elle passe l'été à Z. . . campagne de la province. . . Un jour, Gabrielle se dirige seule vers le village. Un orage prochain s'annonce. Germaine X. . . passe en automobile avec son père. C'est une compagne de classe, non de vacances. Gabrielle Y. . . trop indépendante et trop fière refuse l'invitation de monter avec elle. Elle marchera vite et évitera la pluie.

Un omnibus-automobile ramène les gens de Montréal ou de. . . à la campagne de Z. . . Gabrielle Y. . . dédaigne de prendre place avec la foule. . .

Le tonnerre gronde... C'est l'orage, la pluie torrentielle. Gabrielle Y... a peur. Un bon paysan, revenant du marché, lui offre une place dans son tombereau... Gabrielle Y... ne se fait pas prier... Elle est « tout heureuse et tout aise » d'y monter et de s'asseoir sur une boîte, sous un parapluie rustique...

« Ne soyons pas si difficiles. »

2o PLAN :

- **EXPOSITION.** Présenter les personnages, les lieux, les choses. Préparer les faits.
  - Portrait de Gabrielle.
    - Au physique.
      - Age
      - Grandeur
      - Allure.
    - Au moral.
      - Hauteur
      - Suffisance
      - Sottise.
  - Description du lieu de vacances.
    - Campagne de Z...
    - Situation.
    - Société.
    - Maison des parents de Gabrielle.
- **NŒUD.** Développer les idées, les faits, les circonstances importantes.
  - Promenade.
    - Décision.
      - Circonstance.
      - Raison.
    - Direction.
      - Solitude.
    - Préparation de l'orage.
      - Nuages
      - Vent
      - Feuilles
      - Tonnerre
      - Impressions de Gabrielle.
      - Germaine et son père
      - Dialogue entre Germaine et Gabrielle
      - Refus de Gabrielle
      - Raison du refus
      - Omnibus-automobile.
      - Nouveau refus de Gabrielle. Raison.

DENOUEMENT. Amener naturellement la conclusion des faits.	Orage.	Eclairs — Tonnerre — Pluie.
		Paysan — Tombereau — Description
		Invitation à Gabrielle.

MORALE. Ne soyons pas si difficiles.

Avis pour l'élocution du travail:

Eviter: *a*) les phrases longues;

b) les répétitions de mots;

c) l'emploi du pronom ou de la conjonction *que;*

d) les mots inutiles;

e) l'emploi fréquent du passé défini.

Employer: *a*) le même temps dans le devoir;

b) les tournures variées;

c) les synonymes.

5. Exercice d'orthographe:

1o Ecrire la fable sous dictée.

2o Ecrire la fable de mémoire.

VII. Auteur. —

Jean de La Fontaine, fabuliste français du dix-septième siècle—1621-1695.—Il a écrit un peu dans tous les genres: poésies diverses, contes, lettres, quelques tragédies. Il a surtout donné dans la fable sa complète mesure. La Fontaine est l'écrivain classique le plus riche et le plus varié.

VIII. Résumé de l'analyse littéraire.

Fable: LE HÉRON.

I. Origine.	Replacer la page étudiée dans le texte.
II. Fond.	1. Idée générale.
	2. Plan du morceau.

III. Forme.
- 1. Genre.
- 2. Forme littéraire.
  - a) Poésie.
  - b) Prose.
- 3. Etude de la versification.
  - a) Mesure du vers.
  - b) Rimes.
- 4. Qualités du style.
  - a) Clarté.
  - b) Précision.
  - c) Naturel.
  - d) Harmonie.
  - e) Variété.
- 5. Coloris du style.
  - a) Mots pittoresques.
  - b) Groupements de mots.
- 6. Figures.
  - a) Imagination.
    - Métaphore
    - Allégorie
    - Comparaison
    - Prosopopée
  - b) Raison.
    - Allusion
    - Suspension
    - Réticence
    - Antithèse
    - Litote
  - c) Passion
    - Exclamation
    - Imprécation
    - Apostrophe
    - Interrogation
    - Ironie

IV. Vocabulaire.
- a) Définition de mots.
- b) Le mot dont on donne la définition

V. Langue.
- c) Grammaire
  - Analyse grammaticale.
  - Analyse logique.
  - Propositions complétives de la fable.
- d) Composition.
  - Traduction de la fable en prose.
  - Sujet d'imitation.
  - Exercice d'orthographe.

VI. Auteur.
- a) Nationalité.
- b) Siècle — Dates.
- c) Oeuvres.
- d) Style.

Le chat, la belette et le petit lapin

Du palais d'un jeune lapin,
Dame belette, un beau matin,
S'empara ; c'est une rusée.
Le maître était absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître,
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là ! Madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où, lui-même, il n'entrait qu'en rampant.
« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
—Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée,
Grippeminaud leur dit: « Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants aux rois.

LA FONTAINE (livre VII, fable 16).

Questionnaire

1. D'où cette fable est-elle extraite?

2. A qui l'auteur en a-t-il emprunté le sujet?

3. Faites le résumé des idées de la fable.

4. *a*) Quelles en sont les divisions? *b*) Mettez le plan en tableau synoptique.

5. Quels sont les personnages en scène dans cette fable?

6. Quel portrait La Fontaine trace-t-il de la belette?

7. Quel portrait trace-t-il du lapin?

8. Les discours de Jeannot Lapin sont-ils en rapport avec son caractère? Prouvez-le.

9. Quel est le caractère du chat? Etudiez ses actions et ses paroles du point de vue de ce caractère.

10. Comment le style de cette fable peut-il être dit *a*) naturel; *b*) vivant; *c*) coloré?

11. Expliquez l'emploi des mots suivants dans la fable : Palais; S'empara; Pénates; Faire sa cour à l'Aurore; Souterrains séjours; Mettre le nez; Fenêtre; Sans trompette; Au premier occupant; Faire l'octroi; Coutume; Usages; Maître et seigneur; Raminagrobis et Grippeminaud; Ermite; Chatte-

mite; Un saint homme de chat; Arbitre expert; Sa Majesté fourrée; Le bon apôtre.

12. Quelles remarques faites-vous sur les expressions suivantes: O là; Rapportons-nous. Un saint homme de chat. L'un et l'autre approcha. Se rapportants.

13. Quelle est la morale de cette fable?

SUJET DE COMPOSITION: Le lapin, la belette et les rats.

Canevas: Vous supposerez que le lapin met sa menace à exécution. Il va recruter une armée de rats pour chasser la belette de sa demeure. Les rats arrivent; présentez-les, divers de taille, d'allure, de couleur, de courage. Excités par Jean Lapin, ils attaquent la belette qui s'est fortifiée dans son trou. Elle finit par être vaincue et mise à mort. Le chef des rats, pour se payer de sa peine, s'installe dans le « palais » de Jean Lapin.

Vous tirerez la morale que comporte cette histoire.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau.

Ce petit récit est une fable, la 16e du livre VII des Fables de La Fontaine. Elle appartient donc au second recueil qu'il publia en 1678 et dédia à madame de Montespan. Il avait trouvé l'idée de cette fable dans le recueil indien de Pilpay, traduit en français sous le titre de « Le livre des lumières » et publié en 1644. Dans l'original, il s'agit du débat de deux oiseaux qui vont consulter un chat. Ce dernier personnage est le seul dont le caractère soit un peu développé. La Fontaine a pu emprunter au narrateur indien quelques traits descriptifs et surtout, avec des modifications importantes,toute sa troisième partie. Mais il a eu le mérite de créer les deux personnages les plus intéressants: la belette et le lapin.

II. Étude du fond.

1. *Résumé.* — Le sujet est très simple. Une belette s'empare du terrier d'un lapin en son absence; à son retour, le lapin

veut la mettre dehors ; tous deux discutent de leurs droits, mais ils ne peuvent s'entendre et soumettent leur différend à l'arbitrage d'un chat qui les croque.

2. *Divisions.*—La fable se divise nettement en trois parties, trois scènes successives : la spoliation, la discussion, le jugement. Comme toutes les fables de La Fontaine, c'est un drame ; il faut donc y trouver une exposition, un noeud et un dénouement.

a) *L'exposition* comprend les vers 1 à 10. Les sept premiers nous mettent en présence d'un fait : dame Belette, pendant l'absence d'un lapin, s'est emparée de son terrier. On se demande aussitôt ce que va dire le lapin, ce qu'il va faire, lorsque, revenant de sa promenade, il va trouver son logis occupé. Notre curiosité est bientôt satisfaite, car aux vers 8, 9 et 10, nous voyons le lapin qui revient au logis et la belette qui a mis « le nez à la fenêtre » pour guetter son retour.

Voilà donc les deux animaux nez à nez ; le drame va commencer, l'action se noue.

b) Le *noeud* s'étend du vers 11 au vers 41. — On pourrait le subdiviser en trois parties : 1o le dialogue dans lequel le propriétaire et l'usurpatrice exposent leurs raisons contradictoires, 2o la proposition de la belette, acceptée par le lapin de prendre un chat pour arbitre, 3o l'arrivée des deux contestants devant le chat et le discours de ce dernier. L'action se resserre ; le dénouement approche.

c) Ce *dénouement* comprend les vers 42 à 45. Le chat met les plaideurs d'accord en les croquant tous deux.

PLAN

- I EXPOSITION : La Spoliation
  - 1o Dame belette s'empare du terrier d'un jeune lapin
    - a) en son absence — ce qui rend la chose aisée
    - b) elle transporte ses pénates pendant qu'il fait sa cour à l'Aurore.
  - 2o Le lapin revient au logis après avoir
    - a) brouté
    - b) trotté
    - c) fait tous ses tours.
  - 3o La belette met le nez à la fenêtre.

- II NŒUD: La Discussion
  - 1o Dialogue. Raisons contradictoires des deux personnages.
    - a) Sommation du lapin et menace d'appeler tous les rats du pays.
    - b) Réponse de la belette qui apporte trois arguments
      1) La terre est au premier occupant.
      2) Le logis misérable ne vaut pas la peine qu'on entre en guerre à son sujet.
      3) Absence de loi qui en assure la possession à Jean Lapin.
    - c) Réponse du lapin qui
      1) en appelle à la coutume et à l'usage.
      2) montre la légitimité de son droit d'héritage.
  - 2o Proposition de la belette
    - a) Elle propose de s'en rapporter à Raminagrobis.
    - b) Portrait du chat
      1) Vivant comme un dévot ermite
      2) faisant la chattemite
      3) un saint homme de chat — bien fourré, gros, gras
      4) Arbitre expert sur tous les cas.
    - c) Jean Lapin l'agrée pour juge.
  - 3o Arrivée des contestants et discours du chat
    - a) Ils arrivent devant le chat
    - b) Le chat les invite à s'approcher, car — les ans l'ont rendu sourd
- III DENOUEMENT: Le Jugement
  - 1o Les imprudents s'approchent.
  - 2o Grippeminaud jette la griffe des deux côtés en même temps.
  - 3o Met les contestants d'accord en les croquant tous les deux.
- IV MORALE
  - Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
  - Les petits souverains se rapportants aux rois.

3. *Personnages.* — Trois personnages sont les acteurs de ce petit drame. Cherchons comment La Fontaine a su conserver à ces animaux les traits essentiels et les moeurs de leur espèce tout en incarnant chez eux des caractères humains. Dame belette est une intrigante, une égoïste, une ergoteuse qui, ne songeant qu'à ses intérêts, fait fi des droits du prochain; le petit lapin est un jeune homme étourdi et un peu naïf; le chat, un hypocrite.

1o *La belette.* — Quelques traits suffisent à La Fontaine pour nous faire son portrait. Il l'appelle « Dame Belette », ce titre a quelque chose d'ironique et nous fait entrevoir déjà la préciosité, l'élégance, la vanité de la belette. Ailleurs, (Livre III, f. 17), La Fontaine l'avait appelé « Damoiselle Belette » et il avait ajouté *au corps long et fluet*, détail très nécessaire puisqu'il voulait la faire entrer dans un grenier par un trou fort étroit; ici, il l'appelle « la dame au nez pointu », détail plus caractéristique et le premier qui frappe le lapin, puisque, pour le recevoir, elle « avait mis le nez à la fenêtre ».

Les actions et les paroles de la belette répondent parfaitement au portrait que le fabuliste vient d'esquisser. La façon sournoise dont elle s'empare du logis prouve combien elle est rusée. Mais elle est raisonneuse aussi, hypocrite, égoïste, pointue et pincée. Elle avait espéré sans doute que le lapin, effrayé de la voir à la fenêtre, lui abandonnerait son logis sans contester; mais le voyant prêt à défendre son droit, elle cherche à justifier son usurpation. Hélas! elle ne peut, comme le loup en face de l'agneau, alléguer que de mauvaises raisons.

Le premier argument au nom duquel la belette revendique le terrier du lapin ne vaut rien. Jeannot Lapin est bien le propriétaire de son trou, la belette ne l'ignore pas; la loi lui en garantit la possession. D'ailleurs, elle sait fort bien qu'elle-même n'est pas « le premier occupant ».

La deuxième raison par laquelle la belette répond à la menace du lapin est pleine de mépris ironique:

C'était un beau sujet de guerre.
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.

Cette raison, outre qu'elle contredit la première, ne vaut rien en soi. Un petit vol est toujours un vol. La belette le sait, aussi prévient-elle l'objection que son adversaire devrait trouver et se hâte-t-elle de produire un argument plus sophistique encore. Sur un ton agressif, avec un orgueil aigre:

Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi?

La belette ignore-t-elle que les particuliers jouissent du droit de propriété privée? La Fontaine, deux siècles avant Saint-Simon et Karl Marx, fait de la belette une socialiste. [1]

Voilà bien les raisonnements des gens de mauvaise foi, et nous n'attendions pas mieux de « la dame au nez pointu ».

Enfin, elle propose un arbitrage, elle que Jean Lapin devrait simplement livrer à la justice.

2o *Le lapin.* — La Fontaine, dans le titre de la fable, nous annonce un petit lapin, et dès le premier vers, il nous présente un jeune lapin. Ce détail est essentiel. La belette n'aurait pas osé s'attaquer à un lapin plus vigoureux. D'ailleurs, un lapin plus expérimenté eût-il consenti à écouter les sophismes de l'usurpatrice, et surtout eût-il accepté l'arbitrage d'un chat? Les vers 5 à 9 nous font bien voir cet insouciant petit animal; le vers 8 est particulièrement pittoresque:

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours.

Dans la fable 14 du Livre X, La Fontaine nous parle aussi des lapins qui

.....sur la bruyère,
L'oeil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

C'est toujours la même légèreté, la même imprévoyance...

[1] Socialisme: ensemble de systèmes qui nient le droit de propriété privée et prétendent que tous les biens appartiennent à tout le monde. Il y a trois formes principales de socialisme: le communisme, le collectivisme et le socialisme d'Etat. Le socialisme ne remonte guère qu'au commencement du XIXe siècle.

Les discours de Jeannot Lapin sont en rapport avec son caractère. A la vue de la belette, il pousse une exclamation indignée. Il invoque les dieux hospitaliers sentant combien il a besoin, dans sa faiblesse, de protecteurs puissants. Puis il passe à la menace, mais parce qu'il est jeune et faible, il n'ose s'attaquer lui-même à la belette, et il parle « d'appeler tous les rats du pays » ; les rats sont, en effet, les ennemis des belettes, comme La Fontaine nous l'apprend dans la fable 4, du Livre IV. Le lapin croit donc effrayer la belette ; il y a là quelque chose d'enfantin. Quand il discute avec la belette, même naïveté ; il ne parle pas en termes juridiques, il n'expose pas des lois générales, mais il dit simplement et loyalement les faits : il a toujours vu *son* bien dans *sa* famille ; c'est ainsi qu'il comprend l'adage : possession vaut titre.

Mais le dernier trait de l'inexpérience du lapin, c'est l'imprudence avec laquelle il accepte l'arbitrage du chat.

3o *Le chat.* — Ce dernier personnage est celui dont le portrait est tracé avec le plus de soin. Dans la ménagerie de La Fontaine, le chat est la bête hypocrite, insolente et gourmande entre toutes. Dans la fable « Le chat et le renard », il l'appelle « vrai Tartufe, archipatelin » ; ailleurs, c'est « la bête scélérate ». Ici, il en fait un portrait spirituel, aussi nuancé que ferme qui évoque son aspect physique et nous fait deviner, longtemps avant les faits, l'hypocrisie, la cruauté, la sûreté de patte du *dévôt personnage*. C'est vraiment le portrait du franc hypocrite que nous dépeint Molière.

Ce chat agit et parle lui aussi selon son caractère. Il reçoit avec bienveillance les deux plaignants, s'intéresse à leur affaire, il veut la bien comprendre pour rendre la sentence avec justice : *Mes enfants*, leur dit-il paternellement, *approchez, approchez...* mais cette insistance pourrait éveiller leurs soupçons, ils les prévient en essayant, au contraire, de faire naître leur sympathie : *je suis sourd, les ans en sont la cause*. Le pauvre vieillard... mais, à peine les deux malheureux sont-ils à portée de sa griffe, qu'il les saisit et les croque, heureux du succès de sa ruse.

En étudiant ces trois personnages nous avons pu observer

avec quel art La Fontaine sait mêler la réalité animale et la réalité humaine, ce qui est le talent par excellence du fabuliste.

III. Étude de la forme.

Cette fable si jolie vaut peut-être autant par la forme que par le fond. Toutes les qualités du style de La Fontaine s'y révèlent: naturel, vie, coloris. Le naturel, nous le trouvons partout, dans le langage si simple du lapin, dans les paroles si méchantes de la belette, dans le discours hypocrite du chat. La Fontaine, bien que Pascal ait écrit: « Le moi est haïssable », ose cependant faire intervenir sa personnalité dans son oeuvre. Ainsi, au vers 4, la réflexion maligne

Le maître était absent, ce lui fut chose aisée

est bien du fabuliste.

Quelle vie aussi dans cette fable! Quel joli tableau à peine esquissé et qui pourtant nous laisse une exquise impression de bonne odeur rustique que ces petits vers:

.....un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.

Quelle vie encore dans le dialogue du lapin et de la belette! Quel pittoresque partout, toujours le mot qui peint, qui met sous nos yeux, comme sur un écran, les objets et les actions des personnages!

On a dit de La Fontaine, comme de Molière, qu'il n'a pas à proprement parler de style, puisque chacun de ses personnages a le sien, selon son caractère, sa condition, ses sentiments. Mais pour atteindre à cette vérité, quelle connaissance de la langue, quelle richesse de vocabulaire ne faut-il pas! L'étude des mots de cette fable suffirait à nous en convaincre.

IV. Étude de mots.

PALAIS: le trou du lapin; contraste amusant et touchant; le trou du lapin est pour lui un palais; on comprend quelle ardeur il va mettre à le défendre.

S'EMPARA : ce mot, rejeté au commencement du vers, marque le geste brusque de la belette. La voilà dans le terrier du lapin ; et nous voilà, nous, du premier coup en plein sujet.

PÉNATES : chez les anciens, dieux protecteurs du foyer ; ils veillaient à la prospérité de la maison, surtout du garde-manger. Par extension, ce mot désigne tout ce qui constitue le foyer. *Elle porta ses pénates* signifie donc : elle s'installa.

FAIRE SA COUR À L'AURORE : l'aurore est considérée par le poète comme une divinité à laquelle le lapin va rendre ses hommages, tout comme les courtisans, qui, à Versailles, vont assister au lever du roi.

SOUTERRAINS SÉJOURS : à son terrier.

METTRE LE NEZ : pour surveiller le retour du lapin ; tournure très expressive puisqu'il s'agit de «la dame au nez pointu».

FENÊTRE : expression amusante : puisque le terrier est un palais, il est naturel qu'il ait une fenêtre.

SANS TROMPETTE : sans bruit, sans éclat ; on dit aujourd'hui *sans tambour ni trompette.*

AU PREMIER OCCUPANT : terme de droit : au premier qui la trouvant libre s'en empare.

FAIRE L'OCTROI : Concéder ; terme d'allure juridique employé ironiquement par la belette.

COUTUME : droit usuel qui n'est pas écrit : la coutume de Paris.

USAGES : habitudes d'un lieu qui ne sont pas une loi mais que l'on respecte. On dit souvent : les us et coutumes.

MAÎTRE ET SEIGNEUR : encore un terme juridique comprenant le droit de propriété et les privilèges qui y sont attachés.

RAMINAGROBIS et GRIPPEMINAUD : noms donnés au chat par Rabelais.

ERMITE : pieux personnage vivant dans les bois à prier et à travailler la terre.

CHATTEMITE : qui affecte un faux air de douceur pour mieux tromper (de *chatte* et du latin *mitis*, doux).

UN SAINT HOMME DE CHAT : rapprochement très ironique de la réalité humaine.

ARBITRE EXPERT : fort versé dans son art par la pratique.

SA MAJESTÉ FOURRÉE : La fourrure du chat fait penser aux juges que Rabelais appelle chats-fourrés, et le juge est si vénéré qu'il est une véritable majesté, un roi.

LE BON APÔTRE : bon est ironique ; le chat est un hypocrite qui feint de ne penser qu'au bien et qui se sert de cette apparence pour duper.

V. Grammaire.

O là! peut s'écrire aussi bien holà !

Rapportons-nous: on dit aujourd'hui *s'en rapporter.*

Un saint homme de chat: de est ici explétif.

L'un et l'autre approcha: approcha au singulier avec deux sujets, latinisme *uterque.* On peut aussi employer le pluriel ; en mettant le singulier, on les considère comme agissant ensemble.

Se rapportants: au XVIe siècle, le participe présent et l'adjectif verbal se confondent ; au XVIIe siècle, on commence à les distinguer, mais la confusion existe encore ; en 1679, l'Académie supprima l'accord du participe en genre et en nombre.

VI. Morale. — Toute fable de La Fontaine a une morale ; le plus souvent l'auteur la formule au commencement ou à la fin du récit ; quelquefois il nous laisse le plaisir de dégager nous-mêmes la leçon après le spectacle. Ici, la morale forme une conclusion :

> Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
> Les petits souverains se rapportants aux rois.

La Fontaine veut détourner ses contemporains de la manie des procès. C'est la même idée qu'il reprendra dans *L'Huître et les*

Plaideurs où il nous montrera Perrin Dandin jugeant deux plaideurs qui se disputent la possession d'une huître. Dandin mange l'huître et donne une écaille à chacun des adversaires. Ce n'est pas une morale très élevée, il n'y a aucune préoccupation de justice; c'est une morale pratique.

VII. — La Fontaine (Cf. *La laitière et le pot au lait.*)

VIII. — SUJET DE COMPOSITION: Le lapin, la belette et les rats. — Vous supposerez que le lapin met sa menace à exécution. Il va recruter une armée de rats pour chasser la belette de sa demeure. Les rats arrivent; présentez-les, divers de taille, d'allure, de couleur, de courage. Excités par Jean Lapin, ils attaquent la belette qui s'est fortifiée dans son trou. Elle finit par être vaincue et mise à mort. Le chef des rats, pour se payer de sa peine, s'installe dans le « palais » de Jean Lapin. Vous tirerez la morale que comporte cette histoire. (Voir *Morceaux choisis*, par l'abbé J. Calvet).

ou:

Une grosse chouette est allée s'installer dans le nid d'un corbeau. Celui-ci réclame son domicile. Madame la Chouette lui expose les raisons qu'elle a de ne pas quitter le nid. Chouette et Corbeau conviennent de s'en remettre au jugement de Maître Renard. On devine ce qui arrive!

Les alcyons

Pendant que les alcyons bâtissent leurs nids, et que leurs petits sont encore trop tendres pour supporter l'effort des secousses des vagues, Dieu en a soin et leur est pitoyable, empêchant la mer de les enlever et saisir. Et donc cette souveraine bonté assurera le nid de nos coeurs pour son saint amour, contre tous les assauts du monde, où il nous garantira d'être assaillis.

Ah! que j'aime ces oiseaux qui sont environnés d'eau, et ne vivent que d'air; qui se cachent en mer et ne voient que le ciel! Ils nagent comme poissons, et chantent comme oiseaux; et ce qui me plaît, c'est que l'ancre est jetée du côté d'en haut, et non du côté d'en bas pour les affermir contre les vagues.

Le doux Jésus veuille nous rendre tels, qu'environnés du monde et de la chair, nous vivions de l'esprit; que parmi les vanités de la terre, nous visions toujours au ciel; que, vivant avec les hommes, nous le louions avec les anges; et que l'affermissement de nos espérances soit toujours en haut et au paradis.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Questionnaire

1. D'où est tirée cette page.?

2. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

3. Montrez par des exemples tirés de cette page que saint François de Sales est: *a*) un peintre (couleurs, images); *b*) un penseur (rapprochement des alcyons et de l'âme humaine); *c*) un saint (pensée de Dieu à propos de tout).

4. Expliquez: Alcyon, secousse, encore tendus, Dieu leur est pitoyable, ils nagent comme poissons et chantent comme oiseaux. L'ancre est jetée du côté d'en haut et non du côté d'en bas.

5. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — *Sujet proposé*: Lettre de Marguerite à sa soeur ainée sur la dernière leçon d'explication française: « Les alcyons ».

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Cette page est tirée d'une lettre de saint François de Sales à sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation.

II. Étude du fond. —

PLAN

- I — Ce que Dieu fait pour les petits des alcyons pendant que leurs parents construisent leurs nids.
  - a) Il les soutient contre les vagues.
  - b) Il empêche la mer.
    - 1o de les enlever.
    - 2o de les saisir.
- II — Bonté souveraine de Dieu envers les alcyons, image de celle qu'il a pour nous.
  - De même que Dieu protège les petits alcyons contre les secousses des vagues, de même sa bonté
    - a) assurera le nid de nos coeurs contre tous les assauts du monde.
    - b) nous garantira d'être assaillis.
- III — Raisons pour lesquelles saint François de Sales aime les alcyons
  - a) Ils sont environnés d'eau, et ne vivent que d'air.
  - b) Ils se cachent dans la mer, et ne voient que le ciel.
  - c) Ils nagent comme poissons, et chantent comme oiseaux.
  - d) L'ancre qui les affermit est dirigée en haut et non en bas.

IV

Rapprochement entre ce que sont les alcyons et ce que nous devons être.

a) Les alcyons sont environnés d'eau et ne vivent que d'air. Environnés du monde et de la chair, nous ne devons vivre que de l'esprit.

b) Les alcyons se cachent dans la mer et ne voient que le ciel. Parmi les vanités de la terre, nous ne devons voir que le ciel.

c) Ils nagent comme poissons et chantent comme oiseaux. Vivant avec les hommes, nous devons louer Dieu avec les anges.

d) L'ancre qui les protège est jetée en haut et non en bas. L'affermissement de nos espérances doit venir d'en haut et tenir au paradis.

III. Etude de la forme. —

«Le style, c'est l'homme.» Bien des fois, depuis Buffon, cet aphorisme a été répété. Mais, jamais peut-être on n'aura eu plus raison d'en reconnaître la justesse que dans la page qui nous occupe en ce moment.

Après l'avoir lue attentivement, nous nous disons avec un fils de saint Dominique: «Saint François de Sales est un *peintre*, c'est un *penseur* et c'est un *saint*. » [1]

1. C'est un *peintre*. En effet, il ne se contente pas de regarder pour lui-même, ces petits alcyons, trop faibles encore pour lutter contre les flots: il nous les montre. Nous croyons les voir ces blancs oiseaux, bercés par les vagues, prêtes, non seulement à les *enlever*, mais à les *saisir*, c'est-à-dire à les engloutir dans les profondeurs de l'océan.

Mais, de même que, seul, le peintre dont la palette est chargée de riches couleurs, peut faire resplendir sur sa toile les objets extérieurs, de même seul l'écrivain artiste peut, en voyant une chose, en découvrir une autre qui ait avec la première un rapport de ressemblance. Il en résulte une *image*. Or, l'image se présente tout de suite sous la plume de saint François de Sales. «Et donc, cette souveraine bonté assurera le nid «de nos coeurs, par son saint amour contre tous les assauts du «monde, où il nous garantira d'être assaillis.»

[1] Le Père Folghera.

Ovide parlant de sa facilité poétique disait: «Quelle que soit la chose que j'aie à dire, je suis tentée de l'exprimer en vers.» Saint François de Sales aurait pu dire, lui: «Chaque fois que je cherche à exprimer une idée, il me vient une image.» Les images! Il en sème et parsème ses Lettres, ses Sermons, ses Conversations, et, toujours, elles sont neuves, gracieuses, touchantes et frappantes.

Et c'est par là encore, que le peintre se révèle.

2. Un *penseur*. Le penseur est l'homme qui réfléchit. Or, l'habitude de trouver ainsi des images sur tout et à propos de tout, ne peut se contracter sans un esprit de réflexion, sûr et constant.

Voyez, comme la petite page des Alcyons est bien composée, comme les parties en sont balancées, comme tout cela indique de la mesure et de l'équilibre. Eh bien! pour écrire ainsi au courant de la plume, il faut avoir acquis une réelle maîtrise sur sa *pensée*. Il faut avoir appris à réfléchir longuement, et être devenu ainsi un *penseur*.

Reprenons le tableau des idées. Il y est dit, au paragraphe I: «Dieu a soin des petits alcyons, en empêchant la mer, *a*) de les *enlever*, *b*) de les *saisir*.... Ainsi, la souveraine bonté *a*) *assurera* le nid de nos coeurs contre tous les assauts du monde, où, *b*) il nous *garantira* d'être assaillis.»

Remarquons aussi le balancement des parties dans les numéros III et IV. Quatre choses regardent les alcyons, (a, b, c, d.). L'application quant à ce qui nous concerne se fait aussi en quatre parties (a, b, c, d.).

Et tout cela est simple, naïf, élevé.

Mais mieux encore.

3. François de Sales était un *saint*.

Il avait des yeux pour *voir les choses et autre chose*. Et cette autre chose qu'il voyait partout, c'était Dieu. Et il voyait Dieu en tout et partout, parce qu'il *pensait* toujours à Dieu.

Oui, *le style*, chez saint François de Sales, *c'est l'homme*, avec tout ce que l'étude de la religion peut ajouter de perfection et de grâce aux plus heureux génies.

III. Le vocabulaire. —

ALCYON (du grec *als;* mer; et de *Kuon*: qui fait ses petits). L'alcyon était un oiseau fabuleux qui devait sa naissance à la métamorphose d'Alcyone, fille d'Eole, dieu du vent.

Cet oiseau a été identifié avec le martin-pêcheur, la mouette, le goeland qui vivent pour ainsi dire sur les flots, et ne se posent à terre que par exception.

SECOUSSE. Ancienne forme de secouer. Agitation, ébranlement. Ex.: Une secousse de tremblement de terre.

Au figuré: cause de trouble: «Les secousses d'une révolution.» N'a jamais le sens d'espace de temps qu'on lui prête très improprement: «J'ai passé une secousse chez ma soeur.»

PETITS ENCORE TENDRES... c'est-à-dire trop jeunes, et trop faibles.

DIEU LEUR EST PITOYABLE: en a compassion.

ILS NAGENT COMME POISSONS ET CHANTENT COMME OISEAUX: Le vieux français omet souvent l'article avant le nom.

Comparaison — La comparaison consiste à mettre une idée qu'on veut faire saisir en regard d'une autre qui est connue, et à faire remarquer le point de ressemblance qu'elles ont ensemble. La comparaison s'établit au moyen des mots: comme, tel que, de même que, etc.

L'ancre est jetée du côté d'en haut et non du côté d'en bas... Il y a ici une antithèse.

L'antithèse est une figure qui rapproche deux idées contraires, oppose deux termes l'un à l'autre, et, par ce contraste, met la pensée plus en relief. *En haut, en bas; chair, esprit; terre, ciel; hommes, anges* ;autant d'antithèses.

IV. Auteur. (Lecture).

Saint Francois de Sales naquit le 21 août 1567, et mourut le 29 janvier 1623.

Il fut évêque d'Annecy, et, de concert avec sainte Jeanne de Chantal, il fonda l'ordre de la Visitation.

Saint François de Sales vécut au temps où Ronsard et son Ecole menaçaient de noyer l'idiome français, sous prétexte de le rajeunir, dans un océan de grec et de latin. Montaigne avait paru, spirituel et sceptique; Malherbes, antérieur de douze ans à saint François de Sales, avait beaucoup mieux réussi dans la poésie que dans la prose.

Aucun chef-d'oeuvre n'avait donc encore tracé la marche à suivre dans la littérature française; notre saint réunit tout le naturel, tout le charme dont la langue de son temps était capable, et sans guide ni modèle, il arrive par ses propres forces à un horizon plus élevé, à une région plus pure. Il sème sur son passage les plus riantes images, les plus belles fleurs de sa poésie.

(D'après l'abbé T. Boulangé.)

V. Composition. —

Sujet proposé: Lettre de Marguerite à sa soeur aînée Madeleine, sur la dernière leçon d'explication française: «Les Alcyons».

Chère Madeleine,

Eh bien! là, vrai, j'aime de plus en plus l'heure de l'explication française. C'est pour te le prouver que je viens te parler de notre dernière classe sur une page de saint François de Sales, intitulée «Les Alcyons».

Ma grande soeur est une «graduée» du grand couvent de X. Elle sait que «Alcyon» vient du grec *als*, mer; et de *Kuon*: qui fait ses petits. Elle sait que les Alcyons sont tout simplement des mouettes ou des goélands et que ces oiseaux vivent pour ainsi dire sur les flots. Trève d'érudition! s'écrie ma grande soeur... Que faire alors? Vais-je lui parler de saint François de Sales considéré comme écrivain? de ses belles images auxquelles M. de Margerie, dans son volume de la Collection des Saints, a consacré tout un chapitre? Non, ma grande soeur a lu ce livre et je me rappelle le charme qu'elle y a trouvé. Alors, je vais démontrer à ma grande soeur, à l'aide du texte, que saint François de Sales fut un *peintre*, un *penseur* et un *saint?* Ne fais pas cela, me répond une voix intérieure. Made-

leine est une «philosophe», et il lui faut des arguments serrés... Ah! cette fois, j'y suis! Elle va lire avec plaisir cette grande soeur si savante et que j'aime tant, la leçon de formation morale que notre excellente maîtresse, SoeurN... a su tirer pour nous d'un petit bout de lettre de saint François de Sales à sainte Chantal.

Notre bonne mère lut de nouveau le texte et nous en fit l'application.

«De même, dit-elle, que les Alcyons bâtissent des nids pour leurs petits; de même, chères élèves, vos parents et vos maîtresses préparent votre avenir par l'éducation reçue au foyer et au pensionnat.

«Le bon Dieu préserve les petits alcyons contre les vagues de la mer.»

Qui dira de quels dangers vous êtes préservées dans ces murs, où l'on veille avec tant de sollicitude sur votre bonheur et votre vertu?

La vie du monde a été si souvent comparée à une mer dont les vagues sournoises peuvent engloutir les plus belles âmes que ce rapprochement est devenu banal... Et pourtant il est juste.

Les vagues mondaines qui vous menacent, chères élèves, se classent sous quatre chefs: la mode, la danse, la lecture, le cinéma.

La mode! est-elle assez ridicule depuis quelques années?... Hélas! elle est immorale, ce qui est bien autrement dangereux!

Voyez comment nombre de dames et de jeunes filles se vêtent, à l'heure actuelle, sans tenir compte des recommandations pourtant si pressantes de nos évêques et du souverain Pontife lui-même. Je n'entre pas dans des détails que vous connaissez sans doute mieux que moi, mais qu'il est triste de voir des femmes qui se disent chrétiennes se faire ainsi, sans scrupule, esclaves de la mode!

Leur conscience ne se trouble pas davantage des défenses portées par l'autorité ecclésiastique contre certaines danses....

Et que dire des lectures et du cinéma? On lit les pires auteurs, on regarde de sang-froid les scènes les plus risquées et

l'on dit, avec une candeur étonnante: «Je n'y prends pas de mal! ça ne me fait rien!»

Ah! chères élèves, si les Canadiennes-françaises avaient le courage de se liguer contre l'envahissement de notre province par les usages et les modes qui nous viennent de l'étranger, comme de tels fléaux seraient vite conjurés.»

Ici, notre maîtresse nous parla des vaillantes aïeules qui ont façonné l'âme canadienne. Elle nous montra l'héroïne inconnue qui, aux premiers jours de la Nouvelle-France, disait adieu à sa patrie pour se faire l'aide et la compagne du colon, le soutenir aux jours de nostalgie de sa terre natale, et partager, en tout temps, sa bonne et sa mauvaise fortune. «En tout cas, chères élèves, conclut-elle, croyez-vous qu'il soit possible de garder son coeur sans tache, au milieu des dangers que je viens de vous signaler? Bientôt peut-être, vous entendrez la voix de Dieu vous appeler à l'aimer uniquement, dans le cloître, ou à le servir dans l'état du mariage.

Si Notre-Seigneur vous fait la grâce de vous vouloir toute à Lui, tenez à lui offrir une âme qu'aucun souffle mauvais n'aura terni. Si le bon Maître vous destine au mariage, apportez à celui que la Providence vous aura choisi pour ami et pour soutien, un coeur qui n'a pas jeté à tout vent et à tout venant le meilleur de lui-même.»

N'est-ce pas, chère Madeleine, qu'ils nous en ont fait dire des choses, les petits Alcyons de saint François de Sales? Et toi, que vas-tu me dire? Réponds-moi tout de suite que tu aimes les conseils de notre maîtresse.

Marguerite.

Boileau

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais, toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser :
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure ;
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé, l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide et qui court en rimant
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

BOILEAU.

LECTURE

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent,
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que, d'un art délicat, les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance, toujours, est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer:
Qu'ils soient, de vos écrits, les confidents sincères,
Et de tous vos défauts, les zélés adversaires,
Dépouillez, devant eux, l'arrogance d'auteur.
Mais sachez, de l'ami, discerner le flatteur:
Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

BOILEAU (*Art poétique*, Chant I).

Questionnaire

1. D'où cette page est-elle extraite?

2. Quelles sont les idées secondaires du premier chant de l'Art poétique?

3. Quels écrivains ont, avant Boileau, traité le même sujet?

4. Comment se divise l'Art poétique de Boileau?

5. Dites l'idée générale de chacun de ces chants.

6. Quelle est l'idée générale de l'extrait étudié?

7. En quelles idées secondaires se divise l'extrait?

8. Donnez un résumé de la page à étudier.

9. Tracez-en le plan.

10. Quelle est la qualité principale du fond ? Expliquez votre réponse.

11. A quel genre appartient cet extrait?

12. Quelle en est la forme?

13. Parlez du vers *a*) quant à la mesure, *b*) quant à la disposition, *c*) quant à la rime.

14. Qu'est-ce qu'une rime plate ou suivie?

15. Pourquoi cette rime convient-elle particulièrement au poème didactique?

16. Boileau a-t-il les qualités qui constituent le génie poétique?

17. Comment caractérisez-vous Boileau comme poète?

18. Comment le style est-il vigoureux dans cet extrait?

19. Qu'appelle-t-on aphorismes? Citez des aphorismes de cet extrait.

20. Citez des expressions concises.

21. Quelles sont les principales figures employées ici? Expliquez-les.

22. Expliquez les expressions suivantes: Terme impropre —grands excès—tour vicieux—barbarisme—solécisme—vers ampoulé — molle arène.

23. Analysez logiquement les trois premiers vers.

24. Analysez grammaticalement les dix premiers pronoms de cette page.

25. Dites de Boileau: *a*) le siècle où il a vécu; *b*) comment il a été surnommé; *c*) ses oeuvres en poésie; *d*) ses oeuvres en prose.

COMPOSITION. — *Sujet proposé*: Le travail de la composition.

Canevas: Dites, en vous inspirant des vers de Boileau, comment il faut procéder dans le travail de la composition.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Cette page de Boileau est extraite de son Art poétique; elle fait partie du premier chant de cet ouvrage. Après avoir dans ce premier chant dit un mot du talent littéraire, l'auteur y recommande le bon sens par-dessus tout dans les écrits, puis il parle des qualités du style: concision, variété, noblesse, simplicité, harmonie, pureté, clarté et correction. Il termine par des conseils sur la composition proprement dite et sur le culte de la critique sévère.

L'Art poétique est le code de la raison et du bon goût donné par Boileau, le législateur du Parnasse. Aristote et Horace, chez les anciens, Vida, poète latin de la Renaissance et Vauquelin de la Fresnaye, auteur français de la Renaissance, avaient traité, avant Boileau, le même sujet.

Quatre chants composent cet ouvrage. Le premier comporte des préceptes généraux, le deuxième traite des genres secondaires, le troisième, des grands genres et le quatrième, des préceptes moraux.

II. Étude du fond. —

Idée générale.—L'idée maîtresse de cet extrait est la même que celle du chant entier: « les règles de la composition. » Trois des idées secondaires de ce premier chant sont ici développées: 1o clarté; 2o correction; 3o soin dans l'élocution littéraire.

La clarté du style dépend de la clarté de la pensée, nous dit Boileau, et c'est pourquoi il recommande:

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser:
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Mais la correction de l'expression est indispensable à qui veut écrire :

« Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. »

Et pour faire briller dans son style toutes les qualités recommandées par Boileau, le travail sérieux et pondéré s'impose à l'écrivain.

« Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse. »

L'ouvrage doit même être au besoin recommencé :

« Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage. »

Et l'écrivain, comme un orfèvre jaloux de la beauté de ses bijoux, doit polir sans cesse et repolir sa phrase, en se corrigeant lui-même, ajoutant parfois et surtout en retranchant souvent.

« Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois et souvent effacez. »

Ce sont là des conseils pratiques auxquels doivent être fidèles tous ceux qui veulent arriver à bien écrire.

PLAN

Idée générale : « Règles pour la composition. »

Idées secondaires	*Idées particulières*
CLARTÉ (vers 1-8)	Obscurité de la pensée (vers 1-2-3). Nécessité d'apprendre à penser (vers 4-5-6). Règle (vers 7-8).
CORRECTION (vers 9-16)	Règle (vers 9-10). Bannissement du (vers 11-14) : Terme impropre, Tour vicieux, Barbarisme, Solécisme Qualité indispensable au bon écrivain (vers 15-16).

SOIN (vers 17-28)
- Travail à loisir recommandé (vers 17-18).
- Vitesse exagérée, défaut de jugement (vers 19-20).
- Comparaison (vers 21-24)
  - Ruisseau
  - Torrent.
- Règles (vers 25-28).

La richesse du fond peut être signalée comme qualité principale, grâce à l'abondance des idées et à leur valeur pratique.

III. Étude du genre. —

La page étudiée, comme le poème dont elle est extraite, appartient au genre didactique, puisque Boileau, par son Art poétique, veut corriger les vices de la littérature de son temps en enseignant les lois de l'art et de la morale dans les écrits.

IV. Étude de la forme. —

Son ouvrage est en vers, en alexandrins classiques régulièrement coupés à l'hémistiche. La rime y est plate ou suivie: deux vers masculins rimant entre eux y alternent avec deux vers féminins rimant également entre eux. Ces rimes plates donnent aux vers une « allure plus solennelle, plus appropriée au poème didactique. »

La richesse de la rime nous dévoile le grand souci de Boileau dans la structure du vers: il veut la perfection de la forme. Seules les rimes: obscure et pure, mélodieux et vicieux sont suffisantes.

STYLE.—Il ne faut pas chercher dans ces vers de Boileau, non plus que dans son oeuvre entière, les qualités qui constituent le génie poétique: imagination créatrice, sensibilité profonde mise au service des grandes passions. Boileau a été le poète de la raison; aussi son style nous apparaît-il ici comme une démonstration vigoureuse et forte des règles littéraires et cela, grâce:

1o A l'allure du vers large et sentencieux;

2o Aux aphorismes, maximes générales qui présentent suc-

cinctement ce qu'il y a de plus essentiel à connaître sur une chose. Boileau excelle à les frapper ; citons les suivants devenus depuis proverbes littéraires :

a) Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
b) Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément
c) Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
d) Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage.
e) Polissez-le sans cesse et le repolissez.

3o A la concision de l'expression :

Citons sans qu'il soit besoin de commenter :

a) Selon que notre idée est plus ou moins obscure
L'expression la suit ou *moins nette* ou *plus pure*
b) En vain vous me *frappez* d'un son *mélodieux*,
c) Si le terme *est impropre* ou le *tour vicieux*,
d) Mon esprit n'admet point un *pompeux barbarisme*
e) Ni d'un vers *ampoulé*, l'orgueilleux *solécisme*.

4o Aux figures. Ce sont :

a) des métaphores :

« Il est certains esprits, dont les *sombres* pensées
Sont, d'un *nuage épais*, toujours embarrassées.
Le *jour* de la raison ne le saurait *percer*.

Les esprits y sont assimilés au firmament.

« Un style qui *court* en rimant. »

La vitesse amène l'image du coursier :

« Vingt fois sur le *métier*, remettez votre ouvrage. »

Le travail littéraire est comparé à une tapisserie :

« Polissez-le sans cesse et le repolissez. »

C'est l'image d'un bijou ou d'un cristal qui est ici évoquée.

b) des contrastes:

« L'*auteur le plus divin* est un *méchant écrivain.*
J'aime mieux *un ruisseau* qui, sur la moelle arène,
Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène
Qu'un *torrent* débordé qui, d'un cours orageux,
« Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux. »

La précision des détails se joint à la peinture par le rythme dans ces deux tableaux.

c) des oppositions:

Hâtez-vous opposé à *lentement.*

Quelquefois, à *souvent.*

Marque moins *trop* d'esprit que *peu* de jugement, *trop* à *peu.*

d) une allusion.

Quelque ordre qui vous presse, que Boileau explique lui-même: « Scudéri, écrit-il, disait toujours, pour s'excuser de travailler si vite, qu'il avait ordre de finir. »

Scudéri, ou Scudéry est un auteur du commencement du XVIIe siècle.

V. Expressions. —

TERME IMPROPRE: Qui ne répond pas à l'idée: « Il a recouvert la vue pour: il a recouvré. »

GRANDS EXCÈS: Enthousiasmes littéraires.

TOUR VICIEUX: Locution contraire à l'usage reçu, comme: « Je m'en ai douté » pour « je m'en suis douté ».

BARBARISME: Faute contre le vocabulaire, l'orthographe ou la lexigraphie: collidor pour corridor.

SOLÉCISME: Faute contre la syntaxe: « C'est *à* vous, mon esprit, *à qui* je veux parler », Boileau.

VERS AMPOULÉ: Qui pèche par un excès d'ornements, provenant d'un amas de mots pompeux et magnifiques.

MOLLE ARÈNE: Sable fin et menu qui couvre les rivages de la mer, des fleuves, ou qui se trouve au sein de la terre.

VI. Grammaire. —

Analyse logique des trois premières lignes. — Analyse grammaticale des dix premiers pronoms.

VII. Auteur. —

Boileau (1636-1711), poète didactique français du XVIIe siècle. Il fut surnommé le législateur du Parnasse. Ses principales oeuvres poétiques sont: Douze satires, douze épîtres, l'Art poétique et le Lutrin. Il a laissé en prose: le Dialogue des héros de roman; la traduction du Traité du sublime de Longin, accompagnée de Réflexions critiques et un certain nombre de lettres.

COMPOSITION.—*Sujet proposé*: Le travail de la composition.

Canevas: Dites en vous inspirant des vers de Boileau comment il faut procéder dans le travail de la composition.

PLAN

- ENTRÉE EN MATIÈRE:
  - Étude de Boileau
- DÉVELOPPEMENT:
  - Invention: réflexion
    - Expérience
    - Connaissances
    - Lectures
  - Disposition: plan
  - Élocution
    - Qualités du style
    - Correction
- CONCLUSION:
  - Résolution.

DEVELOPPEMENT

On ne se classe pas impunément parmi les disciples de Boileau; sans tarder, la pratique des lois édictées par le grand Législateur nous est imposée. « Dites, en vous inspirant des vers de Boileau, comment il faut procéder dans le travail de la composition ». Tel est le sujet à traiter.

Et me voilà à l'oeuvre. Tout d'abord devant un travail littéraire, la réflexion s'impose.

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

répète-t-on depuis toujours aux classes de composition, en appuyant sur la parole de Racine :

« Ma tragédie est faite,
Je n'ai plus que les vers à mettre. »

Il faut méditer le sujet.

Réfléchir avant d'écrire, c'est faire appel à notre expérience comme à nos connaissances. Mais pour alimenter ces deux sources d'invention, les lectures appropriées au sujet sont parfois nécessaires ; là encore la réflexion accomplira le travail de l'assimilation et rendra notre esprit maître de son sujet.

Nos idées sur la question une fois arrêtées, il s'agit de les ordonner : « Que dire en premier lieu ? et ensuite ? Quelle pensée réserver pour la fin ? » C'est le deuxième travail, celui de la disposition, imposé par les préceptes de littérature et dont l'obligation se résume dans ces vers de Boileau :

« Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que, d'un art délicat, les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties. »

Le plan est indispensable à la composition littéraire ; il assure l'ordre dans les idées comme la valeur de la démonstration. Il facilite aussi la rédaction ou élocution. Par lui, ce travail se trouve quant au fond réduit au seul développement de chacune des idées émises dans le plan ; il s'exécute quant à la forme par la recherche de l'expression la plus propre à rendre l'idée clairement conçue...

Le plus grand soin doit présider à la rédaction littéraire :

« Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée. »

recommande Boileau. Pour suivre ce conseil de correction, il faut chercher le terme propre, fuir le barbarisme et le solécisme. Il faut:

« Travailler à loisir...
Se hâter lentement; et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettre son ouvrage. »

Remanier notre travail, le corriger, le renforcer, limer l'expression de notre pensée jusqu'à ce qu'elle nous apparaisse parfaite, c'est le programme dicté par Boileau:

« Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois et souvent effacez. »

C'est tout un jugement qui s'impose devant notre propre travail.

« Soyez-vous à vous-même un sévère critique. »

Pour cela nous examinerons notre composition du point de vue de la correction, du soin des détails, du mot propre et de l'expression pittoresque, du groupement des mots, de la longueur des phrases, de la vie. Et non contents de nous corriger nous-mêmes, nous rappelant que

« L'ignorance toujours est prête à s'admirer,

nous nous

Ferons des amis prompts à nous censurer. »

Ces amies nous les trouvons dans nos maîtresses dévouées qui

« De tous nos défauts, les zélés adversaires »,

s'efforcent à nous enseigner l'art difficile de bien écrire.

Je veux, pour ma part, profiter de la censure apposée chaque semaine à mon devoir de composition, car je comprends quels avantages comporte pour mon progrès littéraire la fidélité à la recommandation de Boileau:

« Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue! »

Les Romains

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie : une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments généreux et libres.

La liberté était donc pour les Romains un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi, la pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre et de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et son travail. Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les égoûts même de la ville avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable si elle n'était confirmée par les restes que nous en voyons.

Que dirai-je de la pompe de ses triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple?

La milice des Romains ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. Cependant les Romains, s'ils étaient injustes et cruels pour conquérir, gouvernaient avec équité les nations subjuguées. Ils rendaient meilleurs tous les pays qu'ils prenaient, en y faisant fleurir la justice, le commerce, l'agriculture, les arts même et les sciences.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais.

BOSSUET,

(*Discours sur l'Histoire universelle.*)

Questionnaire

1. D'où est tiré cet extrait?

2. Résumez-le en quelques lignes.

3. Rétablissez dans un tableau synoptique le plan suivi par l'auteur.

4. Quelles qualités du style remarquez-vous dans cet extrait? Justifiez votre réponse.

5. Donnez les différents sens des mots suivants: Conseils, maximes, politique, liberté, patrie, pauvreté, Capitole, temple, marché, aqueduc, jeu, spectacle, milice, loi, justice, commerce, agriculture.

6. Que savez-vous de Bossuet?

COMPOSITION. — Une leçon d'histoire par Bossuet.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Cette page est tirée du *Discours sur l'histoire universelle*, par Bossuet, précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV.

C'est une narration historique, dont le tableau ci-joint présente le plan.

II. Étude du fond. —

L'entrée en matière compare le peuple romain aux autres peuples et nous dit sa supériorité.

Les deux lignes qui suivent indiquent les deux parties de la narration: 1. Milice; 2. Politique du peuple romain.

Bossuet montre d'abord la *politique* de Rome, caractérisée par l'amour de la *liberté*, de la *patrie*, et de la *pauvreté* considérée comme moyen de garder la liberté entière, et non comme obstacle à l'agrandissement et à la beauté de la ville, dont on peut admirer la magnificence des monuments, la pompe des triomphes, etc., etc.

La deuxième partie traite de la *milice* romaine, de ses lois, de la conduite des Romains en temps de guerre, de leur façon de traiter les peuples conquis.

La conclusion est tirée de la démonstration: c'est leur *politique* et leur *milice* qui ont donné aux Romains l'empire le plus florissant, le mieux établi, le plus étendu qui fut jamais.

PLAN

Idée générale: « La politique et la milice des Romains étaient admirables. »

I INTRODUCTION A) Comparé aux autres peuples, le peuple romain était	a) le plus fier b) le plus hardi c) le plus constant dans ses maximes d) le plus laborieux e) le plus patient

- II NŒUD
  - A) Politique des Romains caractérisée par
    - 1o l'amour de la liberté qu'ils regardaient comme un trésor préféré à tout;
    - 2o l'amour de la patrie considérée comme une mère qui les nourrissait dans des sentiments généreux
    - Réciprocité de ces deux amours
    - 3o l'amour de la pauvreté considérée
      - a) comme moyen de garder leur liberté entière
        1. En vivant de peu
        2. En n'attendant rien de la libéralité ou de la protection d'autrui
        3. En fondant tout sur le travail et l'industrie
      - b) Non comme obstacle à l'agrandissement et l'embellissement de leur ville.
    - 4o la magnificence des ouvrages publics
      - a) Capitole
      - b) temples
      - c) bains
      - d) marchés
      - e) places publiques
      - f) grands chemins
      - g) aqueducs
      - h) égoûts de la ville
    - 5o la pompe
      - a) triomphes
      - b) cérémonies de la religion.
      - c) jeux
      - d) spectacles
  - B) Résultat de ces qualités.
    - 1o la politique
      - a) la plus prévoyante
      - b) la plus ferme
      - c) la plus suivie qui fut jamais
    - 2o la milice — la meilleure

B) Milice des Romains caractérisée par
- 1o des courages fermes
- 2o des corps vigoureux
- 3o une prompte et exacte obéissance.
- 4o des lois
  - a) dures
  - b) nécessaires
- 5o des gouvernants
  - a) cruels pour conquérir
  - b) équitables envers les nations subjuguées
  - c) habiles à rendre meilleurs les pays qu'ils prenaient
  - d) généreux en y faisant fleurir
    1. la justice
    2. le commerce
    3. l'agriculture
    4. les arts
    5. les sciences

C) CONCLUSION: La politique et la milice des Romains leur ont donné l'empire
- 1o le plus florissant
- 2o le mieux établi
- 3o le plus étendu

III. Étude de la forme. —

STYLE.—Il est assez facile de justifier, à l'aide du texte que nous avons sous les yeux, l'assertion de Joubert à propos du style de Bossuet: « C'est un style *simple, grave* et *majestueux.* »

1o *Simple.*—Bossuet est simple dans les mots et les expressions qu'il emploie. Où est l'élève qui ne puisse comprendre des phrases comme celle-ci:

« Le fond d'un Romain était l'amour de sa liberté et de sa patrie. »

« La pauvreté n'était pas un mal pour les Romains: ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière. »

« Les lois de la milice étaient dures, mais nécessaires. »

Cependant si ce style est simple, il est aussi :

2o *Grave.*—Le professeur du Dauphin ne cherche pas à instruire son élève en l'amusant par des mots d'esprit et des anecdotes piquantes. Il estime que la vérité est assez belle en elle-même pour qu'il ne soit pas besoin de l'affubler d'ornements littéraires. S'il emploie la comparaison, c'est qu'elle est nécessaire pour la clarté ou la persuasion.

3o Enfin, le style de Bossuet a une allure de *majesté* qui impose le respect.

Reprenons le passage où Bossuet aborde l'histoire de Rome : « Nous sommes enfin venus, Monseigneur, à ce grand empire d'où sont sortis les grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois et que nous devons par conséquent mieux connaître que tous les autres empires. » [1] Cette phrase nous donne une idée de la période classique dont l'ampleur est, pour ainsi dire, le propre de Bossuet. Il avouait naïvement s'être formé « aux tours et aux figures », au contact des auteurs latins. « Cette langue ayant, ajoutait-il, le même génie que la langue française. » Si nous relisons tout le texte avec l'intonation qui convient, nous constatons que le style de Bossuet est en effet majestueux, mais d'une majesté sans recherche et sans affectation.

IV. Étude des mots. —

CONSEILS : Du latin *consilium.*

I. Indication donnée à quelqu'un sur ce qu'il doit faire.— Recevoir un *bon conseil.* — Celui que quelqu'un choisit pour l'assister dans la gestion de ses affaires.

II. Réunion de personnes qui délibèrent. — Corps formant un des pouvoirs de l'Etat.

MAXIMES (du latin *maxima* (*sententia*) : Vérités, morales proposées comme règles de conduite.

[1] Voir lecture complémentaire.

POLITIQUE (du latin *politicus*) : Relatif au gouvernement d'un Etat.—Art de gouverner un Etat.—Manière prudente, avisée de conduire une affaire.

LIBERTÉ (du latin *libertatem*) : Etat où l'on ne subit aucune contrainte.—Droit que quelqu'un s'arroge ou qui lui est accordé.

PATRIE (du latin *patriam*) : Pays où l'on est né et auquel on appartient comme citoyen.—Patrie céleste, séjour des élus.

PAUVRETÉ (du latin *Paupertatem*) : Etat de celui qui n'a pas de quoi se suffire.—Etat de ce qui est insuffisant : la *pauvreté* d'une langue.

CAPITOLE : Temple dédié à Jupiter et citadelle qui s'élevaient sur le mont Capitolin ou Tarpéien, l'une des sept collines de Rome et où l'on couronnait les triomphateurs. Près de là se trouvait la roche Tarpéienne, du haut de laquelle on précipitait les traîtres. De là est venue cette expression : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche Tarpéïenne. »

Ce mot entre encore dans une autre allusion : « les oies du Capitole. »—Des oies qui se trouvaient par hasard dans la forteresse investie par les Gaulois réveillèrent par leurs cris les assiégés sans défense et leur permirent de repousser un assaut nocturne. Ces animaux furent consacrés aux dieux et conservés dans le Capitole. Ce fait historique a surtout donné lieu à des allusions plaisantes.

Un musée de grand intérêt a aussi été installé par les papes au sommet du Capitole.

Le nom de *Capitole* a été donné depuis à différents monuments publics : le Capitole de Washington, le Capitole de Toulouse.

TEMPLE (du latin *templum*) : Edifice consacré au culte public de la divinité. Le *temple* de Janus s'ouvrait en temps de guerre et se fermait en temps de paix.—Lieu où réside *la divinité*. Ex. : L'âme chrétienne doit être le *temple* vivant de Dieu.

MARCHÉS (de l'allemand *Mark*) : Vente, achat, à un prix débattu entre celui qui vend et celui qui achète.—Convention

entre un entrepreneur, un ouvrier et celui pour qui il travaille. —Lieu public où se font des transactions commerciales.

AQUEDUCS (du latin *aquaeductus*) : Conduits souterrains ou élevés sur des arches, sur des piliers qui amènent l'eau d'un lieu à l'autre.

JEUX (du latin *jocum*) : Action de se livrer à un amusement.—Faire quelque chose par *jeu*.—Amusement soumis à des règles, et où l'un perd tandis que l'autre gagne.—Le *jeu* de *barres*, de *colin-maillard*.—Ce qui sert à ces amusements: Un *jeu* de dames, de loto, de quilles,etc.—Résultat de la façon dont on joue: jouer un *jeu serré*.—Façon de manier un instrument. —Manière dont on joue d'un instrument de musique: Avoir un jeu doux, brillant, etc.

Mouvement aisé d'un objet dans un espace: Le *jeu* d'une clef dans la serrure.

SPECTACLE (du latin *spectaculum*) : Vue d'un ensemble qu'embrasse le regard.—N'est-ce point à vos yeux un *spectacle* assez doux. Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux. (Racine, Andr., III, 4).—Divertissement offert à la curiosité du public: Des jeux et des spectacles que l'on donnait au peuple.— Représentation d'une pièce de théâtre: Aller au spectacle.

MILICE (du latin *militia*) : Corps de troupe, armée.— La base, l'élément essentiel de l'*armée* romaine, c'était la légion.— La *légion* comprenait un *double corps* de *fantassins*: les uns, pesamment armés constituaient de *solides troupes* de *ligne;* les autres formaient une troupe d'*infanterie légère* redoutable par sa mobilité et ses manoeuvres rapides.—Un *corps* de *trois cents cavaliers* et un *corps de génie* affecté aux travaux de fortifications ou de défense des camps, complétaient la légion, qui dans son ensemble, était en petit une véritable armée. Son effectif de *trois mille* à l'origine, monta jusqu'à six mille.—Grâce à ses subdivisions en *dix cohortes*, en *trente manipules*, en *soixante centuries*, la légion à la fois très compacte et très simple, offrait mille chances de victoire. Quatre légions composaient une armée dont les chefs suprêmes étaient les deux consuls, et à leur défaut les pro-consuls ou les *préteurs*.

Loi (du latin *legem*) : I. Règle d'action *imposée par une autorité supérieure.*—1o Loi divine, émanant de Dieu par une révélation; 2o Lois humaines, lois écrites, lois positives émanant des hommes, établies pour le maintien de la société.

II. Règle d'action *imposée* à l'homme par *sa raison, sa conscience.*—1o Loi naturelle, règle d'action que l'homme trouve dans sa nature d'être raisonnable et libre (par opposition aux lois positives) ; 2o Loi morale,règles d'action que l'homme trouve dans sa conscience, par laquelle il discerne le bien du mal et se sent obligé de pratiquer l'un et d'éviter l'autre.

III. Règle constante, universelle à laquelle les phénomènes de la nature sont assujettis. Physique: Loi de la chute des corps, de l'équilibre des liquides, etc. Toute règle établie: Les lois de la grammaire, de la syntaxe: « Qu'importe qu'elle manque *aux lois de Vaugelas.* » (Molière).

Justice (du latin *justitia*) : 1o Caractère de ce qui est selon le droit; 2o Vertu morale qui fait qu'on respecte le bien d'autrui ; 3o Pouvoir de faire droit à chacun : exercice de ce pouvoir. *Justice* sera faite; 4o Exercice de la justice par ceux qui en sont chargés : Le ministère de la *justice.*

Commerce (du latin *commercium*) : I. Relations pour l'échange des marchandises. Faire le commerce de la soie, de la laine.

II. Relations de société, d'affection.—Un commerce de lettres, d'idées.

Agriculture (du latin *agricultura*) : Culture de la terre.

V. Composition. —

Sujet proposé: « Une leçon d'histoire, par Bossuet. »

DÉVELOPPEMENT

C'était fête à Versailles, car, depuis deux jours, le prince X... était l'hôte de Louis XIV qui avait voulu lui faire une réception royale.

L'automne avait mis sur le feuillage des grands arbres du parc des reflets d'opale, de pourpre et d'ambre. Les jets d'eau lançaient des perles dans les allées tracées par Lebrun et le soleil couchant baignait de ses rayons la superbe façade du château.

A l'intérieur, les salles immenses étaient éclairées par des lustres flamboyants dont des miroirs reflétaient les splendeurs Dans l'or des lumières, rutilaient l'or des joyaux, les feux des diamants, le chatoiement des velours et des satins, et tout au fond du salon principal, la devise du Salomon moderne: « *Nec cesso, nec erro* », étincelait au milieu des pierreries.

Le roi avait désiré voir les écrivains, les orateurs et les poètes prendre part à cette fête de l'amitié, mais il tenait surtout à présenter son fils, son unique fils à son cousin d'outre-mer.

Louis XIV et son hôte gravirent donc l'escalier de marbre qui conduisait à l'appartement du dauphin. La salle de classe était haute, spacieuse, bien éclairée. Des tentures de velours bleu brodées de lys en fil d'argent couvraient les murs et des tableaux peints à l'huile rappelaient les victoires de la France à Rocroi, à Fribourg, à Nordlingen.

Bossuet terminait la correction du thème latin de son élève: le cours d'histoire reçu le matin et que le dauphin avait dû traduire. Le roi entra suivi du prince. Professeur et élève le saluèrent profondément. « Mon cousin, dit Louis XIV, je vous pré-« sente mon fils, et voici M. de Comdom dont le vol d'aigle nous « entraîne sur les sommets du sublime. Non moins heureux que « Philippe de Macédoine, je bénis le ciel qui, en m'accordant un « fils, m'a donné un Bossuet pour en être le maître. »

Le prélat avait alors cinquante ans. Une tête de très ferme dessin, un front puissant, des yeux au regard profond lui donnaient un air de dignité incomparable. Le prince X, fut surtout séduit par l'expression de sérénité que donne une vie fixée en Dieu. « Sire, dit-il, après avoir embrassé le dauphin, si votre « Majesté le permet, j'assisterai à la leçon d'histoire. J'avoue « en avoir plus besoin peut-être que votre fils. . .» « Je n'aurai « plus sans doute, songeait le prince X, la bonne fortune d'en-

« tendre un homme comme Bossuet. » Le roi acquiesça volontiers à ce désir.

Le dauphin se plaça en face du professeur, devant une table en bois de rose, pendant que leurs altesses s'installaient dans des fauteuils de brocart bleu. D'une voix chaude, vibrante et d'une rare sympathie, Bossuet commença : « De tous les peu-« ples du monde, le plus fier, le plus hardi, mais tout ensemble « le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maxi-« mes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin, le plus patient, « a été le peuple romain. »

C'était une exorde de belle envergure. La proposition à démontrer et les divisions du discours la suivirent : « De tout cela « s'est formée la meilleure milice, la politique la plus prévoyan-« te, la plus ferme, et la plus suivie qui fut jamais. »

Politique et *milice* étaient donc les deux points à développer.

Bossuet montra que cette politique était basée sur l'amour de la liberté, de la patrie et de la pauvreté considérée comme moyen de conserver la liberté, et non comme obstacle à la grandeur et à la beauté de Rome. Il expliqua à son élève que les lois de la milice étaient dures mais nécessaires ; montra la conduite des Romains en temps de conquêtes et en temps de paix et finit par une conclusion qui résumait tout son cours : « C'est cette « politique et cette milice qui ont donné aux Romains l'empire « le mieux établi, le plus puissant et le plus étendu qui fût « jamais. »

Vivement intéressé, le regard du prince X... s'était porté tour à tour sur le maître et sur le disciple. D'un côté, l'enthousiasme ; de l'autre, l'apathie. Ce jeune homme de seize ans était évidemment distrait et d'une médiocrité peu encourageante. Pendant que le professeur s'évertuait à démontrer la valeur de la politique et de la milice romaines, le disciple avait l'air de dire : « Si je puis enfin fermer mes livres, je ne les ouvrirai « pas de sitôt. »

Le prince se garda bien de laisser percer son impression. Le hasard le servit à souhait. En sortant de la classe, le roi et le prince se trouvèrent en face de Racine et de Boileau. Louis XIV tendit avec une noble familiarité la main aux deux poètes, et

dit au prince : « Je vous présente la sensibilité et la raison, le « coeur et le bon sens français. M. Racine a le don d'arracher « des larmes aux plus beaux yeux de la France.—Quant à vous, « M. Despréaux, voyons que dites-vous de vous-même ? » « Sire, « si votre Majesté le permet, je m'intitulerai le petit Horace « d'un plus grand qu'Auguste... » « Ah, les poètes,les poètes ! » murmura Louis XIV sans trop d'incrédulité.

Sire, s'exclama le prince X... en retournant à son appartement, quelle nation que la vôtre : Vaillance, chevalerie, grâce, science, beauté, voilà la France ! On l'a dit avec raison : « Après le royaume du ciel, c'est le plus beau de tous les royaumes. »

LECTURE

« *Discours sur l'Histoire Universelle* »

Conclusion de tout le discours précédent où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.

Mais, souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les coeurs en sa main ; tantôt il retient les passions ; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice, toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si bien. Quand il veut lâcher le dernier et

renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas ; Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens, que ces longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune ; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

VI. Auteur. —

Bossuet (Jacques-Bénigne), 1627-1704.—Historien, philosophe, théologien, orateur incomparable, évêque de Comdom en 1669, précepteur du fils de Louis XIV, en 1670, évêque de Meaux, en 1681.

Conseils d'un père

Quand Ulysse partit pour aller au siège de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras, (c'est ainsi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : « O mon fils, que les dieux me préservent de te revoir jamais, que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore, que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu ! » « O mes amis, continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est cher ; ayez soin de son enfance ; si vous m'aimez,éloignez de lui la pernicieuse flatterie ; enseignez-lui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune arbrisseau qu'on plie pour le redresser. Surtout, n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes, et quiconque ne sait pas se taire est indigne de gouverner. »

Questionnaire

1. D'où est tirée cette page? Quelle en est l'idée générale?

2. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

3. Quelles qualités du style vous frappent surtout? Prouvez vos affirmations par des exemples.

4. Qui étaient : Ulysse, Télémaque, les Parques?

5. Que savez-vous de la guerre de Troie?

6. Expliquez les mots suivants : ciseau, moissonneur, faulx, flatterie, arbrisseau, secret.

7. Donnez une courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — « Plutôt la mort que la souillure. » — Racontez la légende attachée à cette devise de la Bretagne, et faites l'application de cette devise à la jeune fille.

ANALYSE

I. Origine et plan du morceau. —

Cette page est tirée du *Télémaque*, roman que Fénélon écrivit pour son royal élève, le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Elle met en lumière le désir suprême d'Ulysse touchant la vertu de Télémaque: *c'est l'idée générale.*

Les idées *secondaires* nous montrent:

1. Qu'à l'abandon de la vertu Ulysse préfère la mort pour son fils.

2. La supplique instante qu'il adresse à ses amis.

Le morceau étudié comprend donc *deux divisions*, développées par les idées particulières, indiquées au tableau suivant.

II. Étude du fond. —

(Les idées).—*Idée générale*: désir d'Ulysse touchant la vertu de Télémaque.

PLAN

I ENTRÉE EN MATIÈRE (Exposition)	Tableau de circonstances.	Personnages	Ulysse, Télémaque, Témoins.
		Temps	Départ pour le siège de Troie.
		Actes d'Ulysse	Prend Télémaque sur ses genoux. Le baise tendrement. Lui parle.
		Jeunesse de Télémaque	Il ne peut entendre les paroles.

- II NŒUD
  - 1. À la corruption et à l'abandon de la vertu, Ulysse préfère pour son fils, la mort.
    - 1. Par la permission des dieux.
    - 2. Par le ciseau de la Parque.
    - 3. Par les ennemis d'Ulysse.
  - 2. Obsécration d'Ulysse à ses amis au nom de l'amitié.
    - 1. Télémaque confié.
    - 2. Soins réclamés pour son enfant.
      - a) Eloigner de lui la flatterie.
      - b) Lui enseigner à se vaincre.
      - c) Employer tous les moyens pour le rendre
        - juste
        - bienfaisant
        - sincère
        - fidèle à garder un secret.
    - 3. Réflexions d'Ulysse sur
      - a) le menteur.
      - b) l'indiscret.
- III DÉNOUMENT. — Il est indiqué par la lecture entière du livre.

III. Étude de la forme. —

(Le style).—Nous pouvons admirer dans cette page, et dans celles qui la suivent:

1o L'aisance avec laquelle Fénélon y fait passer sa connaissance de l'antiquité grecque;

2o La grâce et la fraîcheur des images et des comparaisons;

3o L'harmonie et l'équilibre de la phrase.

1. Fénelon emprunte à la mythologie grecque son sujet, ses personnages et sa poétique (manière d'écrire) si l'on peut ainsi parler. Cependant, cela ne paraît pas plaqué et ne don-

ne nullement l'impression d'un plâtrage. Son style est simple, clair, pénétré d'une lumière douce et reposante: pas trop de vivacité, mais un certain pittoresque de narration. C'est l'idée seule qui apparaît dans son vêtement fluide et souple.

2. Ce qui tire Fénelon absolument hors de pair, c'est la grâce et la fraîcheur de son imagination. Jugeons-en par cette comparaison: «que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé de même que le moissonneur tranche de sa faux, une tendre fleur qui commence à éclore»...

3. Une autre qualité cependant caractérise encore mieux le style de Fénelon: c'est l'harmonieux équilibre qu'il a su y mettre. L'harmonie se voit dans les membres de phrase du texte étudié. Constatons combien la voix, en les parcourant, rencontre sans effort les repos nécessaires. Remarquons aussi que l'oreille est satisfaite par le choix des mots et par leur heureux assemblage.

Quant à l'équilibre, il suffit d'examiner le tableau des idées pour en constater le parfait balancement.

L'entrée en matière renferme trois circonstances: *personnages, temps* et *jeunesse de Télémaque.*

La première partie du noeud en contient également trois: *permission des dieux, ciseau de la Parque, ennemis d'Ulysse.* Enfin la deuxième partie du noeud en renferme aussi trois: *Télémaque confié, soins recommandés, réflexions d'Ulysse.*

M. Brunetière, sévère parfois jusqu'à l'injustice envers Fénelon, a écrit: «Le Télémaque est une *oeuvre* d'une élégance «et d'une distinction rares, unique en son espèce, un peu au-« dessous, mais pas très éloignée de la tragédie de Racine. »

IV. Étude des mots. —

ULYSSE: Roi légendaire d'Ithaque, père de Télémaque et époux de Pénélope, l'un des principaux héros de la guerre de Troie, où il se signala surtout par sa prudence et sa ruse qui sont restées proverbiales .

TELEMAQUE: Fils d'Ulysse et de Pénelope. Encore enfant, quand son père partit pour Troie, il alla plus tard à sa recherche, guidé par Minerve sous les traits de Mentor.

Les aventures de Télémaque ont fourni à Fénelon le sujet d'un roman épique en prose, agréable imitation des poètes antiques, pour l'éducation du duc de Bourgogne.

LES PARQUES: C'étaient, suivant la fable, trois divinités des Enfers, maîtresses de la vie des hommes dont elles filaient la trame. *Clotho*, qui présidait à la naissance, tenait la quenouille, *Laschésis* tournait le fuseau, et *Atropos* coupait le fil.

GUERRE DE TROIE: Pâris, fils de Priam, roi de Troie, ayant enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, cet outrage souleva toute la Grèce. Cette guerre, dont Ulysse fut l'un des héros, dura dix ans. Troie fut détruite. Le génie d'Homère a immortalisé cette querelle des dieux dans sa première épopée: L'Iliade.

CISEAU: (du latin cisellum) instrument servant à couper.

MOISSONNEUR: (dérivé de moisson, du latin *messionem*). Celui qui travaille à la récolte du blé et des autres céréales.

FAULX (du latin *falcem*): Instrument formé d'un long manche de bois et d'une grande lame arquée et qui sert à couper les fourrages et les céréales.

FLATTERIE: (dérivé de flatter). Action de caresser par des louanges fausses ou exagérées.

ARBRISSEAU: (du latin populaire *arboriscellum*): Petit arbre se ramifiant dès la base.

SECRET: (Emprunté du latin *secretum*): 1o Chose que doit tenir cachée celui qui la sait: «Rien ne pèse tant qu'un *secret*.» (La Fontaine, fable VIII.)

2o Moyen caché de produire certains effets: «L'infaillible *secret* de vaincre les Romains.» (Corneille.)

3o Lieu retiré, caché:

« Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée,
« Seule, et dans le *secret*, je le foule à mes pieds. »
(Racine, *Esther*, *Prière*.)

V. Composition. —

Plusieurs sujets de composition peuvent être tirés du texte que nous venons d'étudier.

Ulysse qui préfère que son fils meure plutôt que de le voir se corrompre et abandonner la vertu énonce de longs siècles à l'avance, la devise de la Bretagne: «Plutôt la mort que la souillure.»

C'est la même idée que répète Blanche de Castille lorsqu'elle dit à son fils: «J'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de vous voir commettre un péché mortel.»

Un troisième sujet pourrait être tiré des réflexions d'Ulysse sur le mensonge: «Quiconque ment est indigne d'être compté au nombre des hommes.»

SUJET À NOTER

«Plutôt la mort que la souillure»

PLAN. — *Entrée en matière.* — Vous avez dit l'autre jour qu'après le Canada, votre prédilection va à la Bretagne. Donnez la raison de cette préférence. Décrivez en quelques lignes cette partie de la vieille France, nommez quelques personnages qui l'ont illustrée et exprimez votre admiration, pour sa devise: *Potius mori quam faedari.*

Noeud. — Racontez la légende attachée à cette devise. Un roi breton part pour la guerre, il s'apprête à traverser un ruisseau, quand il aperçoit de l'autre côté de la rive, une hermine qui ne peut se résoudre à le franchir. Le roi interroge un de ses officiers. Celui-ci répond que l'animal craint tout simplement de salir sa fourrure. Le roi désire s'emparer de l'hermine. Celle-ci n'hésite pas: elle préfère l'esclavage à la souillure et va se jeter entre les mains du guerrier. Elle suit le guerrier dans sès expéditions... Quand la petite bête meurt, le roi fait graver sur son étendard, une hermine avec ces mots: *Potius mori quam faedari.*

Conclusion.—Application de cette devise à la jeune fille.

Plutôt la mort que la souillure.

DÉVELOPPEMENT

« Tout homme a deux pays, le sien et puis la France! », et dans la France, ma prédilection va vers la Bretagne. Oui après le Canada, «mon pays, mes amours«, c'est cette terre de souvenir et de beauté qui fixe ma préférence.

Les raisons de ce choix sont: la position géographique de la Bretagne, les souvenirs historiques et littéraires qu'elle rappelle et surtout sa noble et fière devise: *Potius mori quam faedari.*

Je n'ai jamais été favorisée d'un voyage d'outre-mer, je n'ai jamais foulé la vieille terre d'Europe, j'y connais cependant des sites qui m'enchantent — ainsi, la Bretagne, formant au nord-ouest de la France, une presqu'île au littoral agréablement découpé, me plaît avec ses horizons si vastes, ses pittoresques cantons dans les genêts et les landes.

Que de souvenirs dans le domaine de l'histoire et de la littérature se rattachent à la Bretagne, combien de noms de personnages distingués, illustres même sont inscrits à telles pages de l'une ou de l'autre! C'est le vaillant Duguesclin, l'un des plus grands hommes de guerre de la France,—Beaumanoir, le héros du combat des Trente,—La Rochejacquelein, l'intrépide Vendéen,—Charette, le fier défenseur de l'Eglise. La Bretagne garde la tombe de Châteaubriand, l'une des gloires littéraires du dix-neuvième siècle;—elle eut des barbes célèbres, dont l'un le sympathique Botrel, a été si bien connu, et est aujourd'hui regretté chez-nous. La Bretagne vit aussi une femme, une reine, la bonne duchesse Anne, dont la mémoire reste vénérée, là-bas!... Cette province, c'est encore la patrie de Jacques-Cartier, l'héroique Malouin qui découvrit notre Canada.

Pour tant de chers souvenirs, j'aime la jolie province du nord-ouest de la France.

Mais la Bretagne a, de plus, une noble devise dont je veux dire l'origine, légendaire, sans doute, combien touchante cependant!

Il y a longtemps, si longtemps qu'on ne pourrait dire... même *le siècle*, un roi breton, Conan Mériadec part pour la guerre; il s'apprête à traverser un ruisseau quand il aperçoit de

l'autre côté de la rive une hermine qui ne peut se résoudre à le franchir. Elle avance, se hasarde quelque peu, puis retourne en arrière, et recommence ce manège qui intrigue le prince; il en demande la raison à un officier: «Cette petite bête serait-elle blessée? — Non, sire, lui répond-on, elle n'a aucun mal; le sujet de son effroi vient tout simplement de la crainte de salir sa fourrure en traversant le ruisseau. L'hermine est si soucieuse de sa blancheur, qu'elle préfère la mort à la moindre tache.» — Le roi, touché de l'aventure, voulut s'emparer de l'intéressant petit animal, il essuya ses pattes souillées, et depuis, l'hermine s'attacha à son libérateur. Quand elle mourut, le prince voulut immortaliser sa mémoire. Il fit broder sur son étendard une hermine avec ces mots: *Potius mori quam faedari*: Plutôt la mort que la souillure. Cette devise s'est conservée à travers les âges et chaque siècle pourrait redire la fidélité des enfants de la terre de granit à la devise de leurs ancêtres.

Potius mori quam faedari! Jeunes filles, inscrivons sur notre bannière et dans notre coeur ce cri de la Bretagne croyante. Fuyons le mal, tremblons devant la moindre souillure. Ainsi que l'hermine, soyons jalouses de notre pureté. Gardons dans sa fleur le lis de notre baptême et de notre première communion. A qui voudrait en ternir la blancheur, chrétiennes, répétons bien haut: *Potius mori quam faedari!*»

AUTRE SUJET:

Sujet proposé: Vous venez d'étudier une page de Bossuet sur «Les Romains» et une de Fénelon dont le sujet est tiré de la mythologie grecque. Pourriez-vous, avec ces données, ce qui vous a été dit en classe sur le sujet, et vos notions d'histoire littéraire établir une brève comparaison entre le «Discours sur l'histoire universelle» et le «Télémaque», dire lequel de Bossuet ou de Fénelon vous préférez, et motiver cette préférence?

DÉVELOPPEMENT

De Bossuet et de Fénelon, honneur de l'Eglise et des lettres au XVIIe siècle, je connais à peine quelques pages du Discours sur l'histoire universelle et du Télémaque. Essayons cependant,

aidée de ce qui a été dit en classe, de la lecture complémentaire du texte, et des notions de notre histoire littéraire de rapprocher les deux oeuvres de ces hommes illustres et de motiver une préférence.

Comparer le «Discours sur l'Histoire universelle» et le «Télémaque», c'est rapprocher Bossuet et Fénelon comme éducateurs, puisque ces deux ouvrages furent écrits pour des fins d'éducation. Tous deux apportèrent à leurs fonctions où «la chrétienté avait intérêt», leur dévoûment de prêtre et les ressources de leur vaste intelligence; mais les résultats furent différents. On sait assez que Bossuet travailla sur une terre ingrate; peut-être aussi le maître écrasa-t-il l'élève de son génie. «A de très grands hommes, dit finement un critique, il «ne faut pas de très petites tâches, ils ne réussissent pas à en«trer dans certaines puérilités et certaines impuissances.» Le Discours sur l'Histoire universelle est un livre magistral qui eut certainement moins d'attrait pour le Dauphin que le Télémaque pour le duc de Bourgogne. Fenélon sut discerner la méthode qui convenait et il fit de son élève un prince accompli.

Les contemporains ont pu déplorer cette lacune dans le génie de Bossuet: la postérité n'a rien à regretter, puisqu'elle nous a valu ce magnifique «Discours sur l'histoire universelle» qui est, en même temps, un traité d'apologétique. Bossuet s'y montre à la fois historien, philosophe et orateur. D'un regard profond, il aperçoit tous les événement dans leurs causes, et ces causes humaines, secondaires, il les subordonne toutes à Dieu, la cause suprême. Et dans cet ouvrage sec et froid par lui-même, Bossuet sait faire circuler à propos un souffle d'éloquence, de poésie et de sensibilité. Nourri de la Bible, il transporte dans son style cette imagination sublime, profonde, se distinguant par l'éclat des couleurs, la hardiesse des métaphores et des hyperboles, mais toujours, il sait en faire une alliance pondérée par la raison.

Le Télémaque n'a pas la portée philosophique du Discours. C'est un roman de jeunesse, d'un caractère moral, si moral qu'on le considéra comme une censure du règne et des moeurs du grand roi. La signification piquante du livre a fait son succès, et aussi l'infortune de son auteur. Louis XIV ne sut pas gré

à Fénelon de ses satires indiscrètes sur l'abus du pouvoir absolu. A côté de vues très sages sur le gouvernement, il émet de véritables *utopies*. Le Télémaque n'en reste pas moins intéressant par l'inspiration chrétienne qui vivifie ce sujet païen (ce qui est bien caractéristique dans la page étudiée) et surtout par les qualités de style que l'auteur y apporte. Le trait distinctif de ce style est la grâce et la fraîcheur. Fénelon chante les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand et la verdure qui naît sous ses pas. Son oeuvre est toute de vivacité et de délicatesse.

Ces deux nobles figures épiscopales ont des droits incontestables à notre sympathie, mais s'il faut établir des degrés, je dirai que ma préférence va à Bossuet. Rien ne prime à mes yeux le bon sens ferme et le jugement droit. Cependant si le solide doit être préféré à tout, il ne faut pas non plus rejeter la grâce et la beauté; et c'est pourquoi tout en préférant Bossuet, je laisse à Fénelon la place d'honneur qu'il mérite. Je n'oublie pas que par son esprit libre et ouvert à tous les progrès, il se rapproche beaucoup de notre siècle, qu'il est en faveur de l'instruction des femmes, qu'il a peint la délicieuse figure d'Antiope, et qu'enfin il séduira toujours par son âme d'artiste et de poète. Après s'être raffermi dans un passage de Bossuet, il sera infiniment doux de se dilater dans une page de Fénelon.

VI. Auteur. —

François de Salignac de La Mothe Fénelon (1651-1715) surnommé le Cygne de Cambrai à cause de la douceur de son style, apprit dès sa jeunesse à savourer l'antiquité grecque. Il reçut les ordres sacrés au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et fut plus tard chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, fils du grand Dauphin dont Bossuet avait été le professeur.

Ses principales oeuvres sont: Traité de l'Existence de Dieu, Traité de l'Education des filles, Télémaque, Dialogue des morts ,et des Fables.

La comète

Paris, ce 2 janvier 1661.

Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés et croient fermement que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait en dire autant que lui: et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(*Lettre à M. de Bussy.*)

Questionnaire.

1. D'où ce morceau est-il extrait?

2. Quel en est la nature?

3. Quelle division de ce fragment pouvez-vous établir?

4. Quel autre écrivain du 17e siècle s'est raillé des craintes causées par l'apparition des comètes? Dans quel écrit en est-il question?

5. Caractérisez le style de cette page?

6. Définissez les mots suivants: Comète; Alarmes; Désespéré; Mazarin; Prodige; Honorer son agonie.

7. Indiquez la nature des propositions dans la phrase: « On dit que le Cardinal . . . »

8. Relevez les participes passés du texte et donner les règles d'accord.

9. Courte biographie de madame de Sévigné.

Composition française. — Vous connaissez sans doute des personnes qui établissent bien à tort, des rapports entre leur vie et certains faits purement accidentels et sans importance. Imaginez une petite histoire dans laquelle vous ferez parler et agir une de ces personnes superstitieuses.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

Ce morceau est extrait d'une lettre que Madame de Sévigné écrivait à M. de Bussy, le 2 janvier 1681. C'est une spirituelle satire de la sottise et de l'orgueil de certains grands personnages qui croient que l'apparition d'une comète annonce quelque évènement important de leur vie.

II. Etude du fond. —

PLAN

- I FAIT
  - Nous avons une comète
    - *a)* très étendue
    - *b)* dont la queue est la plus belle possible
- II INTERPRETATION DU FAIT
  - A Générale
    - *a)* Tous les grands personnages sont alarmés
    - *b)* ils croient que le ciel leur donne des avertissements par cette comète.
  - B Particulière
    - *a)* Ils établissent des rapports entre l'état désespéré de Mazarin et l'apparition de l'astre
    - *b)* Mazarin se moque spirituellement d'eux
    - *c)* il dit que la comète lui fait trop d'honneur.
- III CONCLUSION
  - L'orgueil se fait trop d'honneur de croire qu'il y a de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir.

Madame de Sévigné, bien qu'elle sût que ses lettres étaient lues et même copiées, ne devait pas se préoccuper de se tracer un plan pour les écrire. Dans une même épître, elle passe, sans y songer, « du grave au doux, du plaisant au sévère ». Dans ce fragment, on peut cependant établir une division. Il y a 1o un fait: « nous avons ici une comète »; 2o l'interprétation de ce fait par les grands personnages, interprétation générale d'abord, puis appliquée spécialement à Mazarin; 3o une conclusion: « l'orgueil se fait trop d'honneur ».

La critique est faite d'une main légère mais sûre. Avec son bon sens naturel, Mme de Sévigné a vite compris le ridicule de ces grands personnages qui « croient que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. » L'exemple de Mazarin qui se moque si plaisamment de ses flatteurs, vient donner une force plus grande à la raillerie de l'épistolière assez gaie pour s'amuser aux dépens des superstitieux, assez philosophe aussi pour tirer une leçon générale de faits particuliers.

LECTURE

Plusieurs années avant Mme de Sévigné, Molière s'était raillé de ces craintes causées par l'apparition des comètes. Dans la comédie des Femmes savantes, le prétentieux Trissotin dit à la pédante Philaminte:

> Je viens vous annoncer une grande nouvelle:
> Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle,
> Un monde près de nous a passé tout du long,
> Est chu tout au travers de notre tourbillon;
> Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
> Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Ces astres chevelus, à l'aspect mystérieux, qui venaient subitement flamboyer dans les cieux, furent longtemps regardés avec terreur comme des signes avant-coureurs de la colère divine; ils ont eu le don d'exercer sur l'imagination une puissance qui la plongeait dans l'extase ou dans l'effroi. Au Moyen-Age et à la Renaissance, on leur donne les dénominations les plus variées: épées de feu, croix sanglantes, poignards enflammés, lances, dragons, gueules. Les écrivains les plus sérieux ne s'affranchissent pas de cette terreur. Ainsi le célè-

bre chirurgien Ambroise Paré, dans un chapitre sur les *Monstres célestes* dépeint sous les couleurs les plus vives et les plus affreuses la comète de 1528. « Cette comète était si horrible et si épouvantable et elle engendrait si grande terreur au vulgaire, qu'il en mourut aucuns de peur; les autres tombèrent malade. Elle apparaissait estres de longueur excessive, et si estait de couleur de sang; à la sommité d'icelle, on voyait la figure d'*un bras courbé*, tenant une grande espée à la main, *comme s'il eust voulu frapper*. Au bout de la pointe, il y avait trois estoiles. Aux deux costés des rayons de cette comète, il se voyait grand nombre de haches, cousteaux, espées colorées de sang, parmi lesquels il y avait grand nombre de faces humaines hideuses, avec les barbes et les cheveux hérissez. »

On voit que l'imagination humaine a de bons yeux quand elle s'y met.

Au dix-septième siècle, on était renseigné sur la nature des comètes, mais, comme nous l'atteste Mme de Sévigné, leur apparition causait encore de la frayeur. Même de nos jours, on trouve de ces gens superstitieux qui raisonnent aussi faussement que les courtisans de Mazarin. De ce que deux événements se produisent en même temps, ils en concluent qu'ils sont liés entre eux par des rapports de cause à effet. Un miroir qu'on brise par accident, un oiseau qui entre dans une maison le soir, sont des augures de mort. Certains grands hommes ne sont pas à l'abri de ces superstitions. Victor Hugo, par exemple, fit retarder un repas auquel il avait été invité jusqu'à ce qu'on eût trouvé un quatorzième convive; il ne voulait pas qu'on fût treize à table.

III. Etude de la forme. —

Ce qui rend ce fragment intéressant, ce n'est pas le sujet mais la manière originale dont il est présenté et la leçon qu'en tire la spirituelle marquise.

Le récit est vif et alerte comme tout ce qu'écrit Mme de Sévigné. Le style est rapide, la phrase toute simple. Mme de Sévigné cause, la plume à la main, elle ne se serait pas exprimée autrement si elle eût raconté de vive voix à son cousin ce que la distance la contraignait d'écrire. C'est le naturel parfait.

Les expressions qu'elle emploie nous font sourire comme elle de la prétention et de l'orgueil des grands qui voient dans la comète, l'indication d'un événement humain. « Les hommes se sont toujours crus beaucoup plus importants qu'ils ne le sont au point de vue de l'ordre universel: ils ont eu la vanité de prétendre que la création tout entière était faite pour eux, tandis qu'en réalité la création tout entière ne se doute pas de leur existence. » Les grands du XVIIe siècle n'étaient pas exempts de cette prétention que raille ainsi un auteur du XIXe. Il y avait heureusement des exceptions, et le mot de Mazarin que la marquise applique à l'orgueil nous en est une preuve. C'est une raillerie très fine et que madame de Sévigné saisit parfaitement. N'y a-t-il pas quelque chose d'amusant dans cette expression: il y a de *grandes affaires* dans les astres quand on doit mourir.

IV. Étude des mots. —

COMÈTE (du grec *komë, chevelure*) : Astre errant, décrivant autour du soleil une ellipse très allongée et qui est accompagné d'une traînée de lumière appelée queue ou chevelure. Aristote croyait que les comètes étaient des météores formés des exhalaisons de la terre et de la mer, et ce fut là le sentiment de la foule des philosophes qui n'ont cru ni pensé que d'après lui. Plus anciennement, on avait eu des idées plus justes sur les comètes. Les Chaldéens savaient qu'elles sont des astres durables et des espèces de planètes. Senèque avait embrassé cette opinion; il nous parle des comètes d'une manière si conforme à tout ce qu'on en sait aujourd'hui qu'on peut dire qu'il avait deviné ce que les expériences et les observations des modernes ont découvert. Il écrivait il y a deux mille ans: « un jour viendra où le cours de ces astres sera connu et assujetti à des règles comme celui des planètes. » La prophétie du philosophe est réalisée. On sait aujourd'hui que, comme les planètes, les comètes gravitent autour du soleil et dépendent de son attraction centrale. Seulement, au lieu de décrire des courbes presque circulaires, elles suivent des courbes ovales ou des ellipses très allongées. Par suite de la nature de ces orbites, la même comète peut s'approcher très près

du soleil et s'en éloigner ensuite à d'effrayables distances. Ainsi, la comète de 1660, dont il est question dans le texte, et dont la période a été évaluée à 300 ans, se rapproche du soleil à 57,500 lieues (environ 38,000 lieues de moins que la distance de la terre à la lune), tandis qu'elle s'en éloigne à une distance de 32 milliards 500 millions de lieues, c'est-à-dire à 853 fois la distance de la terre au soleil. Le 17 décembre 1680, elle était à son plus grand rapprochement.

(D'après Flammarion.)

ALARMÉ: (de l'italien *all'arme, aux armes!*) : en proie à une violente frayeur causée par un danger réel ou imaginaire.

DÉSESPÉRÉ: au sens actif, plongé dans le désespoir ; au sens passif, sens du texte, qui ne donne plus d'espoir.

MAZARIN: cardinal italien, né à Piscina (Abruzzes). Richelieu, en mourant, le recommanda à Louis XIII qui le prit comme premier ministre, et Mazarin, naturalisé Français depuis 1639, conserva ses hautes fonctions sous Louis XIV, grâce à l'affection d'Anne d'Autriche. Il termina glorieusement la Guerre de Trente Ans par la paix de Westphalie (1648), triompha, non sans difficulté, de la Fronde qu'avait provoquée sa mauvaise administration financière et imposa à l'Espagne le traité des Pyrénées (1659). Il mourut en 1661.

PRODIGE: Ce qui est ou paraît être en contradiction avec les lois de la nature.

HONORER SON AGONIE: rendre honneur à Mazarin en lui faisant croire que le ciel annonce sa fin par une chose extraordinaire; ces courtisans sont des orgueilleux et des flatteurs.

V. Grammaire. —

1. Indiquer la nature des propositions dans la phrase: On dit que le Cardinal, etc . . .

ON DIT: prop. principale.

QUE LES COURTISANS CRURENT: 1ère compl. directe de *on dit.*

QU'IL FALLAIT HONORER : complétive directe de *crurent*.

ET LUI DIRENT : 2e compl. directe de *on dit*.

QU'IL PARAISSAIT : compl. directe de *lui dirent*.

QUI LEUR FAISAIT PEUR : complétive explicative de comète.

2. Relever les participes passés du texte et donner les règles d'accord.

ETENDUE : participe conj. avec être, s'accorde avec le sujet du verbe *comète*.

PERMIS : part. passé d'un verbe impersonnel reste invariable.

ALARMÉS : part. passé conj. avec être s'accorde avec le sujet du verbe *personnages*.

DÉSESPÉRÉ : part. passé conj. avec être s'accorde avec Mazarin.

VI. Auteur. —

Madame de Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal) naquit à Paris en 1626 et mourut au château de Grignan (Provence), en 1696. Elle épousa le marquis de Sévigné en 1644, et devint veuve fort jeune encore avec deux enfants sur lesquels se concentrèrent toutes ses affections. Sa fille épousa plus tard le comte de Grignan qu'elle suivit en Provence.

Cette séparation nous valut la plus grande partie de la Correspondance de Madame de Sévigné, celle qu'on a appelée « *un monument impérissable de la littérature de famille* ».

Madame de Sévigné très recherchée dans les salons et à la cour pour l'agrément de son esprit et de sa conversation, *écrivait comme elle causait*, tour à tour *gaie et attendrie, badinant avec malice*, ou même s'élevant jusqu'à l'*éloquence* pour analyser une impression, ou plaindre une infortune. Sa correspondance est comme un miroir exact et limpide de la société au XVIIe siècle ; la glace est tantôt *égayée* par les divertissements ou les *sourires de la cour*, tantôt assombrie par les *morts* et *les deuils*.

Madame de Sévigné sans qu'elle le voulût ni s'en doutât s'est élevée au *premier rang des écrivains* et reste bien un auteur *classique*.

SUJET DE COMPOSITION. — Vous connaissez sans doute, des personnes qui établissent, bien à tort, des rapports entre leur vie et certains faits purement accidentels et sans importance. Imaginez une petite histoire dans laquelle vous ferez parler et agir une de ces personnes superstitieuses.

L'examen du Général de Drouot

C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre Laplace y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant.

La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan, petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examinateur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise, et, sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir.

On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, Laplace reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au-delà de ses limites naturelles; il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal : les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. Laplace est touché; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion.

L'école se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy. Vingt ans après, Laplace disait à l'Empereur : « Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie est celui de votre aide de camp, le général Drouot. »

LACORDAIRE,
(*Eloge du général Drouot.*)

Questionnaire

1. D'où est extraite cette narration?

2. Quel plan a suivi l'auteur?

3. Quelles qualités conviennent surtout à une narration? Montrez qu'elles se rencontrent bien dans la narration que vous avez à étudier.

4. Expliquez les expressions et les mots qui suivent : C'était en 1793. — Une nombreuse et florissante jeunesse. — Châlons-sur-Marne. — Ecole d'artillerie. — Laplace. — Au nom du gouvernement. — Candidats. — Grade. — La porte s'ouvre.— Une sorte de paysan. — Petit de taille. — L'air ingénu. — Une méprise. — On attendait avec impatience le tour du petit paysan. — Il pousse l'examen au-delà des limites naturelles. — Calcul infinitésimal. — Claires, précises. — Marquées au coin. — Touché. — Le premier de la promotion. — Promotion. — Aide-de-camp. — Drouot (Antonio).

5. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Inventer un récit où l'on imitera d'aussi près que possible le texte étudié.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Quand le général Drouot, que Napoléon appelait «le Sage de la grande armée», mourut, en 1847, l'orateur le plus célèbre d'alors, Lacordaire, fut prié de prononcer son oraison funèbre. Il le fit avec chaleur et émotion. Ce texte est tiré de la première partie de son discours. Drouot était né en 1774.

II. Les idées. —

PLAN

Exposition ou cadre du tableau.

1. Temps de la scène. — 1793.
2. Lieu de la scène. — Châlons-sur-Marne, dans une des salles de l'Ecole d'artillerie.
3. Personnages.
   - a) Examinateur : Laplace.
   - b) Candidats. — Cent-quatre-vingts jeunes gens aspirant au grade de sous-lieutenant.
   - c) Drouot, sorte de paysan.
     1. Petit de taille
     2. L'air ingénu.
     3. Gros souliers.
     4. Bâton à la main.

- *Noeud ou Examen*
  - 1. Préliminaires de l'examen.
    - a) Un rire universel accueille le petit paysan.
    - b) Laplace lui fait remarquer sa méprise.
    - c) Il répond qu'il vient subir l'examen
    - d) Laplace lui permet de s'asseoir.
  - 2. Questions de Laplace.
    - a) Il reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend.
    - b) Il pousse l'examen plus loin que le programme ne le comporte.
    - c) Il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal.
  - 3. Réponses de Drouot.
    - a) Claires.
    - b) Précises.
    - c) marquées au coin d'une intelligence { 1o qui sait. 2o qui sent.
- *Dénouement ou Résultat.*
  - 1. Laplace est touché.
    - a) Il embrasse le jeune homme.
    - b) Lui annonce qu'il est le premier de la promotion.
  - 2. Impression de l'Ecole.
    - a) Elle se lève tout entière.
    - b) Elle accompagne Drouot en triomphe à travers la ville.
  - 3. Parole de Laplace à Napoléon, vingt ans plus tard.
    - Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie est celui de votre aide-de-camp, le général Drouot.

III. La forme ou le style. —

Cette page est une narration ou un récit. L'auteur, en effet, n'y énumère que des *actions*, c'est à peine s'il consacre deux lignes au portrait de Drouot lorsqu'il entre dans la salle d'examen. Si Lacordaire eût parlé de couleurs, de forme, d'aspect général des lieux et des personnes ce serait une description.

La clarté, la variété et l'intérêt conviennent spécialement à la narration. Constatons combien cette page réunit ces trois qualités :

1. *La clarté.*—Le style y est si clair, qu'il ne contient pas un mot, sauf «calcul infinitésimal» qui ne puisse être compris par un enfant de dix ans. Et ce style très clair est aussi preste

et dru. Voyez comme c'est simple et rapide: «C'était en 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne, dans une des salles de l'Ecole d'artillerie. Le célèbre Laplace y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant.»

Cinq lignes, et nous connaissons l'époque, le lieu de la scène, les personnages, le but de la réunion.

Il en va de même de chacun des trois autres paragraphes. Les phrases sont courtes, les verbes sont presque tous au présent, ce qui donne à la phrase beaucoup de fermeté. Mettons le passé ou l'imparfait au lieu du présent, il nous sera facile de voir que l'effet n'est plus le même: la phrase est bien moins alerte: elle pèse!

2. *La variété.* — Cette qualité du style exclut la monotonie et l'uniformité.

Or, rien de moins monotone et de moins uniforme, qu'un récit où le ton est vif, où l'on passe d'une impression pénible (celle du rire qui accueille le paysan) à une impression de joie (celle de son triomphe). Le récit est encore *varié* par le portrait du jeune Drouot, par la parole de Laplace à l'empereur, et enfin par les figures bien choisies qui s'y rencontrent.

«Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait...» «Une fermeté d'esprit qui le surprend...» «Les réponses sont marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent...» sont des métaphores.

« L'Ecole se lève » est une métonymie. En effet,le contenant, l'Ecole, y est pris pour le *contenu*, les élèves.

Ajoutons un exemple de la variété du style dans cette page, bien qu'il ne se trouve pas dans le texte imprimé que vous avez entre les mains. Lacordaire craint que l'auditoire d'élite auquel il s'adresse ne lui reproche la familiarité de son récit... d'un mot, il va grandir cet incident. C'est-à-dire, il va *varier* son style en passant du simple au sublime: «Cet examen, dit-il, c'est le péristyle de ce temple solennel qu'est la vie publique du général Drouot.» C'est-à-dire encore: «De même qu'un péristyle est une colonnade à l'entrée d'un temple, de même la

vie de Drouot a la majesté d'un temple dont cet examen est le péristyle.

3. *L'intérêt.* — Il est ménagé jusqu'à la fin. Lacordaire a accusé les contrastes pour piquer la curiosité de l'auditoire.

A la nombreuse et florissante jeunesse, il oppose un *petit* paysan. A son allure gauche, il oppose une science profonde, et aux rires qui l'ont accueilli, le triomphe dont il est l'objet.

IV. Étude des mots. —

C'était en 1793: C'est-à-dire en pleine révolution française et dans sa 2e période: «la Convention nationale». Il fallait trouver des officiers pour tous ces volontaires.

Une nombreuse et florissante jeunesse: une réunion de jeunes gens qui étaient riches, vêtus avec élégance, fiers de leur éducation, et pleins d'espoir pour l'avenir.

Châlons-sur-Marne: Chef-lieu du département de la Marne. Evêché suffragant de Reims, 27,000 habitants.

Ecole d'artillerie: école où l'on apprend le métier des armes, canons, mitrailleuses, etc.

Laplace (1747-1829) ; célèbre astronome et mathématicien, chrétien fervent aussi. C'est lui qui disait: «J'ai en mains tous les éléments qui composent le globe terrestre, mais il faut que quelqu'un donne la chiquenaude... (c'est-à-dire leur imprime le mouvement). Il ajoutait: «Ce quelqu'un, c'est Dieu.»

Au nom du gouvernement: à titre officiel.

Candidats: qui se présente à l'examen.

Grade: degré.

La porte s'ouvre: Lacordaire dramatise son récit. On sent à ce mot toutes les têtes tournées vers l'entrée.

Une sorte de paysan: qu'on peut prendre pour un paysan.

Petit de taille: de petite stature.

L'air ingénu: naïf.

Une méprise: une erreur.

On attendait avec impatience le tour du petit paysan: la curiosité était piquée; on se demandait encore s'il ne s'était pas trompé.

Il pousse l'examen au-delà des limites naturelles: il sort du programme, afin de faire plus d'honneur au candidat.

Calcul infinitésimal: calcul de quantités infiniment petites.

Claires, précises: que l'on comprend bien; qui répond juste à la question.

Marquées au coin: le coin est une pièce d'acier gravée en creux, dont on se sert pour marquer les monnaies ou les médailles. L'auteur veut dire que les réponses du jeune homme sont la marque d'une intelligence vive, d'une grande science.

Touché: ému.

Le premier de la promotion: le premier sur la liste de ceux qui ont réussi.

Promotion (du latin *pro*, en avant, et *movere*, mouvoir): ensemble des élèves qui entrent la même année dans une grande école.

Aide-de-camp: officier attaché à la personne d'un général pour transmettre ses ordres.

Drouot (*Antonio*): célèbre général français, et pair de France, né à Nancy en 1774. Il était fils d'un boulanger et se fit remarquer par un travail acharné dès son enfance. Il lui fallait porter le pain chez les clients, en revenant de l'Ecole, et se tenir dans la chambre publique où il devait leur répondre. Les allées et venues, aussi bien que les conversations, ne favorisaient pas les études du jeune homme, et par économie, ses parents éteignaient les lumières de bonne heure. Dès deux heures du matin, il était debout... Mais la lampe infidèle s'éteignait faute d'huile. L'enfant alors s'approchait du four enflammé, et là, à ce « rude soleil », continuait sa lecture de César et de Tite-Live... Il se distingua dans les guerres de Napoléon qui l'appelait le Sage de la grande armée.

V. Auteur. —

LECTURE

Henri-Dominique Lacordaire naquit à Dijon, patrie de Bossuet, en 1802. Brillant avocat a vingt-deux ans, il renonça au barreau et se fit prêtre. Il fut un des hôtes fervents de La Chesnaye, où il collabora au journal *L'Avenir*, avec La Mennais, et Montalembert. Après la condamnation de La Mennais, Lacordaire, sur le conseil de Dom Guéranger, se rendit à Rome : « Rétablissez, vous aussi, une famille de moines,lui avait «dit le restaurateur des Bénédictins de l'abbaye de Solesmes. «Dieu vous a fait prêcheur, comme il fit au 13e siècle pour «saint Dominique. A vous, mon ami, de ramener les fils de ce «grand homme, sur le sol français.»

Lacordaire rétablit, en effet, en France, un ordre qui en avait été expulsé par la Révolution. Ses conférences à Notre-Dame attirèrent une foule enthousiaste. A cinquante ans, il renonça à la chaire pour s'occuper de l'éducation de la jeunesse au collège de Sorrèze où il mourut, en 1861.

On le pressait, un samedi, de ne pas retourner à Sorrèze et de passer la journée du dimanche chez des amis : « Non, non, répondit-il, je ferais peut-être manquer la confession de ce soir et la communion de demain à quelques-uns de mes enfants : « *On ne peut calculer la valeur d'une communion de moins dans la vie d'un chrétien.* »

VI. Composition. —

SUJET PROPOSÉ : Inventer un récit où l'on imitera d'aussi près que possible le texte étudié.

C'était au mois de mai 1924. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Québec, dans une des salles de l'Université Laval. MM. Gustave Gagnon, Letourneau et Bernier y faisaient, au nom de l'Académie de musique, l'examen d'une soixantaine de jeunes gens et de jeunes filles au grade de « Licencié ».

La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysanne, petite de taille, l'air ingénu, souliers larges, talons bas, et une

sacoche râpée à la main. Un sourire moqueur accueille la nouvelle venue: « C'est un membre de l'Armée du Salut, chuchotte une grande brune aux yeux pointus, à sa voisine! »

M. Gagnon fait remarquer à la paysanne ce qu'il croit être une méprise et, sur sa réponse qu'elle vient subir l'examen, il lui permet de s'asseoir.

On attendait avec impatience que son tour arrivât. Il vient enfin. Dès les premières questions, le jury constate une fermeté d'esprit que le surprend. On présente tour à tour à la jeune fille des pièces de Bach, des sonates de Beethoven, des études de Chopin, etc.: elle ne bronche pas et exécute tous ses morceaux de mémoire.

Le solfège, la dictée musicale, l'harmonie ne semblent pas avoir de secrets pour elle.

MM. Gagnon, Letourneau et Bernier sont touchés. Ils félicitent l'artiste, et le président lui annonce qu'elle est non seulement « Licenciée », mais « Prix d'Europe ».

Toute l'Ecole applaudit et loue l'humble enfant qui était loin de s'attendre à un tel triomphe.

Ces jours derniers encore, nous avons entendu M. Gustave Gagnon dire: « C'est un des plus beaux examens que j'aie vu passer. »

AUTRE SUJET

Une nouvelle élève vient d'arriver au pensionnat. Elle est gauche et timide. C'est une « habitante !» disent les demoiselles de la première classe. La maîtresse propose une dictée de concours, une composition et des problèmes d'arithmétique: la petite habitante est première d'emblée. Louanges de la maîtresse et confusion de celles qui s'étaient moquées de la pauvre enfant.

Lettre de Louis Veuillot

A Mgr Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 6 juillet 1855.

Très vénéré seigneur, bon et tendre père,

La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre. Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'aurais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction. Je n'avais pas encore lu cette lettre que vous avez daigné m'écrire au premier coup de la mort de Marie. Elle a servi pour les deux blessures.

Monseigneur, tout le monde me plaint; moi, je plains ma soeur. J'ai trop à faire de m'humilier et de me repentir pour me plaindre. Mais j'adore la main divine qui purifie en châtiant. Loin de m'abattre, ces coups me relèvent. Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! et quelle évidence j'en ai en ce moment! et comme je l'entends! Il faut être à lui, n'être qu'à lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour lui.

Il a gardé l'innocence de ces enfants et il leur a donné une sainte mort. Marie, de jour en jour, mûrissait pour le ciel. De vraies et solides vertus croissaient sous les dons rares qui l'ornaient. Elle était pieuse, sincère; elle aimait la justice, elle savait se contenir et se sacrifier. Elle a expiré les mains jointes, les yeux au ciel, en donnant son coeur au bon Jésus, après avoir demandé à se confesser. Depuis un mois sa tante ne trouvait pas une légère faute à lui reprocher. Je la voyais grandir pour être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main. La petite Gertrude, à six ans, marchait sur ses traces. On lui présentait les plus horribles médecines: elle faisait le signe de la croix et les prenait sans hésiter, sans donner une marque de dégoût. Elle tenait à la main, durant les dernières heures, un petit crucifix qu'elle baisait souvent d'elle-même. Dans une des dernières convulsions, ce crucifix étant tombé sur son lit, elle se mit à le

chercher avec angoisse. Son grand-père lui dit: « Va, mon enfant, tu le verras bientôt! » Elle le reprit, le baisa, le présenta aux personnes qui l'entouraient, et mourut. Je n'étais pas là. Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis revenu en Alsace, l'autre était au cimetière. C'est ainsi qu'Elise les avait élevées,et qu'elle élève les autres. Coeur de mère, douleur de mère. Mon frère n'est ni moins tendre ni moins affligé. Je vois la beauté des affections chrétiennes.

Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait, afin que j'entre un jour dans la demeure de mes enfants, afin que ma soeur ne soit pas brisée par son courage même.

Votre serviteur reconnaissant et dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Questionnaire

1. Dans quelle occasion cette lettre a-t-elle été écrite?

2. Quelle est l'idée générale de la lettre?

3. Reconstituez le plan de cette lettre.

4. Quelles sont les trois qualités indispensables du style épistolaire? Se retrouvent-elles dans cette lettre? Montre-le, en soulignant dans la lettre les expressions où ces qualités semblent le plus en évidence.

5. Quelles figures présentent les expressions suivantes? Expliquez-en le sens:

« Loin de *m'abattre* ces coups me *relèvent* »
« J'adore la *main divine* ... »
« *Mûrissent* pour le ciel ... »
« De vraies et solides vertus *croissent* ... »
« Les dons rares qui l'*ornait* ... »
« Je la voyais grandir pour être bientôt mes *yeux, ma mémoire* [et ma *main* ... »
« *Marchait sur ses traces* ... »
« *Coeur de mère, douleur de mère* ... »
« Le *fruit des grâces* ... »
« Ne soit pas *brisé* par son courage même ... »

6. Définissez les mots suivants: Justice, contenir (se), sacrifier (se), médecines, convulsions, Alsace.

7. Donnez la règle de l'emploi du temps et du mode dans l'expression:

« La seule voix que j'eusse voulu entendre »

8. Analysez grammaticalement les mots soulignés dans la phrase:

« Elle tenait à la *main durant* les dernières *heures un petit [crucifix qu'*elle baisait *souvent d'elle-même.* »

9. Analysez logiquement:

« Priez Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des [grâces que Dieu me fait. »

10. Courte biographie de Louis Veuillot.

COMPOSITION FRANÇAISE. — Réponse à une lettre de sympathie.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Cette lettre de Louis Veuillot à Mgr Parisis, évêque d'Arras, est datée du 6 juillet 1855. Cette année-là, fin de juin, l'auteur avait perdu Marie, son aînée, fillette de neuf ans. Gertrude, âgée de six ans, mourut quelques jours plus tard au commencement de juillet. Louis Veuillot affligé répond à une lettre de consolation que lui avait adressée Mgr Parisis, son ami, le père de son âme.

II. Étude du fond. —

C'est une lettre d'amitié que la tendresse respectueuse, l'amour paternel, la gratitude émue envers une soeur et un frère animent tour à tour et que domine le sentiment chrétien. La pensée générale est celle-ci: *la mort des deux enfants.*

LECTURE

Louis Veuillot a été frappé à l'âme par le décès presque subit de ses deux fillettes. Mgr Parisis lui a écrit des sympathies qui l'ont touché. Combien dans les grandes douleurs, les vraies amitiés s'affirment davantage! Le début de cette lettre en témoigne par l'épanchement d'affection de Louis Veuillot envers ce « bon et tendre père » à qui il s'adresse: « La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre », lui mande-t-il. Il déplore n'avoir pas rencontré Monseigneur pour pleurer auprès de lui et recevoir sa bénédiction, puis il remercie de la lettre reçue.

Si la douleur avive les amitiés sincères, c'est qu'elle affine tous les grands sentiments. Chez Louis Veuillot, elle devait faire éclater surtout la foi. Et l'on admire, dans cette page de confidence, son attitude devant l'épreuve, la lumineuse force qui se dégage pour lui de ces coups terribles.

Veuillot sait le sens chrétien de la souffrance; la purificatoin par le châtiment. Et son âme, nouvellement régénérée dans la douleur, adhère davantage au Dieu qu'elle entend dans son avertissement, ses invitations, ses commandements. . . Elle voit clairement le plan divin dans la destinée humaine: l'unification en Dieu: être à Dieu, être à lui seul, n'agir que pour lui.

En Dieu, il regarde ses enfants gardées dans l'innocence et gratifiées du don d'une sainte mort. La pensée de leurs vertus, de leur pieux trépas domine chez lui la tristesse de la séparation et, aux longues lignes qu'il consacre à parler de ses enfants aimées, aucune plainte ne s'ajoute. Il relate la mort de Gertrude: « Je n'étais pas là! Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis revenu en Alsace, l'autre était au cimetière », ajoute-t-il simplement. Ces petites phrases s'échappent comme un soupir du coeur du père au souvenir de son absence à cette mort qu'on lui a détaillée.

Au sentiment de la foi, se joint celui de la gratitude envers sa soeur, la mère de ses enfants. Le dévouement de cette femme

a produit le chef-d'oeuvre d'une bonne éducation chez les deux petites disparues... il le renouvelle chez les autres enfants. C'est un réconfort pour le pauvre père, comme la sympathie de son frère, Eugène... lui est aussi une consolation. Elles sont belles les affections chrétiennes, conclut Veuillot. Ajoutons, poursuivant son idée : « elles sont belles puisqu'elles ont la puissance d'adoucir de si profondes douleurs. »

Un nouveau cri de foi termine la lettre — « Priez, Monseigneur ».—Louis Veuillot comprend la nécessité de la prière pour conserver le fruit des grâces qu'il reconnaît avoir reçues et pour remplir sa destinée humaine. Le nom de sa soeur revient encore avec le sentiment qu'elle inspire à l'auteur : « pour elle aussi, il faut prier. »

Nous trouvons dans la lettre trois parties : début, noeud, conclusion.

Les idées secondaires s'y classent ainsi : au *début;* expression de l'attachement de l'auteur pour Mgr Parisis.

Dans le noeud : épanchement de l'auteur 1o sur les dispositions de son âme devant l'épreuve ; 2o sur la conduite de Dieu au sujet des petites décédées ; 3o sur la consolation trouvée dans l'affection de sa soeur et de son frère.

La *conclusion* offre : une sollicitation de prières. Les idées particulières se rattachent comme suit :

Idée générale : la mort de Marie et de Gertrude Veuillot.

PLAN

- ENTRÉE EN MATIÈRE
  - Expression de l'attachement de Louis Veuillot pour Mgr Parisis témoigné à l'occasion de la mort par
    - a) Besoin éprouvé d'entendre sa voix seule
    - b) Regret de ne le pas rencontrer
    - c) Désir
      - de pleurer auprès de lui
      - de recevoir sa bénédiction
    - d) Consolation procurée par la lettre de Monseigneur.

- NŒUD
- Épanchements de l'auteur sur
  - A) Les dispositions de son âme dans l'épreuve
    - a) Humilité et repentir — Objet de la pitié générale, il plaint Élise.
    - b) Soumission à Dieu: Il adore la main de Dieu
    - c) Courage chrétien: Ces coups le relèvent.
    - d) Admiration de la miséricorde divine
      - de sa grandeur
        - Dieu l'avertit
        - Dieu le presse
      - de son évidence
        - Dieu lui commande
      - De ses desseins: il faut
        - Etre à lui
        - N'être quà lui
        - Ne rien faire que pour lui.
  - B) L'action de Dieu sur les enfants mortes
    - 1. Conservation de l'innocence.
      - 1. Mari
        - a) Son portrait moral
          - Perfectionnement journalier
          - Vertus réelles
            - Piété
            - Sincérité
            - Justice
            - Empire sur elle-même
            - Esprit de sacrifice.
        - b) Sa mort
          - attitude physique
          - actes
        - c) Témoignage de sa tante
        - d) Espoir déçu du père dont elle devait être bientôt
          - Les yeux
          - La mémoire
          - La main
      - 2. Gertrude
        - Son âge
        - Sa conduite
        - Sa mort
          - Crucifix
          - Absence du père
    - 2. Don d'une sainte mort.
  - C) Beauté des affections savourées dans l'épreuve, grâce
    - Au dévouement d'Élise—Education des enfants
    - À la douleur partagée par Élise
    - À la tendresse et à l'affection du frère.

CONCLUSION
- Sollicitations des prières de Monseigneur en vue
  - Du profit de l'épreuve
  - De la marche vers le ciel.
  - De la conservation d'Élise

III. Étude de la forme. —

Etudions dans cette lettre de Louis Veuillot les trois qualités présentées dans « les préceptes de la littérature » comme indispensables à toute sorte de lettres: *a*) la convenance, *b*) l'ordre, *c*) le naturel.

a) La *convenance*: 1o fait accorder le style avec le genre de lettre que l'on écrit.

Nous analysons ici une lettre d'une amitié respectueuse mais profonde; nous y trouvons ce qui caractérise ces lettres: l'abandon. Toute la page en offre l'expression; relevons cependant quelques phrases comme:

« J'aurais voulu pleurer auprès de vous », voilà exprimé sans détour le besoin de consolations.

« Tout le monde me plaint; moi je plains ma soeur. »

« Je n'étais pas là... Une sévérité... » L'auteur se livre tout entier, ces phrases si peu préparées semblent calquées sur sa pensée même.

2o La *convenance* fait accorder le style avec la condition du signataire. Louis Veuillot est un fils spirituel pour Mgr Parisis, il lui écrit comme à son père. Voyons ces exclamations qui livrent sans déguisement toute la pensée. « Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! Et quelle évidence j'en ai en ce moment! Comme elle m'avertit! etc. »

Et encore cette révélation des secrets entre Dieu et l'âme, révélation faite sans phrase, accuse la certitude d'être compris: « Il faut être à Lui, n'être qu'à Lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour Lui. »

La concision de cette phrase: « Coeur de mère, douleur de mère », témoigne aussi de l'intimité entre l'âme de l'évêque et

celle de Louis Veuillot qui lui écrit sans développer les idées dont il sait trouver l'écho fidèle dans le coeur de son tendre père.

3o La *convenance* fait accorder le style avec le caractère et le rang de la personne à qui la lettre est adressée.

Nous le trouvons dans la vedette. Louis s'adresse à un évêque: « Très vénéré Seigneur », écrit-il; mais cet évêque est un père pour son âme... « bon et tendre père » en exprime la reconnaissance.

« Cette lettre que vous avez daigné m'écrire », expression qui met en évidence la dignité de celui à qui elle s'adresse.

« Monseigneur, tout le monde me plaint ». La confidence du fils ne saurait exclure le respect du chrétien.

De même au dernier alinéa le titre de Monseigneur pallie l'impératif: Priez.

Enfin, Louis Veuillot avec respect se souscrit: « le serviteur reconnaissant et dévoué de Monseigneur. »

b) *L'ordre* bannit la confusion et fait passer avec méthode d'un sujet à l'autre. Cette qualité se trouve aussi dans la lettre étudiée, et cela grâce aux transitions heureuses. Le deuxième paragraphe commence par la réminiscence de la sympathie générale et se joint au premier par l'apostrophe: Monseigneur.

La deuxième idée secondaire du noeud s'unit naturellement à la première comme l'expression de ce que Dieu a fait pour les enfants, et suit bien l'expression de sa conduite miséricordieuse envers le père. Il me presse! Il me commande!... Il a gardé l'innocence de ces enfants.

La conclusion se lit parfaitement au noeud en résumant, dans les intentions de prières, la lettre entière.

c) *Le naturel* exclut de la lettre toute affectation, tout pédantisme. Nous trouverons ici cette qualité, en remarquant, dans le texte étudié, la simplicité et la tendresse caractéristiques de la correspondance de Louis Veuillot.

1o *Simplicité.*—Nous ne saurions trouver ici un seul terme recherché. La tournure de la phrase reste des plus naturelles.

« Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'aurais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction. » Toutes les phrases se citeraient à l'appui de notre affirmation.

2o *Tendresse.*—Comme toute la lettre vibre de ce sentiment et l'exprime vraiment! Relevons les expressions:

Au premier *coup* de la mort de Marie... Elle a servi pour les deux *blessures.* Nous voyons le coeur frappé et blessé du père...

Sous les *dons rares*—admiration émue du père.

Son coeur au *bon Jésus.* Il répète ici avec douceur le terme employé par l'enfant.

« Je la voyais grandir pour être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main ». Quelle confiance et quel amour!

Tous les détails des deux morts sont empreints de la même tendresse.

« Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce *saint* spectacle. C'est ainsi qu'Elise les avait élevées. »

Et la tendre pitié pour sa soeur s'exprime d'une façon bien profonde... « Coeur de mère, douleur de mère. »

Comme elle est sentie aussi la sympathie de son frère: « Il n'est ni moins tendre, ni moins affligé qu'Elise. »

« Priez... afin que j'entre un jour *dans la demeure* de mes *enfants* », périphrase d'un amour tendre qui unit pour l'âme de l'auteur, dans l'éternelle demeure des cieux, son rêve de père et son espoir de chrétien.

IV. Étude des expressions. —

Loin de *m'abattre* ces coups me *relèvent*: antithèse dans les termes métaphoriques. Elle marque la force chrétienne de Veuillot.

J'adore la *main divine*: métonymie et métaphore pour exprimer la Providence divine.

Mûrissent pour le ciel : métaphore pour exprimer le perfectionnement de l'âme de l'enfant.

De vraies et solides vertus *croissent* : métaphore pour exprimer le développement des vertus chez l'enfant.

Les dons rares qui *l'ornaient* : métaphore pour exprimer l'amabilité de l'enfant.

Je la voyais grandir pour être bientôt mes *yeux*, ma *mémoire* et ma *main* : trois expressions figurées pour marquer les services que le père attendait de sa fille.

Marchait sur ses traces : suivait son exemple.

Coeur de mère, douleur de mère : ellipse du verbe, dans une apposition frappante.

Le *fruit des grâces* : métaphore souvent usitée pour dire *conséquence*.

Ne soit pas *brisée* par son courage même : que les forces physiques répondent à son courage qui lui fait tout supporter et tout entreprendre.

V. Étude des mots. —

JUSTICE : 1o Caractère de ce qui est selon le droit ; 2o Vertu morale qui fait que l'on respecte le bien d'autrui. Le mot ici a ces deux sens.

(SE) CONTENIR : Contenir ses sentiments (la joie, la douleur, la surprise, etc., la colère particulièrement.)

(SE) SACRIFIER : Consumer une chose à laquelle on attache du prix. Ici : faire abstraction de ses goûts, de ses désirs, de ses idées pour plaire aux autres et, par-dessus tout, à Dieu.

MÉDECINES : Remèdes... le mot est vieilli dans ce sens.

CONVULSIONS (du latin *convulsio, convellere*), tirailler. Affection qui attaque les jeunes enfants, caractérisée par des contractions de telle ou telle partie du corps qui peuvent amener la mort par congestion cérébrale, asphyxie.

ALSACE : Ancienne province réunie à la France par le traité de Westphalie (1648) dont Strasbourg était la capitale, entre

les Vosges et le Rhin, cédée à l'empire allemand par le traité de Francfort-sur-le-Mein, 10 mai 1871 et rendue à la France après la guerre de 1914.

VI. Grammaire. —

La seule voix que j'eusse voulu entendre.—Emploi: 1o du subjonctif, 2o du plus-que-parfait.

1o On emploie ordinairement le subjonctif quand le verbe dépend d'une proposition où se trouve: *le seul.* Nous avons ici: Votre voix est la seule que j'eusse voulu entendre.

2o S'il s'agit d'une action déjà faite, on se sert du plus-que-parfait du subjonctif. En *arrivant,* marque ici une chose faite, donc on emploie le plus-que-parfait du subjonctif.

a) ANALYSE GRAMMATICALE.—Elle tenait à la *main durant* les dernières *heures* un petit *crucifix qu'*elle baisait *souvent d'elle-même.*

MAIN: nom commun, fém. sing.; comp. ind. de tenait.

DURANT: prép., marque le rapport qui existe entre *tenait* et *heures.*

CRUCIFIX: Nom commun, masc. sing., antécédent de que et comp. direct de tenait.

QU': mis pour que: pronom relatif, 3e pers. du masc. sing., compl. direct de baisait.

SOUVENT: Adverbe, modifie baisait.

ELLE-MÊME: pronom personnel, 3e pers. du fém. sing., compl. indirect de baisait.

MÊME: adjectif indéfini, fém. sing., détermine elle.

b) ANALYSE LOGIQUE.—Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait.

Cette phrase renferme trois propositions.—Première proposition: *principale.*—Priez. — Sujet: vous (sous-entendu) ; verbe: soyez; attribut: priant.

Deuxième proposition: *Complétive circonstancielle.*—Afin que je ne perde pas le fruit.—Sujet: je; verbe: sois; attribut: perdant; compl. direct: fruit.

Troisième proposition: *complétive déterminative.* — Que Dieu me fait. — Sujet: Dieu; verbe: est; attribut: faisant; compl. direct: que; compl. indirect: me.

VII. Biographie. —

Louis Veuillot (1813-1883), écrivain français du XIXe siècle. Il a été le rédacteur du journal l'*Univers* pendant plus de trente ans. Veuillot, rude lutteur, était aussi un artiste passionné de belle forme.

Ses ouvrages les plus importants sont: Rome et Lorette, Le parfum de Rome, les Odeurs de Paris, Çà et Là, La vie de Jésus-Christ et sa Correspondance publiée en sept volumes.

RÉPONSE À UNE LETTRE DE SYMPATHIE

Ma chère Louise,

Au retour d'un voyage d'affaires, il y a quinze jours, votre lettre m'attendait pour me verser dans l'âme les plus délicates paroles de sympathie. Vous devinez qu'elle m'a été au coeur! Merci et de toute mon âme plus que jamais unie à la vôtre, puisque le ciel nous garde l'une près de l'autre, dans la gloire, nos deux bien-aimées mamans.

Le bon Dieu a été bon pour moi: il m'a donné de comprendre à l'instant le mystère d'amour que voilait son apparente rigueur. Oui, humainement parlant, je suis arrivée trop tard auprès d'elle; mais elle a eu mieux que ma présence: elle est allée au bon Dieu comme on s'abandonne, les yeux fermés, dans les bras tendus d'un Père, et d'un Père qui aime infiniment! Ses lèvres, posées sur la croix que je lui avais laissée à mon dernier voyage, ont murmuré jusqu'à la fin la supplication confiante en la Miséricorde divine, l'appel à la Bonté infinie, et elle s'est endormie doucement au murmure des *Ave*. Qu'aurais-je pu faire de plus? Son âme si belle n'avait pas besoin de mes

pauvres mots d'enfant pour s'élever à Dieu : elle vivait de sa pensée, ou mieux, depuis longtemps sa vie n'était qu'une prière ininterrompue ; on le sentait à l'atmosphère de recueillement qui l'entourait ; et dans le regard une telle douceur rayonnait, qu'on se trouvait attiré près d'elle... Mais, c'était ma mère ! Comment ne serais-je pas inclinée à la vénérer comme une sainte ? Vous comprenez ce sentiment-là, vous, n'est-ce pas ?

Depuis quelques années, je marche de deuil en deuil : pour moi aussi, la vie est un peu « une voie Appienne », car elle est « bordée de tombeaux » ; heureuse si, sur ses tombes, je songe plus au ciel où sont allés ceux que je pleure !...

De toute mon âme, je vous remercie.

C...

La Sainte Vierge

Nous répétons à chaque anniversaire l'oracle de Pie IX: « Marie est plus belle que la beauté. » Telle une humble enfant de la France a pu la contempler au lendemain de ces fêtes célestes du 8 décembre 1854.

« Elle était de taille moyenne, elle semblait toute jeune; elle avait la grâce de la vingtième année; mais, sans rien perdre de son exquise délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits aux lignes divines se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la plus haute des maternités, une sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumaient et se fondaient ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. A quoi le comparer en ce globe déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne se rencontrent jamais sans quelque impur mélange? Toute image, toute comparaison serait un abaissement de ce type indicible... Ce n'est point avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir, et pour ainsi dire, éclairer les astres du ciel. »

HENRI LASSERRE (*Notre-Dame de Lourdes.*)

Questionnaire

1. De quel ouvrage est tiré ce portrait de la sainte Vierge?
2. A quelle occasion l'auteur écrivit-il cet ouvrage?

3. Quelle est l'idée générale du morceau?

4. Rétablissez le plan suivi par l'auteur?

5. Montrez que le style de cette page est d'abord très simple puis qu'il s'élève peu à peu.

6. Expliquez les mots: beauté, saison, candeur, pureté, gravité, sagesse, lampe, astre, ligue, harmonie, éclat, caractère.

7. Expliquez les deux métaphores: « Quatre saisons de la vie humaine », et « les rayons du beau ».

8. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Sujet proposé: Portrait physique, intellectuel et moral de mon amie.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Ce texte est tiré du livre de M. Henri Lasserre: *Notre-Dame de Lourdes*. Affligé d'un mal d'yeux qui le faisait beaucoup souffrir et allait entraver sa vocation d'écrivain, M. Lasserre promit à la sainte Vierge de raconter les merveilles de Lourdes si elle daignait lui accorder sa guérison.

Celle qu'on n'invoque jamais en vain eut pitié de son serviteur: M. Lasserre fut guéri. Aussi, c'est avec l'émotion d'une âme qui a touché le surnaturel que l'auteur trace le portrait de son auguste bienfaitrice. Et pourtant, selon Bernadette, l'image ne répondait pas à l'original. L'enfant ne pouvait que répéter: « Ah! la sainte Vierge elle est si belle, si belle, que pour la voir on voudrait mourir. » Et nous, nous nous demandons, si l'étude que nous allons faire en classe, de la figure de notre divine Mère peut aller sans quelque profanation.

Loin de faire comme le botaniste qui porte le fer dans la splendide corolle qu'il a sous les yeux uniquement pour la classifier, si nous analysons la céleste fleur, c'est pour en admirer les couleurs et en respirer le parfum. Mieux encore, c'est un hommage filial que nous déposons aux pieds de notre divine souveraine.

L'idée générale du morceau est l'oracle de Pie IX: « Marie est plus belle que la beauté. »

Les idées secondaires nous montrent cette beauté de la sainte Vierge exprimée:

1o Par son portrait;

2o Par la faiblesse d'une comparaison entre sa beauté et les beautés d'ici-bas.

La conclusion affirme que cette beauté de notre divine Mère est inappréciable. « Ce n'est pas avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir et éclairer les astres du ciel. »

II. Étude du fond. —

(Les idées). — *Idée générale*: parole de Pie IX: « Marie est plus belle que la beauté. »

PLAN

- Idées principales: EXPOSITION — Beauté de la sainte Vierge présentée
  - Idées secondaires: Tableau des circonstances
    - Idées particulières
      - a) Personnages
        - sainte Vierge
        - Pie IX
        - Bernadette
      - b) Temps
        - Chaque année
        - le 8 décembre
      - c) Lieu des apparitions
        - la France

- **NŒUD** — Beauté de la Sainte Vierge exprimée
  - (A) Par son portrait
    - 1o taille moyenne
    - 2o semblait toute jeune
    - 3o avait la grâce de la vingtième année
    - 4o exquise délicatesse de cet éclat
      - a) fugitif dans le temps
      - b) au caractère éternel
    - 5o traits aux lignes divines réfléchissant les beautés des quatre saisons de la vie humaine.
      - a) Innocence, Candeur — Enfance
      - b) Pureté de la Vierge — Jeunesse
      - c) Gravité de la maternité — Age mûr
      - d) Sagesse supérieure — Vieillesse
  - (B) Par la faiblesse de toute comparaison.
    - 1o Les rayons du beau ici-bas sont
      - a) épars
      - b) brisés
      - c) ternis
      - d) toujours unis à quelque impur mélange
    - 2o Toute comparaison serait — Un abaissement de ce type indicible.
- **CONCLUSION** — Beauté de la sainte Vierge inappréciable ici-bas
  - C) Les lampes de la terre ne sauraient
    - a) Faire voir les astres du ciel
    - b) Éclairer les astres du ciel

III. Étude de la forme. —

Le style de cette page est d'abord très simple. Trois petites phrases tombent dru sur le fond du portrait. « Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune. Elle avait la grâce de la vingtième année. » Le style s'élève dans l'expression: « Cet éclat fugitif dans le temps avait en elle un caractère éternel », et atteint au sublime lorsque l'auteur affirme que « dans ces traits, aux lignes divines, se mêlaient sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre

saisons de la vie humaine. » Cette belle métaphore et celle qui la suit: « A quoi la comparer sur ce globe déchu où les rayons du beau sont épars, brisés, ternis », font de cette page l'une des plus touchantes de la littérature mariale.

M. Henri Lasserre n'emploie que des mots connus. Il écrivait cependant à une heure où l'on poussait, comme aujourd'hui, jusqu'à l'excès le souci de l'épithète non banale. Une demi-page de prose coûtait alors à Flaubert autant de soucis qu'un sonnet à Hérédia; mais — nous le répétons — l'âme de l'écrivain avait vibré au contact du surnaturel. Il ne voulait qu'une chose: bénir sa divine libératrice. Il l'a fait avec des expressions sereines et émues qui nous mettent des larmes dans les yeux à la lecture de cette page où il a fait passer toute la gratitude de son coeur de croyant et d'enfant de Marie.

IV. Etude des mots. —

BEAUTÉ: Manifestation sensible de la perfection physique ou morale qui éveille le sentiment de l'admiration. « Et la beauté, sans doute, emportait la balance. » (Corneille).

SAISONS: Chacune des quatre divisions égales de l'année réglées sur le temps employé par le soleil à passer d'un solstice à un équinoxe, d'un équinoxe à un solstice, et sur les variations de température qui y correspondent.

Temps de l'année propre pour quelque chose: La *saison* de la chasse. — Moment opportun pour quelque chose : Tout vient en sa saison. (Corneille, *Menteur*, III, 5.)

CANDEUR: Sincérité d'une âme pure qui n'a rien de caché: « Il y a dans la véritable vertu une candeur, une ingénuité, que rien ne peut contrefaire. » (Fénelon: *Télémaque*).

PURETÉ: Etat de ce qui n'est mélangé d'aucun élément: de l'or à l'état de *pureté* absolue. Etat de ce qui n'est altéré par aucun élément mauvais: la pureté de l'air. La *pureté* de la foi.

GRAVITÉ: Tendance des corps vers le centre de la terre. Centre de *gravité*: point par lequel passe le résultat des poids des molécules qui composent un corps, quelle que soit sa position. Caractère de ce qui a de l'importance: la *gravité* des circonstances. Qualité de celui qui est sérieux, digne, réfléchi.

SAGESSE: Connaissance juste des choses: Daigne mettre, grand Dieu, la *sagesse* en sa bouche (Athalie, II, 7.). Qualité de celui qui mène une conduite réglée: la *sagesse* est une égalité d'âme que rien ne peut troubler.

LAMPE: Ustensile formé d'un réservoir contenant un liquide combustible où trempe une mèche pour produire de la lumière.

ASTRE: Corps céleste. L'astre du jour, le soleil. *Figuré*: « Il est l'astre naissant qu'adorent mes états. » (Corneille, 11, 7.). Etre né sous un astre favorable.

LIGNES: (du latin *linea*) : fil de lin — Ficelle, corde tendue dans une direction déterminée. — Cordeau tendu pour indiquer un alignement: Et ces froids ornements à *la ligne plantée*. (Boileau, *Lat.* 4.). — Trait continu qui indique une direction déterminée: tracer des lignes sur le papier. — *Lignes* de portée: les cinq traits horizontaux, qui, dans l'écriture musicale, servent à déterminer la place et la valeur des notes. — *Lignes* de la main: Traits dont est sillonnée la paume de la main. — Etendue à une seule dimension: longueur (géométrie). — Ce qui forme limite, démarcation dans une direction continue: ligne de partage des eaux. — *Ligne*: la douzième partie d'un pouce. — Direction continue dans un sens déterminé: suivre la *ligne du devoir*. — Suite de mots disposés horizontalement dans une page écrite ou imprimée: page de trente *lignes*. — Série de membres d'une même famille: *ligne* directe, qui va de père en fils.

HARMONIE: Accords de sons agréables à l'oreille: Des chants pleins *d'harmonie*. — Succession de mots formant des sons agréables à l'oreille: *l'harmonie* d'un vers. — Disposition entre les diverses parties d'un ensemble: *l'harmonie* du corps humain.

ECLAT: a) Fragment projeté par un corps qui éclate: Il fut frappé d'un *éclat* de pierre;

b) Action d'éclater: bruit de ce qui éclate: les *éclats* du tonnerre;

Figuré: « Sur moi seul doit tomber *l'éclat* de la tempête. » (Corneille, *Cid.*, II, 8.).

c) Vive lumière qui vient frapper la vue: *l'éclat* du soleil. — Par analogie: l'éclat du teint, des yeux. « Je n'aurais adoré que l'*éclat* de vos yeux. » (Corneille, *Polyeucte*, IV, 5.)

d) Caractère brillant de la beauté, de la puissance: *L'éclat* de son grand nom lui fait peu de jaloux. (Corneille, *Horace*, II, 3).

Caractère : (Emprunté du latin *character*, trait gravé, écrit. — du grec : graver.) — Marque : signe distinctif. — Au propre: Trait gravé, écrit: caractères hiéroglyphiques. — Signe d'écriture: caractères de l'alphabet.

Au figuré: Trait particulier, manière d'être qui distingue une chose d'une autre: Le *caractère* d'une maladie, le *caractère* de la poésie moderne. Le trait ou les traits dominants de la physionomie morale d'un homme. Un caractère irascible. La manière d'être morale, par opposition à l'intelligence: Grand par l'esprit et non par *le caractère*.

Devoir: Expliquer les deux métaphores: « Quatre saisons de la vie humaine » et « les rayons du beau ».

Explication: 1o *Les saisons de la vie humaine*. De même que l'année a quatre phases successives appelées âges, *printemps, été, automne, hiver*, ayant chacune leurs beautés — de même la vie humaine a quatre phases, ayant aussi chacune leurs beautés: l'enfance a la candeur; l'adolescence, la virginité; l'âge mur, la maternité; la vieillesse, la sagesse . . .

Et la Vierge bénie réunissait en elle toutes ces beautés.

2o *Les rayons du beau*: de même que d'un centre lumineux ou d'une source de chaleur s'échappent des jets appelés *rayons*, de même du *beau* on fait un centre, une source d'où s'échappent des splendeurs, des clartés que l'on nomme rayons, en vertu de la comparaison faite dans l'esprit.

V. Composition. —

Sujet proposé: « Portrait physique, intellectuel et moral de mon amie. »

DÉVELOPPEMENT

Mon amie a dix-huit ans, cet âge charmant où les qualités s'épanouissent et donnent leur fleur. Elle est grande et bien proportionnée. Elle n'a pas cette « gracilité » que l'art grec considérait comme une condition de l'élégance, cependant sa démarche un peu fruste ne déplaît pas. Le visage forme un ovale assez régulier. Les yeux sont beaux par leur expression. La bouche est grande et le nez, eh bien, oui, le nez... volumineux... Voilà une figure qui, après tout n'est pas parfaite, dites-vous? Soit, mais la physionomie est sympathique. D'où vient qu'une figure est attachante? Il y a là comme un mystère sacré que Dieu a voulu soustraire à nos grossières analyses par respect pour l'âme dont la figure est le reflet. On demandait à Montaigne pourquoi il était si attaché à la Béotie dont il a tracé le portrait dans des pages immortelles. « C'est, répondit-il, parce que c'était lui. » Je vous assure que si je pouvais pétrir à mon gré le visage de mon amie, je ne le ferais pas, parce qu'alors ce ne serait plus elle!

La Providence fut généreuse en *dons intellectuels* à l'endroit de mon amie: esprit lumineux, jugement sûr, mémoire fidèle si elle n'est pas facile et prompte. Mon amie calomnie toujours sa mémoire, elle devrait convenir qu'elle a trop de bon pour en dire du mal.

Au *moral*, et par *moral*, j'entends surtout les qualités *d'âme* et de *coeur*, mon amie me paraît bien douée. C'est à ces traits précieux que je l'ai jugée digne d'être la soeur de mon âme: Piété ardente et communicative, bonté, loyauté, sincérité, droiture, voilà les riches traits de cette personnalité morale, attirants pour quiconque sait par delà les dehors, atteindre la valeur vraie, celle de l'élite, qui ne se révèle pas par les seuls dehors.

Quand j'ai besoin d'un conseil mon amie me le donne — sage et fraternel. Quand je suis tentée de faillir au devoir,

son exemple m'entraîne; quand je veux m'égayer, oublier les tristesses des choses comme celles des êtres, je vais auprès d'elle refaire ma sérénité.

Et je bénis le ciel d'avoir mis dans mon existence ce secours et cette réconfortante joie d'une amitié fidèle.

VI. Auteur. —

Lasserre (Henri), 1828-1900. H. Lasserre, guéri miraculeusement d'une grave maladie d'yeux par l'intercession de la sainte Vierge, en a témoigné sa reconnaissance en écrivant son beau livre: *Notre-Dame de Lourdes*, dont le succès fut prodigieux

(*Lectures litt. F. I. C.*)

LECTURE

Portraits de trois petites marionnettes

Il y avait une fois trois petites marionnettes... Elles vous adresseront trois petites révérences. Et puis vous ne les verrez plus. Mais, plus favorisé, je continuerai de les voir chaque jour.

De la première, j'ai reçu une leçon, une bonne leçon, à la promenade. Je ne la cherchais pas, je vous jure, et j'en suis encore humilié.

C'est une petite fille, un petit bout de petite fille de rien du tout, pas plus grande que ça, et encore! Vous la connaissez? Vous ne la connaissez pas? Que je vous plains de ne pas connaître Paulette! Je vous la présenterai, ou plutôt je vous présenterai à elle, parce que les grandes personnes, aujourd'hui on en trouve tant qu'on veut, tandis que les enfants, chacun sait qu'il n'y en a plus. J'ignore comment Paulette vous accueillera, peut-être bien, peut-être mal, peut-être les deux à la fois... Tâchez de lui plaire, cela vaut mieux. Autrement, elle vous arrangera comme elle m'a arrangé.

Pour que vous compreniez toute son impertinence, il faut que je vous dessine en quelques traits son portrait.

Dix ans, une longue chevelure annelée, châtain-foncé avec des reflets dorés, de grands yeux bruns, à la fois câlins et profonds, où court sans cesse un point d'or, mystérieux, qui ne se fixe jamais, un petit corps souple et mince, et des mouvements toujours gracieux: pas moyen de la faire tenir tranquille, et quand elle marche on dirait qu'elle danse. Je suis peut-être partial parce que je suis en colère depuis l'humiliation qu'elle m'a infligée. Alors je n'en dis pas assez de bien sans doute. Ajoutez-en, afin de rétablir la vérité.

Nous nous sommes beaucoup promenés ensemble. C'est un petit compagnon qui ne redoute rien et qui même a la coquetterie des passages les plus difficiles. Il n'en manque pas dans nos montagnes. Quand je l'ai hissée, non sans peine, sur un rocher solide, après un couloir glissant, c'est pour m'entendre dire: — Veux-tu que je t'aide?

Nous fûmes surpris un jour par une pluie torrentielle et nous nous réfugiâmes sous un gros châtaignier. Elle avait, malgré sa bravoure, un tantinet peur de l'orage.

— Il ne s'en ira pas, bien sûr? me dit-elle.

— Qui ça?

— Le châtaignier?

Je l'avais recouverte de ma pélerine où elle disparaissait tout entière, sauf sa petite figure. D'une feuille, une goutte lui tomba sur le nez, elle se mit à rire. Et ce fut son rire qui la rassura.

Une autre fois, toujours à la campagne, elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue vers moi, elle m'a déclaré:

— Papa, j'aime le monde

— Tu aimes le monde?

— Oui, j'aime tout.

Elle aime tout: c'est bien cela. Elle se précipite dans la vie comme dans notre jardin qu'elle veut respirer tout entier.

Encore n'en est-elle pas rassasiée. Cette avidité, délicieuse à surprendre, quelquefois me fait peur. Comment se contentera-t-elle d'un sort ordinaire? Je lui voudrais un sort tout doré. Mais il ne la comblerait pas davantage. Nos promenades me l'ont bien montré. Elle m'avait fait descendre un jour dans un ravin au fond duquel elle avait aperçu des oeillets sauvages, de minces oeillets roses perchés sur de longues tiges. C'était beaucoup de gymnastique pour une maigre cueillette. Mais les enfants se moquent des efforts qu'ils exigent. Il y avait dans mon ravin, beaucoup d'oeillets sauvages. Après en avoir arraché trois ou quatre, désireux d'en finir promptement et de remonter, je crie à Paulette:

— Combien en veux-tu?

— Tous, au moins.

Peste! mademoiselle, vous ne serez pas commode à satisfaire. Et puis, il ne faut pas barguigner avec elle. Ric, rac: elle tranche de tout avec compétence. N'est-elle pas au courant des dernières prescriptions sociales? La loi du travail n'a pas de secrets pour elle. Volontiers elle priverait de dessert, et même du repas tout entier, celui qui n'aurait pas travaillé. Cela vous étonne? Quand vous la connaîtrez, rien ne vous étonnera plus. Elle entre un jour, à Paris, dans mon cabinet de travail. Il est expressément défendu d'entrer dans mon cabinet de travail, mais pour elle rien n'est sacré. Dès qu'elle a pu atteindre le loquet de la porte, elle a pénétré chez moi comme chez elle, avec autorité mais avec gentillesse. Et la voilà qui vient à moi et qui me pose sa petite main sur le front.

— Paulette, ma mie, que me veux-tu?

— Mais, papa ton front n'est pas mouillé?

— Pourquoi, diable, mon front serait-il mouillé?

— Tu ne gagnes pas ton pain à la sueur de ton front.

Elle avait lu dans son Histoire Sainte que l'homme est condamné à gagner son pain quotidien, et tout de suite elle m'en faisait l'application.

Sa biographie est déjà si remplie d'événements que, vous

le voyez, je ne m'arrête plus. Je crois que cette lumière naissante fera un grand jour.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas raconté la leçon que j'ai reçue d'elle. Jugez vous-même s'il n'y a pas de quoi être mortifié.

Nous étions à la veille du premier janvier. Sa mère me l'avait confiée pour lui faire prendre l'air.

— Surtout, m'avait-elle recommandé, ne lui achetez rien. C'est le moment des étrennes et les cadeaux pleuvent déjà de tous les côtés

Et très injustement elle ajouta:

— Vous avez une tendance à la gâter.

Comme si j'avais jamais gâté Paulette!

Nous hésitâmes entre le Jardin des Plantes où il y avait une grande volière et le Jardin d'Acclimatation où l'on donne à manger aux biches dans le creux de la main, et finalement nous allâmes aux Champs-Elysées.

Le froid, qui était vif et sec, animait ses joues. Le teint, c'est quelquefois ce qui lui manque. L'air, précisément, lui en donnait. Elle était particulièrement ravissante. De temps à autre, je la regardais pour voir si elle le demeurait. Je redoutais qu'elle ne changeât à son désavantage. Ce qui est trop beau ne peut pas durer. Mais elle ne changeait pas, et les roses de ses joues m'enchantaient.

Les Champs-Elysées étaient encombrés de petites boutiques bien garnies. Des poupées et des polichinelles, pendus à des ficelles, étaient là pour aguicher les enfants. Comment les enfants auraient-ils résisté à la tentation? Nous autres, est-ce que nous résistons beaucoup? Notre plus grand courage est encore la fuite. Paulette, bien sagement, et plus sérieuse que je n'aurais cru, me demanda de lui offrir un modeste seau de bois

— Celui-là?

— Oui, celui-là.

J'avais désigné le plus simple. Il y en avait d'autres qui étaient pyrogravés et bien plus tentants. J'offris le seau de bois. Après le seau de bois, une pelle la tenta.

— Celle-ci?

Une pelle quelconque, anonyme, sans le moindre ornement. J'offris la pelle. Qu'est-ce, en effet, qu'un seau, sans une pelle pour le remplir de sable? Il y a entre ces deux instruments un rapport étroit, un lien nécessaire qu'un papa discerne tout de suite. Puis, ce fut une balle. A vrai dire, la balle ne se rattache à rien. De même que la corde à sauter qui me fut aussi réclamée. J'offris la balle, j'offris la corde à sauter. Mais, j'avais une raison, une raison supérieure, que tous les parents, soucieux de l'éducation de leurs enfants, comprendront: je voulais savoir jusqu'où iraient les appétits de Paulette. Vous conviendrez que c'était là une expérience intéressante. Alors, elle désigna une poupée d'un air tendre et me la montra sans rien dire. Je vis le point d'or qui court dans ses yeux se fixer. Elle souriait, elle était jolie à croquer, elle ne demandait rien. Je vous assure qu'elle ne demandait rien. J'offris la poupée.

Savez-vous comment elle me remercia? Non, vous ne le devineriez jamais. Les deux mains pleines, elle me considéra gravement et me dit enfin:

— Comme tu es faible, papa!

La seconde, qui s'appelle Marthe, comme la sainte trop décriée de l'Evangile, ne doit pas avoir beaucoup plus de cinq ans. Il n'y a pas si longtemps qu'elle s'agitait dans la maison en répétant, comme un cri de trimophe:

— J'ai mon lustre! J'ai mon lustre!

On lui avait appris que cinq ans ça faisait un lustre. Elle était ravie d'avoir un lustre. Mais bientôt rassasiée, elle en exigea une autre immédiatement:

— Quand est-ce que j'en aurai deux? Et quand est-ce que j'en aurai trois?

Nous nous affligeons des jours qui passent. Elle réclamait cinq ans d'un seul coup. Tant d'ambition lui passera.

La voyez-vous d'ici? Elle est blonde, menue et effilée, un nez qui se retrousse un peu, un air absorbé, et des yeux si étonnés qu'ils créent le monde à chaque regard. Elle croit absolument tout ce qu'on lui raconte. Aucun doute n'est ja-

mais entré dans son esprit. Il ne faut pas la plaisanter, parce qu'elle pleure. Elle est si heureuse de vivre qu'elle a sans cesse de grands désespoirs dont elle ne veut pas être consolée. Pour arrêter le cours de ses larmes, on lui dit que, si elle continue, ses yeux vont fondre comme une bougie qui répand sa cire. Inquiète, elle interroge sa soeur :

— Est-ce qu'ils ont déjà fondu, Paulette?

— Pas encore. Mais ça va commencer.

Les apparences lui suffisent amplement. Elle n'exerce que sur elles sa petite observation. Un jour d'hiver qu'il y avait un épais brouillard, nous vîmes le soleil sans rayons, pareil à un globe rond et rouge.

— Tiens, me dit-elle, la lune qui a pris feu!

Si elle est un peu lacrymale, elle n'est point sentimentale pour autant. Il est imprudent de lui poser cette question :

— Aimes-tu ton père, ma petite?

Parce qu'elle répond tranquillement :

— Pas toujours. On n'aime pas toujours.

Sa soeur aînée, qui a de l'imagination et le sens des chimères, et qui vit volontiers dans le commerce des fées, voudrait l'éblouir par le récit des rêves flatteurs où elle tient rang de princesse et porte de belles toilettes. Mais d'un mot elle l'a clouée :

— Moi, quand je rêve, je rêve que je mange.

Son assiette n'est jamais assez remplie. Quand la portion qu'on lui sert fait un grand tas, elle rit un moment toute seule avant de l'attaquer. C'est un adversaire digne d'elle, auquel il convient d'adresser, avant la lutte qui va s'ouvrir, un hommage d'estime. Une fois, on lui distribua une belle tranche de veau, à quoi sa bonne avait joint, par contrebande, deux ou trois ronds de cornichons dont elle goûte assez la saveur acide. La bouche pleine, elle déclara gravement :

— J'en mangerais bien un tout entier.

— Un cornichon, dis-je, petite sotte?

— Non, un veau.

Peste! mademoiselle, si vous aviez été bergère, vous eussiez dévoré vos troupeaux!

Au retour d'un voyage à Rome, comme je parlais des Catacombes, Paulette envia incontinent le sort d'une sainte Cécile et me déclara qu'elle serait martyre. Marthe se fit expliquer l'un ou l'autre supplice. Celui du feu la mit en joie:

— C'est bon pour les poulets, assura-t-elle avec conviction.

Le soir, à la campagne, quand nous rentrons de promenade par les petits chemins d'exploitation rurale où l'herbe pousse entre les cailloux, les deux soeurs aiment à chanter des chansons dont elles improvisent au petit bonheur la musique et les paroles. Cela fait une cacophonie redoutable. J'essaie bien de leur imposer les refrains connus, de ces vieux airs populaires qui, d'une enfance, vont se poser sur une autre, sous le même toit, comme ces hirondelles qui, parties avec l'hiver, retrouvent leurs nids au printemps:

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés..

Ou bien:

Nous étions dix fill's dans un pré,
Toutes les dix à marier..

Ou le Cavalier du Guet ou Gentil Coquelicot:

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin
J' n'en avais pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main...

Ah! bien oui, elles se rient de mes complaintes et m'assurent qu'il est bien préférable d'improviser. Je crois surtout que c'est plus facile. Elles sont indépendantes, et l'on n'y peut rien. Chacune crie à tue-tête de son côté, et si je veux savoir ce qu'elles chantent, il convient de les écouter séparément. De temps à autre, elles doivent s'interrompre, parce que nous croisons un char de foin qui occupe tout le sentier et même qui déborde jusque sur les haies, où il laisse un peu de sa toison comme une grosse brebis tondue. Cela fera le bonheur des pauvres diables qui n'ont pas de prairies et qui entretien-

nent une vache ou une chèvre quand même, en comptant sur la Providence et sur l'herbe des mauvais chemins et des bordures. Vite, on gagne un champ voisin où l'on se gare :

— Vous en tenez de la place ! Le foin est beau cette année.

D'autres fois, c'est une commère qui nous accoste, la femme du fermier ou celle du vigneron, ou la jeune fille qui porte le lait à la fruitière, ou celle qui cueille des airelles, de petites fraises des bois et des champignons, parce qu'elle n'aime pas travailler comme tout le monde :

— Ces jeunesses, ça pousse rudement vite. D'une saison à l'autre, ça ne se reconnaît plus. Et des cheveux ! C'est tout à elles ?

Par malice, je réponds :

— Vous pouvez tirer, pour voir.

Et chacune, à tour de rôle, veut tirer, afin de constater la vérité. Mais les fillettes se sauvent aussitôt.

Après ces rencontres, je rassemble ma troupe et nous reprenons notre marche cadencée, car les improvisations recommencent. Dans celles de Paulette, je crois démêler des traces romantiques : il y est question de rayons de lune qui glissent sur les champs et d'une princesse brune, au soleil couchant, qui cueille des fleurs de toutes les couleurs. La lune et le soleil font bon ménage, et l'heure demeure incertaine. Mais, dans celles de Marthe, je découvre plus de précision. Inévitablement, il s'agit de nourriture, et cela rime avec confiture. La suite ne rime pas toujours avec exactitude : c'est un défilé bigarré de fruits et de comestibles.

Cependant le chemin se dérobe dans les bruyères et les fougères. Les deux fillettes, d'un même mouvement, s'effacent :

— Passe devant, papa.

— Je veux bien. Pourquoi ?

— Mais c'est à cause des serpents.

Quoi de plus naturel ? Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir la moindre hésitation sur l'ordre à suivre en pareil cas. Et je passe devant.

Je passerai devant tant que je pourrai. Moi aussi, mes petites, j'ai eu des parents qui me précédaient, et, tant qu'ils étaient là, j'étais sûr qu'il ne m'arriverait rien de mal. Voici qu'à votre invitation, je les revois devant moi. Ils sont invisibles pour vos regards, non pour les miens. Et, vous ne pouvez pas le savoir, ils me cachent la mort. Tant qu'ils furent vivants, je n'avais jamais pensé que je pourrais mourir. Et, me souvenant de mon enfance comblée, je leur adresse tout bas une prière que vous n'entendrez pas:

— O mon père et ma mère, pour ce bonheur dont je vis encore, pour la paix et la lumière de mes jeunes années, soyez bénis.

La vie recommence, mais derrière moi. Qu'à celles-ci qui me suivent à leur tour, il n'arrive rien de mal tant que je serai là! Et surtout, mon Dieu, que je passe devant, quand certaine visiteuse s'annoncera!

Je me retourne brusquement:

— Si nous rentrions? Il est tard.

— Il est tard? alors rentrons.

Nous arrivons au bout de l'allée, et les voilà qui se lancent au galop vers la maison. Je reste seul, en arrière cette fois, à regarder leurs course scandée par leurs cheveux, et il me semble que leurs chansons incomplètes sont restées accrochées aux ronces et aux arbres comme aux buissons le foin des chars trop chargés . . .

La seconde, comme l'aînée, entre sans permission dans mon cabinet. Bien mieux, elle s'y installe. Je lui ai demandé si je ne la gênais pas.

— Oh! pas du tout, m'a-t-elle répondu.

— Parce que, si je te gêne, je pourrais m'en aller.

— Ce n'est pas la peine.

L'ironie n'est pas son affaire. Elle parle sans s'arrêter et ne croit pas qu'on l'entend.

Elle tient des discours avec des personnages dont j'ai fini par connaître les noms: Chérigor, vous n'êtes pas sage. Toupette, vous serez punie.

nent une vache ou une chèvre quand même, en comptant sur la Providence et sur l'herbe des mauvais chemins et des bordures. Vite, on gagne un champ voisin où l'on se gare :

— Vous en tenez de la place ! Le foin est beau cette année.

D'autres fois, c'est une commère qui nous accoste, la femme du fermier ou celle du vigneron, ou la jeune fille qui porte le lait à la fruitière, ou celle qui cueille des airelles, de petites fraises des bois et des champignons, parce qu'elle n'aime pas travailler comme tout le monde :

— Ces jeunesses, ça pousse rudement vite. D'une saison à l'autre, ça ne se reconnaît plus. Et des cheveux ! C'est tout à elles ?

Par malice, je réponds :

— Vous pouvez tirer, pour voir.

Et chacune, à tour de rôle, veut tirer, afin de constater la vérité. Mais les fillettes se sauvent aussitôt.

Après ces rencontres, je rassemble ma troupe et nous reprenons notre marche cadencée, car les improvisations recommencent. Dans celles de Paulette, je crois démêler des traces romantiques : il y est question de rayons de lune qui glissent sur les champs et d'une princesse brune, au soleil couchant, qui cueille des fleurs de toutes les couleurs. La lune et le soleil font bon ménage, et l'heure demeure incertaine. Mais, dans celles de Marthe, je découvre plus de précision. Inévitablement, il s'agit de nourriture, et cela rime avec confiture. La suite ne rime pas toujours avec exactitude : c'est un défilé bigarré de fruits et de comestibles.

Cependant le chemin se dérobe dans les bruyères et les fougères. Les deux fillettes, d'un même mouvement, s'effacent :

— Passe devant, papa.

— Je veux bien. Pourquoi ?

— Mais c'est à cause des serpents.

Quoi de plus naturel ? Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir la moindre hésitation sur l'ordre à suivre en pareil cas. Et je passe devant.

Je passerai devant tant que je pourrai. Moi aussi, mes petites, j'ai eu des parents qui me précédaient, et, tant qu'ils étaient là, j'étais sûr qu'il ne m'arriverait rien de mal. Voici qu'à votre invitation, je les revois devant moi. Ils sont invisibles pour vos regards, non pour les miens. Et, vous ne pouvez pas le savoir, ils me cachent la mort. Tant qu'ils furent vivants, je n'avais jamais pensé que je pourrais mourir. Et, me souvenant de mon enfance comblée, je leur adresse tout bas une prière que vous n'entendrez pas:

— O mon père et ma mère, pour ce bonheur dont je vis encore, pour la paix et la lumière de mes jeunes années, soyez bénis.

La vie recommence, mais derrière moi. Qu'à celles-ci qui me suivent à leur tour, il n'arrive rien de mal tant que je serai là! Et surtout, mon Dieu, que je passe devant, quand certaine visiteuse s'annoncera!

Je me retourne brusquement:

— Si nous rentrions? Il est tard.

— Il est tard? alors rentrons.

Nous arrivons au bout de l'allée, et les voilà qui se lancent au galop vers la maison. Je reste seul, en arrière cette fois, à regarder leurs course scandée par leurs cheveux, et il me semble que leurs chansons incomplètes sont restées accrochées aux ronces et aux arbres comme aux buissons le foin des chars trop chargés . . .

La seconde, comme l'aînée, entre sans permission dans mon cabinet. Bien mieux, elle s'y installe. Je lui ai demandé si je ne la gênais pas.

— Oh! pas du tout, m'a-t-elle répondu.

— Parce que, si je te gêne, je pourrais m'en aller.

— Ce n'est pas la peine.

L'ironie n'est pas son affaire. Elle parle sans s'arrêter et ne croit pas qu'on l'entend.

Elle tient des discours avec des personnages dont j'ai fini par connaître les noms: Chérigor, vous n'êtes pas sage. Toupette, vous serez punie.

Elle est sévère, mais elle est juste.

— Qui ça, Chérigor? ai-je demandé un jour avec impertinence.

— Mais le petit garçon donc, celui qui vient d'arriver.

Doutant de moi-même, j'examinai la pièce: il n'y avait que nous deux.

— Et Toupette?

— Oh! Voyons, papa, la petite fille qui récitait sa leçon tout à l'heure.

A la vérité, je n'avais pas entendu cette récitation de la petite fille, pas plus que j'avais vu entrer le petit garçon. Je suis un peu distrait, plus qu'il n'est permis, et je ne sais pas très exactement ce qui se passe dans mon cabinet de travail.

Toupette, Chérigor, présences invisibles que je ne soupçonnais pas et qui tout à coup me tiennent compagnie comme s'ils étaient vraiment là. Prénoms que j'ai commencé de trouver bizarres et qui maintenant me paraissent d'un usage courant. Toupette convient assez à une jeune fille d'aujourd'hui. Un philosophe déclarerait sans nul doute que c'est un dérivatif de *toupet*. Les philosophes ne savent pas comment les mots se créent: il suffit d'un enfant qui cause avec des amis imaginaires. Quant à Chérigor, c'est un peu romanesque, un peu romantique. Cela rappelle les Mille et une Nuits, Aladin et sa lampe, et les bateaux qui partent pour l'Inde et qui vont faire escale à Chandernagor. Mais Chandernagor, est-ce un port? Je le demanderai à la marraine de Chérigor, Elle est beaucoup plus savante que moi, et surtout, quand elle parle, elle est beaucoup moins embarrassée que je ne le suis la plume à la main.

Quant à la troisième, elle est moins haute que l'herbe des prés quand c'est le temps de la fauchaison.

Pour elle, on compte par mois et l'on n'arrive pas jusqu'à vingt. Elle a des yeux couleur d'azur, des cheveux dorés, des joues rouges et un rire énorme. Elle agite ses bras comme des ailes insuffisantes. Quand elle a su embrasser, elle s'est rengorgée orgueilleusement, pensant être parvenue au sommet

de la science humaine, et n'est-ce pas déjà beaucoup, en effet?

Elle a un cri de guerre qu'elle pousse dès son réveil:

— Apeau.

Vous ne comprenez pas? Il faut donc que je vous en donne la traduction. Apeau, c'est tout simplement son chapeau, qu'elle réclame. Et cela signifie par surcroît:

— Je veux sortir. Je veux sortir immédiatement. Je ne tiens ni à être habillée, ni surtout à être lavée. Tandis que j'ai une envie folle de descendre au jardin. Au jardin, il y a des fleurs, de l'herbe, de la terre, une belle pelouse où je puis tomber sans me faire mal. Allons, allons, dépêchez-vous. Vite, dehors . . .

Tant de choses en un seul mot? Parfaitement, apeau signifie tout cela. Et il faut lui donner son chapeau. En chemise, elle veut être casquée. On lui ôterait plutôt sa chemise que son chapeau.

Nous lui avons donné un nom doux et chantant, le nom d'une sainte de chez-nous . . .

Henry BORDEAUX,

(*Préface de la Nouvelle Croisade des Enfants.*)

Hommage à mes parents

« O mon père et ma mère! O mes chers disparus! qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout!

« Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi! Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés!

« Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France.

« Soyez bénis, l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait à cette maison. »

PASTEUR.

Questionnaire:

1. D'où cette page est-elle extraite?
2. Comment a-t-elle été provoquée?
3. Quelle en est l'idée générale?
4. Comment est-elle développée?
5. Donnez la division de l'extrait.
6. Quelles sont les qualités dominantes du fond?
7. A quel genre littéraire appartient cette page?
8. Quelles sont les qualités du style?
9. Faites ressortir par des exemples la sincérité dans l'expression.
10. Comment le style y est-il simple?

11. Faites ressortir par des exemples la simplicité du style de cette page.

12. Définissez les mots suivants: enthousiasme, imprégné, ténacité, quotidien.

13. Donnez les règles des participes passés dans la page.

14. Analysez logiquement: « *Si* j'ai toujours associé la grandeur de la science à la *grandeur* de la patrie, *c'est que* j'étais imprégné des sentiments *que* tu *m'*avais inspirés! »

15. Analyse grammaticale des mots soulignés.

16. Que savez-vous de Louis Pasteur?

Composition: Portraits.

Sujet proposé: « Ingratitude et reconnaissance ».

Canevas: Illustrer ce défaut et cette qualité en deux jeunes filles. Montrer l'ingratitude avec ses exigences, son caractère, ses conséquences, et la reconnaissance avec sa satisfaction, son caractère et ses conséquences. Terminer par une réflexion pratique.

ANALYSE

I. Source du morceau. —

Cette page est extraite d'un discours prononcé par Pasteur à l'inauguration de la plaque commémorative placée sur la maison où il est né, à Dôle.

II. Origine du morceau. —

Le Conseil municipal de Dôle avait décidé qu'une plaque commémorative serait placée sur la façade de la maison paternelle de Pasteur. Celui-ci se fit longtemps prier avant d'accepter cet honneur. Cependant il dut céder à de très honorables instances et la pose de cette plaque de marbre fut l'occasion d'une fête que ses compatriotes lui offrirent. Pasteur remercia et on l'entendit s'écrier: « Oh! mon père et ma mère! oh! mes chers disparus, etc . . . », c'était l'écho d'une âme grande et noble à qui la reconnaissance est comme un besoin.

III. Étude du fond. —

Idée générale. — « Ce que Pasteur reconnaît devoir à ses parents. » C'est l'idée-maîtresse de cette page.

Elle se développe dans des apostrophes pleines d'émotion et de sincérité où l'auteur rappelle la formation morale reçue dans cette maison honorée par ses compatriotes. Il confesse tout devoir à ses parents. A sa mère, les sentiments qui créent le véritable patriotisme; à son père, les vertus qui font les hommes de valeur.

PLAN

- **INTRODUCTION:** Apostrophe à ses parents.
  - Réminiscence de leur vie
  - Reconnaissance absolue
- **NŒUD:** Ce qu'il doit.
  - À sa mère
    - Enthousiasmes
    - Idéal de vie
    - Amour de la patrie
  - À son père
    - Exemple:
    - Patience
    - Ténacité
    - Connaissance de la France
- **CONCLUSION:**
  - Hommage à ses parents

L'élévation de la pensée et du sentiment caractérise le fond de cet extrait. Quoi de plus élevé en effet que ce geste d'un génie acclamé comme bienfaiteur de l'humanité, déposant aux pieds de ses parents disparus l'hommage des honneurs qu'il reçoit et déclarant tout devoir à cette femme et à cet homme pauvres et ignorés qui furent sa mère et son père!

IV. Étude de la forme. —

GENRE. — Cette page, extraite d'un discours, appartient au genre oratoire.

Elle est présentée dans un style tout de sincérité et de simplicité.

A) *La sincérité*:

La sincérité est dans le sentiment, mais elle perce à travers l'expression.

Elles répondent bien à la délicatesse de l'évocation qui fait le fond de la page, ces apostrophes exclamatives:

O! mon père et ma mère!

O mes chers disparus!

Ma vaillante mère. — Et toi, mon cher père, mes chers parents!

Quelle touchante réminiscence aussi contiennent ces mots: « Qui avez si *modestement* vécu dans cette *petite* maison . . . » C'est toute la vie de ses chers parents que Pasteur revoit à l'heure de son triomphe.

Tout est sincère dans l'hommage de cette gratitude filiale. L'orateur retourne à la gloire de ses parents les louanges adressées à lui-même. On veut récompenser son amour pour la France: c'est à sa mère, confesse-t-il, qu'il doit cet amour: car il était sien et elle l' « a fait passer en moi », s'écrie-t-il. Si j'ai toujours associé la *grandeur* de la France à la grandeur de la patrie . . . , etc. »

On acclame son labeur patient et le succès de ses efforts: à son père, il en fait remonter le mérite. « Tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. » Tout cela est senti. Et l'on éprouve encore l'émotion qui dictait à l'auteur cette phrase vibrante d'admiration et d'amour:

« Soyez bénis, l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait à cette maison. »

B) Le style est *simple*:

Point de recherche ni dans l'expression ni dans le terme. Les mots jaillissent comme spontanément de la force de la conviction et du sentiment. Tous ajoutent cependant un trait précis à l'idée générale ou aux idées particulières du texte. Notons:

« O! mes chers *disparus*, qui avez si *modestement* vécu

dans cette *petite* maison. » Evocation du passé, réminiscence de la vie d'autrefois, contraste marqué entre la maison *petite* et l'honneur insigne qui lui est octroyé: les trois mots soulignés illustrent tout cela.

De même pour exprimer sa reconnaissance absolue envers ses parents, le fils n'a qu'un mot: « Je vous dois tout. »

S'il veut insister sur ce qu'il doit à sa mère il s'écrie: « *Tes* enthousiasmes, tu les as *fait passer en moi.* J'étais imprégné de *tes* sentiments. » L'idée s'appuie sur la seule force des possessifs et de l'expression « fait passer en moi ». Pour marquer ce qu'il doit à son père, il rappelle la vie de ce dernier: « Toi dont la *vie* fut *aussi rude que* ton *rude métier.* » Comparaison éloquente en sa simplicité. Et cette vie du père a recelé pour le fils des leçons de « *patience* dans les *longs* efforts »; elle a donné au fils la *ténacité* dans le travail quotidien; elle lui a été un enseignement en lui apprenant « la grandeur de la France ».

Pour redire son merci: « Soyez bénis! » s'écrie l'orateur. Quoi de plus simple? et pour payer de retour, il ajoute: « laissez-moi vous reporter l'hommage fait à cette maison. »

V. Vocabulaire. —

ENTHOUSIASME: Emotion extraordinaire de l'âme; grande démonstration de joie.

IMPRÉGNER: Faire que les molécules d'une substance se répandent dans un corps.

TÉNACITÉ: Attachement opiniâtre à une idée, à un projet.
QUOTIDIEN: De chaque jour.

VI. Grammaire. —

Règles des participes:

1o Qui avez si modestement vécu . . .

2o C'est que j'étais imprégné . . .

3o Que tu m'avais inspirés.

Analyse logique:

Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la *grandeur* de la patrie, *c'est que* j'étais imprégné des sentiments *que* tu *m'*avais inspirés!

Analyse grammaticale des mots soulignés.

VII. Auteur. —

Louis Pasteur (1822-1895), l'un des plus célèbres savants du XIXe siècle et de tous les temps. Ses découvertes l'ont classé parmi les grands bienfaiteurs de l'humanité.

Un grand nombre de ses discours appartiennent à la littérature, par l'élévation de la pensée et du sentiment, par le naturel et la précision du style.

Composition: Portraits.

Sujet proposé: « L'ingratitude et la reconnaisasnce.»

Canevas: Illustrer ce défaut et cette qualité dans deux jeunes filles. Montrer l'ingratitude avec ses exigences, son caractère et ses conséquences, et la reconnaissance avec sa satisfaction, son caractère et ses conséquences. Terminer par une réflexion pratique.

PLAN

- **PREMIÈRE PARTIE:** Hélène.
  - Mécontentement
    - Air
    - Cause
    - Suites
  - Caractère ingrat
  - Malheur
    - Manière de compter
    - Déficit
- **DEUXIÈME PARTIE:** Louise.
  - Caractère reconnaissant
  - Objet de sa reconnaissance
  - Conséquences
    - Pour les autres
    - Pour elle-même
- **CONCLUSION:** Réflexion pratique
  - Reconnaissance pour
    - Dieu
    - Parents
    - Bienfaiteurs

DEVELOPPEMENT

L'ingratitude et la reconnaissance.

Hélène est taciturne et triste; son regard furtif et dur vous avertit de sa mauvaise humeur; vous voilà sous le coup de ses anathèmes. Qu'avez-vous fait? Avez-vous manqué à son endroit? — « J'ai dû, ce matin, me répondez-vous, lui refuser tel objet; il m'était impossible de céder à ses instances. » — « Voilà le point », vous répondrai-je. Opposez-vous à mon affirmation la liste de vos générosités à l'égard d'Hélène, les services sans nombre que vous lui avez rendus ? Je crois tout cela certes, mais je vous déclare de nouveau: Votre refus a effacé chez elle le souvenir de tout bien; il vous a suscité même une ennemie dans celle qui vous était si obligée, et seriez-vous bienfaiteur, mère ou Créateur d'Hélène, vos bontés sont oubliées, votre refus tout sage et nécessaire qu'il était, est à jamais gravé comme une injure dans le coeur de l'ingrate.

La délicatesse d'âme se refuse à accepter une telle conclusion. Il faut cependant convenir de la réalité du tableau, devant le nombre des Hélènes et l'évidence de leur conduite.

Les coeurs tourmentés par l'ingratitude semblent avoir adopté une méthode de perpétuelle soustraction dans leur tenue de comptes. Au lieu d'ajouter bonté par bonté au trésor des joies que leur ménage la délicatesse d'autrui, ils soustraient ce qui leur est refusé à un montant factice qu'ils s'imaginent leur être dû; et le déficit jamais comblé est une cause de malheur; aussi les Hélènes ici présentées ne sont jamais heureuses.

Louise au contraire est exubérante et gaie; sa vie est une jubilation. Elle vous entoure d'attentions délicates et n'a jamais fini de vous remercier de l'avoir associée à vos amies, dans une fête passée déjà lointaine. « Cette joie, je ne l'oublierai jamais », répète-t-elle, à tous; laissant lire en son regard serein toute la sincérité de son âme noble. Comptez sur Louise; vous avez en elle la meilleure amie; amie dont l'affection se base non pas sur l'exigence égoïste et l'orgueil à qui tout est dû, mais sur l'oubli du moi et le modeste dévouement.

Si les Louises sont rares, elles sont universellement appréciées et animées. « Quelle aimable jeune fille ! » murmure-t-on partout sur leur passage. C'est qu'elles sèment la joie dont leur âme déborde, cet argent du coeur dont chacune des bontés qui leur sont octroyées vient enrichir le capital. En effet, la reconnaissance tient ses livres avec une méthode d'additions constantes dont les résultats dilatent le coeur en le réjouissant.

Pour tous, je veux être une Louise. Louise qui reconnaisse les bienfaits infinis de Dieu, le grand Créateur de ma vie: Louise qui mesure l'amour de mes parents chéris, leur dévouement et leurs bienfaits; Louise enfin qui ne craigne pas de me dire redevable envers les personnes qui me font du bien et envers celles qui un jour ou l'autre ajouteront au trésor de mes joies.

La campagne romaine

L'immense campagne est déserte. Déserts les fronts de talus surgissant en tous sens, pareils à des falaises creusées par une crue furieuse et couronnées d'un peu de bois; déserts les prés; désertes les friches pierreuses, encaissées, que termine une arche romaine isolée, couverte de lierre, mystérieuse comme la lettre unique d'une inscription effacée. Au-delà du pont, un grand marais à demi desséché, ou plutôt une terre très basse que contournent des ruisseaux et d'où s'élèvent encore des tiges brisées de maïs. Nous avançons très lentement. Et je vois monter en face de nous, un peu à droite, une sorte de colline dénudée, ovale, ayant la forme et la couleur d'une poire tapée dont la queue tremperait dans le marais. Des huttes y sont posées en lignes parallèles, les premières presque confondues avec le sol, les plus hautes bien nettes sur le ciel. Voilà donc le village! Nous pressons nos chevaux. Un premier pont fait de rondins à peine liés ensemble, jetés sur un canal fangeux, puis une pauvre île inculte, puis un second bras de ruisseau, dans lequel lavent une demi-douzaine de jeunes filles en haillons.

Elles se redressent un peu, toutes, sans lâcher leur poignée de linge. Mais pas une ne sourit. Pas même une étincelle de vie heureuse dans ces yeux de quinze ans; rien que le reproche de la misère découragée, le reproche injuste qui s'adresse à tout le monde et qui fait mal. Et devant nous, sur le premier ourlet du raidillon où est le village, d'autres regards pareils, chargés de la même plainte, nous attendent et nous accompagnent. Un groupe de vieilles femmes et d'enfants, immobiles, assis, se chauffent au soleil.

René BAZIN.

Questionnaire

1. D'où est tiré cet extrait?

2. René Bazin est-il le premier auteur qui ait parlé de la campagne romaine?

3. Quelle impression veut-il nous donner dans cette page?

4. Quel procédé emploie-t-il pour nous donner cette impression?

5. Pourquoi M. Bazin nous fait-il une description si réaliste de la campagne romaine? Qu'est-ce que le réalisme en littérature?

6. Citez quelques expressions réalistes de l'extrait?

7. N'y a-t-il pas cependant une partie poétique dans cette page? Dites sur quoi vous vous appuyez pour donner votre réponse.

8. Y a-t-il quelques figures de style qui vous ont frappé?

9. Définissez: talus, falaise, crue, friche, encaissé, arche, pont, marais, maïs, hutte, rondin, ourlet, raidillon.

10. Donnez la différence entre plutôt et plus tôt, où et ou, là et la.

11. Analysez grammaticalement et logiquement la dernière phrase.

12. Que savez-vous de M. René Bazin.

COMPOSITION. — Décrivez un coin de notre province.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est une description tirée des « Italiens d'aujourd'hui », compilation de notes de voyage et d'appréciations judicieuses sur l'Italie contemporaine, de M. René Bazin. Cet ouvrage parut en 1893.

II. Étude du fond. —

La campagne romaine a été décrite par plusieurs auteurs; notons seulement la description de Chateaubriand dans une lettre à son ami Fontanes (10 janvier 1804), celle de Taine dans son « Voyage en Italie », et celle de M. Paul Bourget dans « Cosmopolis ».

Tandis que Chateaubriand nous montre, dans la campagne romaine « des ruines, rien que des ruines », Bazin, lui, va nous donner l'impression de la misère de la contrée, de la misère des gens qui l'habitent.

Cette impression de misère, l'auteur l'a d'abord rendue par la description des choses: *L'immense campagne est déserte* . . . jusqu'à: *dans lequel lavent une demi-douzaine de jeunes filles en haillons.*

Il répète jusqu'à trois fois le mot « désert » pour bien nous montrer le vide de ce premier plan: déserts les fronts de talus . . . déserts les prés . . . désertes les friches pierreuses. L'auteur a bien lu Chateaubriand. Il est peut-être moins artiste, mais à coup sûr il est tout aussi peintre.

On passe un pont. On aperçoit un grand marais desséché d'où s'élèvent encore des tiges brisées de maïs, cette nourriture des pauvres, des miséreux. Puis c'est une colline dénudée . . . , des huttes y sont posées en lignes parallèles. Et c'est là le village. Pour s'y rendre, il faut franchir un pont fait de rondins à peine liés ensemble. Il serait difficile de donner davantage l'impression de la misère qui règne dans cette contrée.

La seconde impression générale de misère nous est fournie par l'expression de la physionomie humaine: Une demi-douzaine de jeunes filles *en haillons* lavent dans un bras de ruisseau. Cela suffit à nous donner l'idée de la pauvreté de ces gens. Homère, dans un des plus charmants tableaux de l'Odyssée, nous montre la belle Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, allant elle-même avec ses femmes laver à la rivière ses robes et celles de ses frères; mais quelle différence entre la riche princesse et ces jeunes filles *en haillons!* Le tableau cependant ne semble pas assez sombre à René Bazin;

il va y ajouter encore: « Elles se redressent à l'approche des voyageurs, mais *pas une ne sourit* »; c'est donc une misère non résignée, une misère haineuse. La misère, chez ces jeunes filles, engendre l'anémie: *elles n'ont pas une étincelle de vie heureuse dans leurs yeux de quinze ans.* Il n'y a que le reproche qui s'adresse à tout le monde. Pour elles, tout homme, s'il n'est pas un miséreux, est un ennemi. Leur misère est découragée, voilà le mot . . . et qu'il est triste!

De la misère découragée à la révolution, il n'y a qu'un pas . . . Tous ces yeux sont pareils. D'autres sur le premier raidillon où est le village sont chargés de la même plainte injuste; injuste, au moins pour ce qui est des étrangers, car ce n'est pas à eux qu'il appartient de remédier à la misère de ces pauvres gens.

Sous cette description se cache un intérêt particulier de la question sociale. A cette époque, c'était, remarquons-le bien, sous Léon XIII, on parlait beaucoup de la condition misérable des habitants de ces marais. L'auteur, bon catholique, ne pouvait manquer de s'occuper de la question. Il nous a donc décrit la campagne romaine en toute réalité, sans poésie, avec l'encre d'un économiste plutôt qu'avec celle d'un artiste.

III. Étude de la forme. —

On a dit de M. René Bazin qu'il est « un exquis poète »; Il aurait été facile de choisir tel ou tel passage de ses romans, qui nous l'eût montré sous cet aspect: « Printemps naissant », dans *De toute son âme* — « Premier labour de septembre » ou « La vigne arrachée » dans *La terre qui meurt.* — la « Montée de Sainte-Odile », dans les *Oberlé*, etc.; l'extrait que nous analysons nous fait voir dans ce poète un observateur *réaliste.*

Préoccupé de peindre la misère aussi vraie que possible pour intéresser à la triste condition des paysans ceux qui s'occupent de la question sociale, il a employé des termes très réalistes: canal fangeux, poire tapée dont la queue traînerait dans le marais, jeunes filles en haillons, sans lâcher leur poignée de linge.

Malgré ce réalisme voulu, Bazin reste instinctivement

poète, et la première partie de sa description ne serait pas mal placée près d'une page de Chateaubriand. Il y a assurément du lyrisme dans cette triple répétition du mot *désert*, et une rythme vraiment poétique dans les trois membres de phrase que ce mot commence, le premier et le dernier très longs, enchâssant le deuxième tout court. Les comparaisons sont justes et bien choisies: les fronts de talus surgissent en tous sens, *pareils à des falaises creusées par une crue furieuse et couronnées d'un peu de bois.* — L'arche romaine isolée, couverte de lierre, est *mystérieuse comme la lettre unique d'une inscription effacée.*

Et quelle jolie métaphore que « *cette étincelle de vie heureuse* » que Bazin regrette de ne pas voir dans ces yeux de quinze ans!

Nous souscririons donc volontiers à cette appréciation donnée dans un manuel français: « Quant au style de M. René Bazin, il est d'un poète: très imagé, il fourmille de ces mots qui viennent du fond de l'âme et qui jaillissent comme une source fraîche; constamment, M. R. Bazin trouve la métaphore neuve, crée son expression, soit pour rendre un aspect de la nature, soit aussi pour peindre les sentiments. De plus, son style est d'une harmonie délicieuse mais sans mollesse. On ne peut mieux faire pour caractériser cette prose claire, forte et chantante que de lui appliquer ce que dit l'auteur d'une de ses héroïnes; ce sera en même temps en donner un exemple.

« Elle est grave... Elle va dans la splendeur du jour qui lui parle. Mais il n'y a rien d'alangui en elle. Elle est vaillante; elle est faite pour la bravoure de la vie. Ses yeux, qui cherchent la cime des arbres, restent vivants, maîtres de leur pensée et ne s'arrêtent pas au rêve qui la tente. »

(de Parvillez et Moncarey.)

IV. Étude des mots. —

TALUS: Pente, inclinaison qu'on donne au revêtement d'un fossé, d'un mur. Surface même de la pente.

FALAISES: Rochers escarpés sur les bords de la mer.

CRUE: Elévation des eaux, augmentation, croissance.

FRICHE: Etendue d'un terrain que l'on ne cultive pas et où ne croissent que des herbes, des broussailles.

ENCAISSÉ: qui a des bords escarpés: chemin encaissé, rivière encaissée.

ARCHE: Voûte en forme d'arc supportée par les piles d'un pont.

PONT: Construction faisant communiquer deux points séparés par un cours d'eau ou une dépression de terrain.

MARAIS: Terrain abreuvé par des eaux qui n'ont pas d'écoulement.

MAIS: Genre de graminées appelées aussi *blé de Turquie* ou *blé d'Inde* et dont les grains sont comestibles.

HUTTE: Petite cabane.

RONDIN: Tronc de sapin dépouillé de son écorce: en général, tronc d'arbre non équarri.

OURLET: Repli cousu au bord d'une étoffe pour empêcher qu'elle ne s'effiloche. Ourlet du raidillon — premier pli du raidillon.

RAIDILLON: Chemin en pente rapide mais d'une faible étendue.

V. Grammaire. —

1o Donner la différence entre *plutôt* et *plus tôt*, *ou* et *où*, *la* et *là*.

2o Analyser grammaticalement et logiquement la dernière phrase.

VI. Auteur. —

René Bazin est né en 1853, à Angers, où il devint professeur de droit à la Faculté catholique. Comme poète et romancier, il a acquis une place d'honneur parmi les écrivains de ce siècle et la sympathie des lecteurs d'élite. Ses principaux romans sont: *Ma tante Giron, Une tache d'encre, De toute son*

âme, la Terre qui meurt, le Blé qui lève, les Oberlé, la Barrière, la Closerie de Champdolent, les Nouveaux Oberlé.

Il a publié aussi des récits de voyage: *A l'aventure, Sicile, Terre d'Espagne,* etc. Sa biographie de *Charles de Foucauld* est un chef-d'oeuvre.

VII. Composition. —

Décrivez un coin de notre province.

Lettre d'Eugénie de Guérin

Au comte Xavier de Maistre,

Aux Coques, avril 1839.

Monsieur,

Une feuille de rose jamais n'embarrasse, disait, je crois, un poète persan. Aimable idée qui semblerait de vous, et dont s'enveloppe cette feuille de papier pour se joindre au bouquet de jolies choses que vous adresse mon amie.

Daignerez-vous agréer cela, Monsieur, et mes hommages de remerciements pour ce cahier de poésies que vous avez eu l'indulgence de lire? Rien de plus heureux ne pouvait leur arriver, et votre opinion surtout, si flatteuse, sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant et n'en ambitionnerais pas davantage.

Je n'ai nul désir de gloire et les conseils que vous voulez bien me donner sur ce sujet sont tout l'accord de mes idées. Renommée ne fait pas bonheur, plus d'un grand homme peut le dire; à nous autres, femmes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas: Dieu nous les a faites petites comme aux fleurs. Oh! je ne voudrais pas en sortir, mais on m'a dit que Dieu ne faisait rien en vain, et que le don d'intelligence devait servir à sa gloire où qu'il se trouvât départi.

Oh! chantez, chantez donc vous qu'il fit pour chanter.

Ainsi m'est venue la pensée de mes *Enfantines* [1], petites poésies à la portée des enfants, but utile à mes inspirations, avec une espérance, l'espérance du pauvre Homère: « Donnez quelque chose pour mes chants. » Ressource utile à mon père, idée que j'ai au coeur, comme Prascovie celle d'aller à Moscou. [2]

Voilà, Monsieur, mon petit rêve, que vous avez flatté de votre belle opinion au point d'en faire une réalité. Vous donnez vie au talent que vous avez trouvé, qui s'entend dire par vous qu'il peut faire ce qu'il voudra : il en est tout fier, et bien fort de votre approbation conquise.

Veuillez agréer l'hommage de tous mes lauriers en espérance et, ce qui est plus certain, les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante.

Questionnaire

1. Quelle est la nature de cette lettre?

2. Quel plan l'auteur a-t-il suivi? (tableau synoptique).

3. Quel moyen prend Eugénie de Guérin pour s'excuser d'écrire à un auteur en renom?

4. D'après les explications données par Eugénie de Guérin, peut-on soupçonner ce que pensait M. de Maistre?

5. Quelles sont les trois qualités indispensables à toute lettre?

6. Dites en quoi consiste chacune de ces qualités et prouvez qu'elles se rencontrent toutes dans la lettre que vous étudiez.

7. Relevez quelques jolies figures de style.

8. Analysez les noms et les adjectifs des deux premières phrases.

9. Dites la nature des propositions de la phrase : On m'a dit que Dieu. . ., etc.

10. Que savez-vous d'Eugénie de Guérin?

[1] Voir *le Journal*, à la date du 11 avril 1826, et la lettre de Maurice, 15 juillet 1834.

[2] Allusion à une héroïne d'un ouvrage de Xavier de Maistre.

COMPOSITION : Un oncle ayant écrit à sa nièce la lettre suivante, composez la réponse que lui fait la jeune fille.

LES EMBARRAS D'UN CAPITAINE DE VAISSEAU

Ma chère nièce,

Une lettre au timbre étranger ! Voilà, je pense, un événement dans une vie de pensionnaire ! Cela va te forcer de penser à ton vieil oncle pendant quelques minutes, ce que tu n'as pas fait, peut-être depuis ta dernière lettre de la Saint-Sylvestre. Là, voyons, Mademoiselle, faites votre confession.

Eh bien ! tandis que vous le délaissez de si bon coeur, votre oncle pense à vous. Hier, j'étais accoudé sur le pont, fumant, tout songeur, ma grosse pipe de bambou. « Pas content, le capitaine, disaient mes hommes en passant près de moi. » Le fait est qu'il fronçait terriblement les sourcils. Qu'est-ce qui le préoccupait ainsi, ce pauvre capitaine de la *Léonie?* Sa petite nièce Paule. Dix fois, que dis-je ? vingt fois au moins je me suis demandé : que pourrai-je bien lui envoyer pour ses étrennes ? J'avais beau poser ce point d'interrogation au ciel, à la mer, aux mouettes qui volaient au-dessus de moi, aux petits nuages de fumée que ma bonne pipe lançait dans l'air... pas de réponse.

Allez bien faire de savantes études au Borda, explorer à fond les cieux et toutes leurs planètes, les mers et leurs moindres récifs... quand il s'agit de faire plaisir à une petite fille, vous voilà le plus niais des hommes.

Quand tu étais baby, peuh ! la belle affaire ! une poupée chinoise au nez bien aplati, une négresse au madras rouge, faisaient ton bonheur. Mais aujourd'hui tu as quinze ans... une jeune fille ! Chapeau bas, monsieur le capitaine, et n'allez plus parler de poupées et de joujoux... Seulement, de quoi parler alors ? qui me soufflera tes goûts ?

Dans ma méditation d'hier, je voyais passer devant moi une jeune fille coquette, minaudant devant son miroir, caressant avec complaisance sa chevelure, et je me disais : « Un bijou, un peigne en écaille, un bracelet me vaudront sûrement le plus séduisant sourire de cette belle petite personne, en qui, par exemple, je l'avoue, j'avais peine à reconnaître ma nièce Paule. »

Mais... changement de décors : j'avais maintenant sous les yeux une jeune personne simple, sérieuse, installée paisiblement devant une table à ouvrage, et confectionnant de ses doigts de fée mille riens charmants... Bon ! j'ai mon affaire, pensais-je : un coffret à ouvrage délicatement sculpté.

Bientôt, voilà ma seconde vision remplacée par un autre personnage : c'est une jeune fille artiste, éprise d'étude, de musique, de peinture... Choisissons-lui donc quelques objets curieux. Il y a huit jours précisément, relâchant à Alexandrie, je poussais une petite reconnaissance au bord du fleuve sacré, jusqu'au pied des Pyramides, pour me faire contempler par les quatre mille ans juchés là-haut, comme disait Napoléon. J'ai bien songé à te les envoyer ; mais l'emballage... voilà le difficile ! Nous trouverons bien un autre bibelot plus portatif, surtout dans l'Inde, où je vais sous peu descendre.

Donc, nièce Paule, à toi de résoudre le problème ; c'est ton affaire, vois-tu, beaucoup plus que la mienne.

Tu as de bonnes plumes, un bureau solide que ne balancent pas le roulis et le tangage ; une lettre n'est pour toi qu'un jeu. Réponds-moi donc, et sans ambages.

Pardonne à ton vieil oncle ses questions *ex abrupto*, il ne faut pas demander, tu le sais, de savantes périphrases à un vieux *loup de mer*. Il t'aime de tout son coeur, par exemple, et comme preuve, il t'embrasse une, deux, trois, quatre fois, et fort comme le canon de la *Léonie*.

Edouard de Raymurac,

capitaine de la « Léonie ».

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est une lettre d'Eugénie de Guérin au comte Xavier de Maistre.

II. Étude du fond. —

Eugénie de Guérin avait écrit quelques poésies destinées aux enfants et les avait adressées au comte Xavier de Maistre en lui demandant de les juger. L'approbation ne se fit pas attendre et c'est pour remercier le comte qu'elle lui écrit au mois d'avril 1839.

Sa lettre doit être jointe à un envoi de son amie, madame la baronne Marie de Maistre.

Le début est d'une exquise délicatesse. Il semble qu'Eugénie de Guérin veuille s'excuser d'oser écrire à un auteur dont le nom est déjà célèbre, et elle fait allusion à la légende bien connue du docteur Zeb sollicitant une place à l'Académie silencieuse d'Amadon.

Elle remercie respectueusement ensuite le comte de la bonté qu'il a eue de lire ses vers, montre délicatement quel prix elle attache aux encouragements qu'il a bien voulu lui donner, et reconnaît la justesse des conseils qu'il a glissés parmi les éloges.

Xavier de Maistre a cru peut-être que Mlle Guérin prétendait à la renommée de « femme de lettres », la jeune fille met les choses au point en donnant les raisons qui l'ont portée à écrire: la première, c'est qu'elle veut utiliser le don d'intelligence que Dieu lui a départi, la deuxième, c'est le désir de faire du bien aux enfants, la troisième, l'espérance d'être utile à son père, et pour toucher M. de Maistre, elle rappelle Prascovie, une de ses plus courageuses héroïnes, bravant tout pour aller à Moscou, solliciter la grâce de son père, prisonnier d'état; elle offre ensuite l'hommage de ses lauriers en espérance et surtout, de ses sentiments respectueux.

PLAN

- **I — ENTRÉE EN MATIÈRE:** Pensée délicate d'un poète persan appliquée à la lettre.
- **II — CORPS DE LA LETTRE.**
  - **A — Remerciements.**
    - 1o Rien de plus heureux ne pouvait arriver aux poésies.
    - 2. L'opinion si flatteuse
      - *a)* est une couronne poétique.
      - *b)* dépasse l'espérance.
      - *c)* satisfait l'ambition.
  - **B — Réponse aux conseils.**
    - 1o Eugénie de Guérin n'a aucun désir de gloire.
    - 2o La renommée ne fait pas le bonheur.
    - 3o Les grandes sphères ne conviennent pas aux femmes; Dieu les leur a faites petites comme aux fleurs.
  - **C — Raisons qui l'ont portée à écrire.**
    - 1o Faire servir à la gloire de Dieu les dons que lui-même a départis.
    - 2o Etre utile aux enfants.
    - 3o Aider son père.
- **III — FINALE.**
  - Le petit rêve, grâce à l'opinion si flatteuse, deviendra réalité.
  - Offrande des lauriers *en espérance.*
  - Offrande des sentiments de profond respect.

III. Étude de la forme. —

Trois qualités sont indispensables à toutes sortes de lettres; la convenance, l'ordre et le naturel.

La convenance fait accorder le style avec le genre de lettres que l'on écrit; elle le fait accorder avec la condition du signataire, avec le caractère et le rang de la personne à qui la lettre est adressée.

La lettre d'Eugénie de Guérin est remarquable de ce point de vue. Il s'agit d'une lettre de remerciement; et l'auteur a su laisser parler son coeur encore plus que son esprit, elle a su vanter avec tact l'obligeance de celui qui lui avait rendu service et estimer le bienfait: « Rien de plus heureux ne pouvait leur (à ses poésies) arriver, et votre opinion surtout si flatteuse sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant, et n'en ambitionnerais pas davantage... Voilà, Monsieur, mon petit rêve que vous avez flatté de votre belle opinion au point d'en faire une réalité. »

Mlle de Guérin n'a garde d'oublier, en écrivant, sa condition, non plus que le caractère et le rang de la personne à qui elle s'adresse. Amie intime de la baronne de Maistre, elle mettra une note d'intimité dans sa lettre, mais elle respectera pourtant dans son correspondant l'auteur du Lépreux ou de Prascovie dont la renommée est déjà faite. Aussi témoignera-t-elle une certaine déférence pour les conseils qu'il lui donne. Non,elle ne cherche pas la gloire. Elle l'écrivait dans son journal alors qu'elle caressait le projet de composer ce qu'elle aurait appelé *Les Enfantines*: « Oh! oui, j'ai quelque chose là! Que faut-il faire, mon Dieu! Un tout petit ouvrage où j'encadrerais mes pensées, mes points de vue, mes sentiments... La gloire ne serait pour rien, je te jure, et mon nom resterait en blanc. »

C'est qu'Eugénie de Guérin a compris que même pour les grands hommes, la renommée ne suffit pas pour rendre heureux, et, comme le disait si justement madame de Staël, que « la gloire pour la femme n'est souvent que le deuil éclatant du bonheur. »

Elle emploie pour rendre sa pensée une métaphore et une comparaison aussi justes que gracieuses: « à nous autres, fem-

mes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas: Dieu nous les a faites petites, comme aux fleurs. »

Et quelle délicatesse dans la manière dont elle explique à son correspondant les raisons pour lesquelles elle écrit »: les dons de Dieu doivent être utilisés pour sa gloire: Oh! chantez, chantez donc vous qu'il fit pour chanter », et cette espérance qu'elle fait comprendre, sans pourtant prononcer le mot trop prosaïque d'argent, en rappelant la parole du pauvre Homère: « Donnez quelque chose pour mes chants. »

Les convenances sont donc parfaitement respectées dans cette lettre; l'étude du plan nous a prouvé que l'ordre suivi bannit toute confusion, et fait passer avec méthode d'un sujet à l'autre.

La troisième qualité indispensable à une lettre, c'est le naturel, et vraiment c'est une des caractéristiques du style d'Eugénie de Guérin en général, de cette lettre en particulier. L'idée qu'elle écrit à un auteur déjà célèbre ne l'empêche pas de rester elle-même, et les termes qu'elle emploie, les tournures dont elle se sert, ne diffèrent en rien des termes et des tournures de ses lettres ordinaires et de son journal. Rien que de très simple, dans cette lettre, ce qui n'empêche pas quelques figures sobres et bien trouvées. La citation du commencement est heureuse; elle amène un compliment délicat: « Aimable idée qui semblerait de vous »,et une métaphore bien choisie: « dont s'enveloppe cette feuille de papier pour se joindre *au bouquet de jolies choses* que vous adresse mon amie. »

Une autre métaphore se rencontre à la phrase suivante: « Votre opinion sera à jamais *ma plus belle couronne poétique.* »

Nous avons déjà remarqué les deux figures: « les grandes sphères ne nous conviennent pas: Dieu nous les a faites petites, comme aux fleurs. »

Cette lettre est donc très agréable à lire, et elle nous révèle assez bien la facilité de son auteur qui mériterait d'être mieux connu, par les jeunes filles de nos jours. Eugénie de Guérin possédait, en réalité, un rare talent littéraire fait de sensibilité

profonde, d'intelligence claire et fine, de distinction native et surtout de pureté simple et comme transparente.

Dans son grand désir de n'employer son temps à rien d'inutile, elle eut l'idée de composer des poésies, pour les enfants; elle trouvait qu'il manquait pour eux « un poésie fraîche, pure, riante, délicate, céleste comme leur âme, une poésie de leur âge. »

Maurice la détourna de composer ce recueil qu'elle eût appelé *Les Enfantines*. Elle se contenta de son journal et de ses lettres. Elle y met peu de faits, beaucoup d'idées, plus encore de sentiments. Jamais inspiration n'a été plus sincère et plus spontanée. C'est là son charme et sa marque personnelle d'être un esprit délicat et profond qui écrit ce qu'il pense sans connaître même les attitudes, les vanités de la « femme de lettres».

IV. Grammaire. —

Analysez les noms et les adjectifs des deux premières phrases. Dites la nature des propositions de la phrase: On m'a dit que Dieu, etc.

V. Auteur. —

Eugénie de Guérin naquit au mois de janvier 1865 dans le vieux castel du Cayla (Tarn). Elle y passa à peu près toute sa vie entre son père, son frère aîné Erambert, et sa soeur Marie. Elle avait voué à son plus jeune frère Maurice une affection presque maternelle. C'est à cette affection que nous devons une grande partie de ses Lettres et surtout son journal qui provoqua ce cri d'admiration de Barbey d'Aurevilly: « Quelle distinction d'esprit! quelle noble fille! talent qui ne se doute pas de lui-même, naturel, chef-d'oeuvre de perfection. »

Elle mourut comme une sainte, le 16 juin 1848.

VI. Composition. —

Un oncle ayant écrit à sa nière la lettre qui se trouve à la fin du questionnaire, composez la réponse de la jeune fille.

RÉPONSE

Mon cher oncle,

Qui a été bien joyeuse, hier?... Votre nièce Paule! Recevoir une lettre de l'étranger, cela vous donne une certaine importance, assurément. On montre, un peu fière, à ses compagnes, les timbres curieux. Mais cette petite satisfaction d'amour-propre n'était rien, croyez-le, auprès de la joie profonde que me causait cette pensée: C'est une lettre de mon oncle Edouard, il n'oublie donc pas sa petite Paule dans ses lointains voyages.

Les timbres, je les ai donnés à une de mes compagnes qui en fait collection; mais la lettre, la bonne lettre de mon oncle, ah! je ne la donnerais pas pour un trésor!

Et, tout en relisant vos chères lignes, sans me lasser, quoique je les sache déjà par coeur, je me trouve soudain auprès de vous, sur le pont de votre beau navire... Mes quinze ans, *fort haut montés*, me donnent un peu le droit de glisser mon bras sous le vôtre, et de vous accompagner tout en babillant, pendant que vous fumez votre grande pipe. C'est bien la meilleure manière de refaire connaissance.

Vous n'avez point changé, vous, bon oncle, j'en suis sûre. Dès que je ferme les yeux pour recueillir mes souvenirs, je vous vois avec votre haute taille, votre barbe grise, dans laquelle vous me laissiez fourrager avec tant d'indulgence... puis votre pipe, cette longue pipe, que vous me mettiez avec précaution entre les lèvres, pour me faire rire!

Mais le bébé a bien changé, lui: changé de taille, de figure, de goûts.

Je vous envoie notre groupe photographié. Me reconnaîtrez-vous au milieu de mes trente compagnes?... Peut-être non. Eh bien! je vais me présenter moi-même à vous. Cherchez dans le troisième rang une petite personne à l'air assez décidé, à la lèvre très rieuse, une vraie tête de pensionnaire quelque peu ébouriffée... et voici votre nièce Paule. Vous qui êtes observateur, mon oncle, ne lisez-vous pas bien des choses: 1o point de coquetterie, la coiffure très peu savante en fait foi; 2o amour très modéré du travail. Et cependant la photographie ne vous

montre pas dix petits doigts agiles, qui se plaisent à manier l'aiguille et le pinceau, ou à courir eux-mêmes sur le clavier... C'est donc un composé de petite personne pratique et d'artiste que votre nièce? Précisément, mon bon oncle.

Je ne rêve en fait de plaisir que les joies intimes et tranquilles du foyer, les prières au pied du tabernacle de notre vieille église, les causeries avec maman et Béatrix, tout en travaillant pour les pauvres dans l'embrasure d'une fenêtre, les soirées de famille, charmées par la belle musique de Beethoven ou la lecture d'Ozanam et de Montalembert. Enfin, les promenades à pied léger, où l'on s'arrête parfois pour prendre du bout de son crayon, un pan de mur en ruines ou quelque pont rustique...

Voilà donc votre nièce de pied en cap, mon cher oncle. Vous le voyez, du bébé d'autrefois il ne reste rien... rien que le coeur, où l'oncle Edouard a toujours sa place à part.

Aussi la première réponse au problème insoluble c'est... un bon baiser.

Mais il vous en faut une autre, et me voilà presque aussi embarrassée que vous. Pour ne point vous faire attendre,transchons en faveur... des Pyramides?... non (à moins que votre générosité n'y joigne l'étagère assortie)... Le coffret à ouvrage vous causera moins d'embarras: il aura donc mes préférences.

Comme je vais l'aimer, la soigner, ma jolie boîte! Chaque fois que je m'installerai au travail, elle aura le pouvoir magique de me transporter auprès de vous, mon cher oncle.

Mais quelle langue a donc cette nièce Paule! Voici une grande heure qu'elle est à vos côtés, vous fatiguant de son babil. Chassez-là bien vite, mon oncle, non sans lui laisser le temps de vous remercier d'avance et de vous embrasser de tout son coeur.

PAULE.

(Tirée d'une revue française.)

Le coin de Fanchette

Le lecteur me pardonnera de me présenter à lui le jour même de ma naissance. Le 30 octobre 1786, dans une maison de la cité de Québec, remplacée maintenant par le palais archiépiscopal, un petit être bien chétif, mais très vivace, puisqu'il tient aujourd'hui la plume à l'âge de soixante-dix-neuf ans, ouvrait les yeux à la lumière. Après avoir crié jour et nuit pendant trois mois, sans interruption,sous le toit de sa grand'mère maternelle, veuve du chevalier Charles Tarieu de Lanaudière, le petit Philippe Aubert de Gaspé fut transporté à Saint-Jean-Port-Joli, dans une maison d'assez modeste apparence, ayant néanmoins la prétention de remplacer l'ancien et opulent manoir que messieurs les Anglais avaient brûlé en 1759.

Un beau jour, je me trouvai transporté comme par enchantement dans la cité de Québec. Je devais être bien jeune; car je ne sais pas comment je fis le voyage. Je suis sur la place d'armes et je vois manoeuvrer un régiment; celui de Son Altesse Royale, le duc de Kent, père de notre gracieuse souveraine, la reine Victoria. On me montra, sans doute, le Prince; mais comme je jugeais alors les hommes, comme le font beaucoup d'autres aujourd'hui, sur le plus ou moins de bruit qu'ils font, le gros tambour et surtout le grand nègre, qui agitait deux plats d'acier au-dessus de sa tête en les frappant l'un contre l'autre en cadence, furent les deux seuls acteurs de ce spectacle si nouveau pour moi qui attirèrent toute mon attention et dont je me rappelle aujourd'hui.

Au dire de mes parents, j'étais, comme de droit, un prodige de mémoire pendant mon enfance. Quant à l'esprit, j'en fais grâce au lecteur. Dès l'âge de six ans, je savais par coeur toutes les fables du bon LaFontaine, je connaissais toutes les villes du monde, la Chine, je crois même, y comprise, et je savais assez de traits d'histoire pour désespérer les pédants les plus ferrés. Lady Simcoe, qui passait pour un bas-bleu, dit un jour

à ma mère : De grâce, amenez-moi votre fils, quand vous viendrez prendre le thé ce soir : on me dit que c'est un savant.

On me promenait dans les salons de Québec, comme un petit animal rare. Quel dommage que Barnum ne fût pas alors au monde, il aurait acheté la petite bête à un prix fabuleux. Bref, Pic de la Mirandole, n'était qu'un sot, comparé au fils Philippe de ma mère.

Questionnaire

1. De quel ouvrage cette page est-elle extraite?

2. Pourquoi l'auteur a-t-il intitulé le chapitre dont cette page fait partie : Le coin de Fanchette.?

3. Montrez, dans un tableau synoptique l'idée principale et les idées secondaires des quatre paragraphes de l'extrait.

4. N'y a-t-il pas quelque chose de désagréable dans le fait de se mettre soi-même en scène? Monsieur de Gaspé vous semble-t-il se surfaire lui-même?

5. Qu'est-ce qui vous plaît dans ce petit morceau?

6. Quelles qualités du style y sont surtout remarquables?

7. Explication des mots suivants : Charles Tarieu de Lanaudière, John Graves Simcoe, — Manoir, enchantement, tambour, pédant, ferré, bas-bleu, Barnum, Pic de la Mirandole.

8. Analysez grammaticalement les mots en italique et logiquement toute la phrase : Le 30 octobre 1786, *dans* une maison de la cité de Québec, un petit *être bien chétif* mais bien vivace, puisqu'il *tient* la plume à l'âge de 78 ans, *ouvrait* les yeux à la lumière.

9. Dites quelques mots de Philippe Aubert de Gaspé.

COMPOSITION. — Vous vous rappelez certainement quelques traits de votre petite enfance. Racontez-en un ou deux qui vous ont laissé une plus profonde impression.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est une page des *Mémoires* de Philippe Aubert de Gaspé. L'auteur, désirant relater quelques anecdotes qu'il avait oubliées dans *les Anciens Canadiens*, écrivit ses Mémoires. Mais comme il ne se souciait pas de faire un livre trop bien ordonné, il eut une idée assez ingénieuse. Il commença son récit par le conte d'une femme nommée Fanchette qui, n'ayant absolument pas d'ordre, laissait tout traîner dans son ménage. Aux reproches qu'on lui faisait, elle répondait constamment: « J'ai oublié de le mettre dans le coin... mettez-le dans le coin. » De Gaspé raconte très comiquement les aventures qui survinrent à cette femme négligente; il nous parle d'une altercation qu'il eut avec sa mère à propos de l'attribution de l'histoire à sa grand'mère; tout cela pour arriver à nous dire qu'il fera de son ouvrage un Coin de Fanchette à sa façon, pour y déposer tout ce qui lui passera par la tête tant des anciens que des nouveaux Canadiens. « Mon plus ancien contemporain étant moi-même, dit-il fort plaisamment, je dois d'abord m'occuper de mon mince individu... Ma propre histoire sera le cadre dans lequel j'entasserai mes souvenirs. » Deux extraits du chapitre premier des *Mémoires* forment la page que nous avons à étudier.

II. Étude du fond. —

Le morceau comprend quatre paragraphes:

PLAN

I — Naissance et première enfance de l'auteur.

1. Naissance à Québec, le 30 octobre 1786, dans une maison remplacée aujourd'hui par le palais archiépiscopal.
2. Apparence chétive et pourtant grande vitalité de l'enfant.
3. Départ pour Saint-Jean-Port-Joli, trois mois après la naissance.

II Voyage à Québec.	1. Transport à Québec comme par enchantement. 2. Manoeuvres du régiment du duc de Kent sur la place d'armes. 3. Appréciation des hommes par le bruit qu'ils font. 4. Personnages remarqués: le gros tambour et un grand nègre.
III Mémoire prodigieuse de l'enfant.	1. À six ans, il sait toutes les fables de La Fontaine. 2. Il connaît toutes les villes du monde, y compris la Chine. 3. Il sait assez de traits d'histoire pour désespérer tous les pédants. 4. Il est invité chez Lady Simcoe qui veut voir ce prodige.
IV Conséquences de cette mémoire extraordinaire.	1. Exhibition dans les salons de Québec. 2. Regret que Barnum ne fût pas alors au monde. 3. Pic de la Mirandole n'était qu'un sot comparé au fils Philippe de ma mère.

D'une manière très aimable, monsieur de Gaspé se présente à nous le jour même de sa naissance; il trouve moyen de faire entrer plusieurs détails intéressants dans la relation de ce fait. Il ne nous donne pas la date de son voyage à Québec, mais la preuve qu'il était fort jeune alors, c'est que, malgré la mémoire prodigieuse dont il nous parlera tantôt, il ne sait pas comment il fit le voyage. L'histoire nous dit, elle, que le duc de Kent, père de la reine Victoria, vint au Canada, en 1791, et qu'il passa quatre ans à Québec. Monsieur de Gaspé pouvait donc avoir cinq ou six ans quand il assista à la scène dont il nous parle. Ce qui le frappa davantage dans ce spectacle, ce furent le gros tambour et le grand nègre. Et à propos de ce souvenir, l'auteur décoche une pointe assez malicieuse contre les gens qui jugent

leurs semblables sur le bruit qu'ils font (au propre ou au figuré bien entendu).

Pour atténuer un peu l'éloge qu'il va se faire à lui-même, de Gaspé a soin de le faire précéder d'un correctif : *Au dire de mes parents,* j'étais, *comme de droit,* un prodige de mémoire. Il peut maintenant nous détailler toutes ses connaissances ; les hyperboles mêmes qu'il emploie, *toutes* les fables de La Fontaine, *toutes* les villes du monde, ne pourront que nous faire sourire, tout comme les trois traits qui terminent la page et par lesquels l'auteur lui-même rit ironiquement de la réputation qu'on lui avait faite : on le promenait dans les salons comme un petit animal rare ; Barnum eût acheté la petite bête ; Pic de la Mirandole n'était qu'un sot comparé au fils Philippe de ma mère.

III. Étude de la forme. —

Ce qui fait le charme de cet extrait, ce n'est assurément pas sa grande tenue littéraire ; monsieur de Gaspé n'a aucune prétention au style ; on peut même relever dans le morceau des *impropriétés ;* je connaissais toutes les villes du monde, *la Chine,* je crois même y comprise — (on croirait que la Chine est une ville) — ; des incorrections : les deux personnages *dont* je me rappelle ; des négligences : je *savais* toutes les fables. . ., je *savais* assez de traits. . ., etc.

Ce qui nous plaît dans ce récit, c'est la parfaite bonhommie du conteur qui se raconte lui-même comme le font d'ordinaire les vieillards, non par égoïsme ou par vanité, mais parce qu'ils sont les seuls témoins d'une époque dont les autres acteurs sont disparus. Il s'excuse cependant, et très adroitement, de nous parler ainsi de lui-même par une histoire plus ou moins fantaisiste, puis il commence sa narration. Il s'attarde sur des faits assez minces mais typiques, il passe d'un sujet à un autre sans lien ni avis, il se borne à des anecdotes.

La plus extrême simplicité est le caractère dominant de ce style. Il y a bien quelques figures, mais elles viennent aussi naturellement qu'elles se présenteraient dans la conversation :

Un petit être ouvrait les yeux à la lumière, périphrase pour *naissait;*

Une maison ayant la prétention de remplacer, etc., une prosopopée qui prête la vie aux choses inanimées;

Messieurs les Anglais, une ironie;

Je savais toutes les fables, je connaissais toutes les villes, ce sont évidemment des hyperboles; je savais assez de traits d'histoire pour *désespérer,* encore une hyperbole; les pédants les plus *ferrés,* une métaphore, ferrés signifie ici assurés, solides.

Le ton de tout le morceau est très enjoué; sans avoir l'air d'y toucher, de Gaspé lance un trait malin aux badauds qui se laissait prendre au bruit que font les hommes, il raille spirituellement les illusions des parents qui regardent leurs enfants comme des phénomènes, et termine par une périphrase amusante, *le fils Philippe de ma mère.*

IV. Étude des mots. —

CHARLES TARIEU DE LANAUDIÈRE: prit part à la bataille de Sainte-Foye en 1760, comme aide-major, sauva le gouverneur Carleton pendant l'invasion américaine, puis devint son aide-de-camp, maître des eaux et forêts, et enfin conseiller législatif en 1792 (1744-1811).

SIMCOE (John Graves) : premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada (1791) ; fonda la ville d'York près des ruines du vieux fort Toronto (1793) ; ouvrit le premier parlement du Haut-Canada (1792) et transféra le siège du gouvernement de Newark (Niagara), à York (Toronto), en 1796.

MANOIR (tiré de l'ancien français *manoir*—latin *manere,* rester—infinitif pris substantivement) :

1o (Féodalité). Habitation à laquelle est jointe une certaine étendue de terre, *Celui qui avait* quatre manoirs était toujours obligé de marcher à la guerre. (Montesquieu.)

2o (Poétique et oratoire). Demeure: le sombre *manoir,* la demeure de Pluton, l'enfer.

Dans le texte, *manoir* est opposé à *maison* par une espèce d'antithèse, afin de faire mieux saisir la différence entre l'opulente demeure brûlée par les Anglais et celle qui l'avait remplacée. C'est une allusion au régime seigneurial qui régissait autrefois le Canada français.

ENCHANTEMENT: action d'enchanter, c'est-à-dire de mettre dans un état surnaturel par un pouvoir occulte, des formules magiques, etc. *Au figuré*: influence inexplicable exercée sur quelqu'un. C'est par hyperbole qu'on peut écrire: je fus transporté par enchantement.

TAMBOUR: 1o Caisse cylindrique dont les deux fonds sont couverts d'une peau tendue, sur l'une ou l'autre desquelles on frappe avec des baguettes pour la faire résonner.

2o Celui qui bat le tambour.

PÉDANT: 1o terme vieilli—celui qui enseigne; 2o aujourd'hui: celui qui fait parade de savoir.

FERRÉ: garni de fer. Au figuré: *être ferré sur un sujet*, le connaître de manière à ne pas être pris en défaut.

BAS-BLEU: Femme qui a des prétentions littéraires. L'expression serait venue, dit-on, du salon littéraire de Lady Montague qu'on aurait appelé Blue Stocking Club, à cause d'un M. Stillingflut qui en était l'oracle et qui portait toujours des bas bleus.

BARNUM: célèbre charlatan américain né en 1810, mort en 1891. Il fut successivement valet de ferme, épicier, colporteur, organisateur de loteries, journaliste, puis directeur d'un cirque. En 1881, il acheta Jumbo, l'éléphant national de l'Angleterre, qui fut le plus bel ornement de sa ménagerie détruite par un incendie en 1887. Il laissa en mourant plus de vingt-cinq millions de francs.

PIC DE LA MIRANDOLE: savant italien né en 1463, mort en 1494. Il se fit remarquer par une extraordinaire précocité en même temps que par la hardiesse de ses thèses en philosophie et en théologie.

V. Grammaire. —

1o Analyser grammaticalement les mots en italique, et logiquement toute la phrase suivante: Le 30 octobre 1786, *dans* une maison de la cité de Québec, un petit *être bien* chétif, mais très vivace, puisqu'il *tient* la plume à l'âge de 78 ans, *ouvrait* les yeux à la lumière.

VI. Sujet de composition. —

Vous vous rappelez certainement quelques traits de votre petite enfance. Racontez-en un ou deux qui vous ont laissé une plus profonde impression.

DÉVELOPPEMENT

On me demande de raconter un trait de ma petite enfance. Assurément la chose est facile, car elle n'est pas très éloignée mon enfance, puisque j'ai quinze ans à peine. Ce qui est plus difficile, c'est de faire un choix, car dès que je pense à ces jours de bonheur dont furent tissées les premières années de ma vie, mes souvenirs se lèvent en foule.

Je dois vous dire d'abord qu'il n'y a pas eu de grands événements dans cette période de ma vie. « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire », paraît-il, il en est peut-être ainsi des existences où l'on n'a pas encore souffert.

Je veux pourtant vous parler d'un fait dont j'ai gardé un très vif souvenir et que rien ne saurait me faire oublier.

J'avais quatre ans. Nous étions tous à la campagne pour les vacances, lorsqu'un matin, à mon réveil, grand'mère vint m'annoncer que j'avais une nouvelle petite sœur. Comme j'étais contente! Aussi ce matin-là, je ne fus pas longue à m'habiller. Grand'mère me conduisit dans la chambre de maman, et je vis, dans un berceau tout blanc, un joli bébé rose qui dormait, ses deux petits points serrés. Je l'embrassai bien, bien doucement, et après l'avoir longtemps contemplé, je m'en allai, folle de joie, raconter à tout le monde que j'avais une petite soeur.

Quelques heures plus tard, je revins près du berceau; toute

la famille y était réunie, et l'on discutait la très grave question du nom qu'il fallait donner au bébé.—« Elle s'appellera Marie, disait maman.—Et Anne, comme sa grand'mère, ajouta papa. —Maman, appelez-la Jeanne, comme sa marraine, c'est si joli, suggéra ma soeur aînée. »

Comment je réussis à monter tout près,tout près de maman, je ne m'en souviens plus, mais ce que je me rappelle très bien, c'est que je lui murmurai à l'oreille, mais assez haut pour être entendue de tous: « Maman, appelez-la donc mémère, ma petite soeur! »—Ma demande fut accueillie par un rire joyeux que je ne compris pas; mais on m'a dit depuis que des larmes avaient brillé dans les yeux de ma bisaïeule qui assistait au conseil de famille. Dans cette prière naïve, elle avait compris tout l'amour que lui portait sa *petite-petite-fille*, et je reçus en retour un baiser,le plus tendre peut-être qu'elle eût jamais déposé sur mon front d'enfant.

Depuis, le bon Dieu l'a rappelée à Lui la sainte grand'mère de ma mère. Son pèlerinage ici-bas avait duré quatre-vingt-dix-neuf ans.

J'avais huit ans. Un matin d'automne, ma mère nous dit, à mes deux petites soeurs et à moi: « Ma grand'mère est partie pour le ciel, cette nuit; nous allons prier pour elle, mes enfants. » On me revêtit de mon uniforme du couvent, la seule robe noire que j'eusse alors, et l'on nous conduisit dans la chambre mortuaire.

Je revois encore le visage pâle de la chère morte, les mains jointes sur la poitrine et serrant un grand crucifix; tout cela éclairé par la lueur vacillante des cierges.

Je pleurai beaucoup auprès de cette aïeule bien-aimée et deux jours après, aux funérailles. Puis tout rentra dans l'ordre ordinaire; mais je reportai sur grand'maman l'amour que j'avais pour ma sainte bisaïeule; et c'est pourquoi mes heures les plus douces, après celles que je vis près de ma mère, sont celles que je passe avec ma grand'mère qui évoque pour moi les souvenirs de sa jeunesse,me parle du bon Dieu comme personne autre n'en sait parler, me raconte des histoires vraies, puis

d'autres merveilleuses où toujours elle sait glisser quelque leçon utile.

Mon Dieu, gardez-nous bien longtemps notre bien-aimée grand'mère; qu'elle voie, comme sa mère à elle, les enfants de ses petits-enfants l'entourer de la plus affectueuse tendresse!

VII. Auteur. —

Philippe-Aubert de Gaspé est un de nos plus spirituels conteurs canadiens. Personne peut-être n'a raconté dans des pages plus charmantes, les moeurs de nos aïeux. Un roman: *Les anciens Canadiens*, et ses *Mémoires*, ont rendu son nom immortel chez-nous.

Son style est fait de simplicité et de bonhommie, mais certaines réminiscences classiques, disséminées ici et là, témoignent de la culture classique de l'écrivain.

(Cf.: Tableau de la littérature canadienne, abbé C. Roy.)

La maison paternelle

Depuis que mes cheveux sont blancs, que je suis vieux,
Une fois j'ai revu notre maison rustique,
Et le peuplier long comme un clocher gothique,
Et le petit jardin tout entouré de pieux.

Une part de mon âme est restée en ces lieux
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique.
J'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique,
Et des souvenirs morts ont jailli radieux.

Mon sans-gêne inconnu paraissait malhonnête,
Et les enfants riaient. Nul ne leur avait dit
Que leur humble demeure avait été mon nid.

Et quand je m'éloignai, tournant souvent la tête,
Ils parlèrent très haut, et j'entendis ceci :
— Ce vieux-là, pourquoi donc vient-il pleurer ici?

Pamphile LEMAY.

Questionnaire

1. D'où cette pièce est-elle extraite?
2. Quel est le fond de cette pièce?
3. Quelle en est la forme?
4. Qu'est-ce qu'un sonnet?
5. Quelles sont les règles qui régissent la structure du sonnet?
6. Caractérisez le style de cette pièce.
7. Quelle image l'adjectif « rustique » évoque-t-il?
8. Quelle figure trouvez-vous dans le troisième vers?
9. Relevez les idées et les sentiments religieux dans la pièce.

10. Ces évocations religieuses s'expliquent-elles par la vie de l'auteur?

11. Quels sens peuvent être ici attribués au mot « âtre »?

12. A quelle école de poésie Lemay appartient-il?

13. Quelle forme revêt sa versification? Etudiez la versification dans ce sonnet.

14. Définissez les mots suivants? Rustique; Clocher gothique; Pieu; Atre; Antique; Nid; Ce vieux-là.

15. Analysez grammaticalement et logiquement: « Nul ne leur avait dit » « Que leur humble demeure avait été mon nid. »

16. Quelle est la nature de tout dans « tout entouré »?

17. Quelle est la fonction de « maison rustique », « peuplier », « jardin »?

18. Courte biographie et oeuvres de Pamphile Lemay.

COMPOSITION FRANÇAISE: Décrivez le lieu de votre naissance (ville ou village) et dites quels sont les plus touchants souvenirs que son image vous rappelle.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau.

a) Ce morceau est un sonnet, c'est-à-dire un petit poème à forme fixe composé de quatorze vers formant quatre stances dont les deux premières sont des quatrains et les deux dernières des tercets.

Dans les deux quatrains, les rimes doivent être 1o semblables, c'est-à-dire que les quatre vers masculins doivent rimer entre eux et les quatre vers féminins de même; 2o semblablement disposés, c'est-à-dire que dans chaque quatrain, les vers féminins doivent se suivre et être encadrés par deux vers masculins (cf. quatrains du sonnet étudié) ou réciproquement.

Les deux tercets doivent être composés de trois rimes dont la disposition doit être la suivante :

1. Le premier tercet commence par deux rimes plates, masculines si le vers précédent est féminin, féminines dans le cas contraire.

2. Le troisième vers de ce premier tercet doit différer en genre des deux précédents et rimer avec le deuxième vers du deuxième tercet.

3. Enfin les deux vers restants (le premier et le troisième du deuxième tercet) doivent être du même genre que les deux premiers vers du premier tercet.

Tel et le sonnet régulier, dont Boileau a dit, avec un peu d'exagération :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Peu de poètes s'astreignent à cette extrême régularité. On préfère le sonnet irrégulier ou libertin auquel Maynard, au commencement du XVIIe siècle, donna un certain renom (Verest).

Le sonnet de M. Pamphile Lemay ne suit pas rigoureusement les règles mentionnées plus haut (cf. disposition des rimes dans les tercets) ; c'est cependant un très bon sonnet.

b) Ce sonnet est extrait du recueil « Les Gouttelettes » où il est intitulé : *un Souvenir.*

II. Étude du fond.

PLAN

1er quatrain : Ce que le vieux poète a revu :
- a) la maison rustique
- b) le grand peuplier
- c) le petit jardin

2e quatrain : Ce que le vieux poète éprouve :
- a) Il sent qu'une partie de son âme est restée en ce lieu
- b) Il remue la cendre au fond de l'âtre antique
- c) Il voit jaillir radieux tous les souvenirs morts.

- 1er tercet:
  - Effet produit sur les enfants:
    - a) Le sans-gêne du vieillard les étonne.
    - b) Ils rient
      - Ils ne savent pas que leur maison a été autrefois celle du poète.
- 2e tercet:
  - A) Emotion du vieillard:
    - a) Le vieillard tourne souvent la tête en s'éloignant.
    - b) Il entend les propos des enfants.
  - B) Réflexion des enfants:
    - Ils demandent pourquoi le vieillard pleure en visitant leur demeure.

C'est le récit simple et touchant d'une visite que Pamphile Lemay, devenu vieux, fit à la maison où il était né, à Lotbinière, au rang de Saint-Eustache. — Le premier quatrain nous donne le sujet du sonnet et la description sommaire mais pourtant caractéristique du lieu de naissance du poète. Le deuxième quatrain nous fait pénétrer dans l'âme de l'auteur ; il nous montre sa délicate sensibilité et son culte des choses du passé. Les deux tercets nous parlent de l'effet produit sur les enfants des nouveaux propriétaires qui ne connaissent pas le visiteur.

Une impression de douce mélancolie se dégage de ces lignes; le poète, parce qu'il est sincèrement ému, nous touche nous-mêmes.

III. Étude de la forme.

Le style de ce sonnet est très simple; peu d'adjectifs, quelques figures mais si bien choisies qu'elles sont en quelque sorte transparentes ou évocatrices. Qui n'a vu nos maisons de campagne d'autrefois? Le mot *rustique* nous met aussitôt en présence d'une de ces maisons que se construisaient nos aïeux, quelquefois en pierre, le plus souvent en bois, blanchies à la chaux, avec des contrevents verts, entourées d'un petit jardin où l'on entretenait avec soin des fleurs assez communes: verveines, géraniums, fuchsias, reines-marguerites. Bien différentes sont les constructions modernes de nos cultivateurs, et l'adjectif *rustique* ne leur conviendrait guère.

La comparaison du troisième vers est aussi juste que pittoresque. Dans le grand calme de la campagne, tout parle de Dieu à l'âme qui naturellement se recueille et prie comme en un temple...

L'univers est son temple,

chantait Lamartine; pourquoi alors ne penserait-on pas aux clochers en contemplant les longs peupliers?

Puis, *le petit jardin tout entouré de pieux* complète le tableau.

Le poète sent l'émotion le gagner, c'est que

Une part de *son* âme est restée en ces lieux
Où *sa* calme jeunesse a chanté *son cantique.*

Encore une idée religieuse; cela ne nous étonne pas si nous nous rappelons les origines du poète. Il était né d'une famille où la foi et le patriotisme étaient héréditaires; lui-même avait tenté de la vie ecclésiastique à laquelle il avait dû renoncer à cause de son mauvais état de santé.

Quelle image gracieuse offrent les vers 7 et 8:

J'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique
Et des souvenirs morts ont jailli radieux.

Le mot *âtre* a ici un sens à la fois matériel et moral. De tout temps l'âtre ou le foyer a été le centre et comme le symbole de la vie familiale dans sa plus complète intimité, dans sa plus grande douceur. C'est auprès du foyer que s'accomplissaient tous les grands événements de la famille antique, car c'est en touchant le feu qu'on prenait contact avec les âmes des ancêtres, vraies divinités qui veillaient sur leur descendance. Le poète remue la cendre du foyer, et des souvenirs jaillissent, comme ces bluettes qu'Eugénie de Guérin faisait soudre sous sa baguette et qu'elle décrit si poétiquement dans sa prose ailée. Pour Pamphile Lemay, les souvenirs se lèvent radieux. Il les croyait morts... non, ils étaient endormis seulement, et la vue de tous ces objets qui lui sont familiers les éveille... Il revoit son père, Léon Lemay, le brave cultivateur et marchand

de Lotbinière ; sa mère, la douce et vaillante Louise Auger, qui, mère de quatorze enfants,

Disait, près des berceaux, les chansons d'autrefois,

puis ses frères, ses soeurs. Il revit ces jours que jamais l'on n'oublie, jours de joie ou jours de deuil, mais jours bénis du ciel qui s'incline toujours vers les foyers où son nom est en honneur comme chez les Lemay.

Et ces souvenirs attendrissent le vieux poète jusqu'aux larmes ; et les enfants s'en étonnent, ils ne comprennent, ni le *sans-gêne* du visiteur, ni son émotion. *Ils riaient*, remarque le poète. « Cet âge est sans pitié », aurait dit La Fontaine. Pamphile Lemay est plus doux à l'enfance, il excuse son indifférence :

. . ..nul ne leur avait dit
Que leur humble demeure avait été mon nid.

Même si on le leur avait dit, ces enfants auraient-ils compris? Il faut avoir vécu pour éprouver la douceur des souvenirs et un auteur a pu écrire : on n'apprécie à sa valeur que ce qu'on a perdu. C'est triste, mais c'est trop vrai.

Et, la visite finie, le vieillard s'éloigne *tournant souvent la tête*, et les enfants dans leur curiosité naïve, demandent :

Ce vieux-là, pourquoi donc vient-il pleurer ici ?

Nous le savons, nous, et, en terminant la lecture de ce sonnet, nous restons pensifs et émus. Nos souvenirs d'enfance se sont aussi éveillés dans notre âme, et nous revoyons en esprit le doux nid où nous berça notre mère, et tous les êtres chers qui nous ont entourés de tendresse.

La puissance évocatrice de ce petit poème est la preuve du talent vraiment remarquable de Pamphile Lemay. « Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez », a écrit Boileau ; la sensibilité de Pamphile Lemay est communicative parce qu'elle est profonde et sincère :

Mon âme est une lyre aux branches suspendue,

écrit-il ; et il n'exagère pas. Déjà, en son pays natal de Lotbinière, entre la forêt profonde et les hautes falaises du grand fleuve, le futur poète avait accordé son âme inquiète aux harmonies de la nature. Le spectacle des paysages étalant leur splendeur pittoresque sur les flots larges et sur les grèves sonores avait ému l'enfant et sollicité toutes ses facultés de comprendre. Et c'est pourquoi Pamphile Lemay ne se souviendra pas sans larmes des jours lointains où il éprouva ses premières joies d'artiste. Il les rappelle, ces jours, dans *La maison paternelle*, il les rappelle ailleurs encore :

> Je te pleure toujours, toit bâti par mes pères,
> Et toujours je te pleure, ô chambre solitaire
> D'où mon regard pensif sur le ciel et la terre
> Flottait doucement tour à tour.

IV. Versification.

Bien que Lemay soit un romantique, sa versification a une forme toute classique. Les coupes, sauf dans le premier vers, sont toutes régulières ; il n'y a ni rejet, ni enjambement, les rimes sont simplement suffisantes.

V. Étude de mots.

RUSTIQUE : qui appartient à la campagne.

CLOCHER GOTHIQUE : Clocher élancé. L'art gothique, caractérisé par la structure ogivale de la voûte, a fleuri en Europe, du XIIe au XVIe siècle. Les basiliques de Sens, de Rouen, de Soissons, de Reims, l'église Notre-Dame de Montréal et bien d'autres appartiennent au style gothique.

PIEU : pièce de bois pointue par un bout.

ATRE : foyer de la cheminée.

ANTIQUE : très ancien.

NID : employé métaphoriquement pour la demeure où le poète a grandi sous l'aile de sa mère.

CE VIEUX-LÀ : terme familier employé pour ce vieillard.

VI. Grammaire.

1. Analysez grammaticalement et logiquement:

Nul ne leur avait dit
Que leur humble demeure avait été mon nid.

a) NUL: pron. ind. sing. sujet de avait dit.

NE: partic. nég. modifie avait dit.

LEUR: pron. pers. 3e pers. plur. compl. ind. de avait dit.

AVAIT DIT: verbe dire, 4e conj., irr., mode ind. pl. que p., 3e pers. sing. à cause du suj. nul. Verbe transitif.

QUE: conj. lie les deux propos.

LEUR: adj. poss. f. sing. dét. demeure.

HUMBLE: adj. qual. f. sing. qual. demeure.

DEMEURE: n. c. f. sing., suj. de avait été.

AVAIT ÉTÉ: v. être, 4e conj., irr. mode ind. p. q. p., 3e pers. sing. à cause du suj. demeure. verbe subst.

MON: adj. poss. masc. sing. dét. nid.

NID: n. c. masc. sing. attribut de demeure.

b) Cette phrase renferme deux propositions:

NUL ne leur avait dit, prop. princ.

NUL: sujet.

AVAIT ÉTÉ: verbe.

DISANT: attribut (compl. toute la proposition suivante).

Que leur humble demeure avait été mon nid: prop. compl. dir.

DEMEURE: sujet.

AVAIT ÉTÉ: verbe.

NID: attribut.

2. Quelle est la nature de *tout* dans *tout entouré?* — Tout est adverbe et signifie tout-à-fait. Bien qu'employé comme adverbe, *tout* varie quelquefois. C'est lorsqu'il se trouve devant un adjectif féminin commençant par une consonne; il varie alors pour une raison d'euphonie: cette petite fille est toute disposée à obéir.

3. Quelle est la fonction de maison rustique, peuplier, jardin? Ces trois noms sont des compléments directs de *j'ai revu.*

VII. — Pamphile Lemay, né à Lotbinière, en 1837, est « le plus tendre de nos poètes lyriques, le plus sympathique des poètes de l'école de 1860 ». Il a chanté notre sol, nos moeurs, nos légendes; il a tiré de notre histoire nationale les plus précieuses perles et les a enchâssées dans des sonnets d'une forme souvent impeccable.

Ses principales oeuvres sont: *Essais poétiques, Evangéline* (traduction en vers), *les Vengeances, les Gouttelettes, les Epis.* Il est mort en 1918.

VIII. Composition française. — Décrivez le lieu de votre naissance (ville ou village) et dites quels sont les plus touchants souvenirs que son image vous rappelle.

Le vieux hangar

(Extrait)

Quand chaque année les absents retournaient à ce foyer, de la colline voisine où ils le pouvaient apercevoir, ils saluaient déjà le vieux logis, et il leur semblait qu'alors celui-ci s'enveloppait, pour les mieux accueillir, d'une atmosphère de joie, que ses fenêtres avaient de bons regards, et qu'il dilatait, jusqu'à rompre, sa façade vieillie et penchée.

Et eux, en le revoyant, ils se sentaient aussi rajeunir et redevenir enfants. Chaque pierre du chemin, chaque arbre, chaque fleur du jardin, l'herbe verte qui s'allonge en tapis à l'un des bouts de la maison, la barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer, la courte montée bordée de petits érables qui ont toujours mal poussé, et le sable rouge répandu devant la porte, toutes ces choses, banales pour l'étranger, leur étaient familières, leur rapportaient des parfums et des parcelles de vie, et les faisaient entrer peu à peu et pénétrer dans les souvenirs qu'évoquait à leur mémoire la seule image du vieux fournil.

Questionnaire

1. D'où cette page est-elle extraite?

2. Quelles sont les deux grandes parties du chapitre auquel appartient l'extrait?

3. Faites le résumé de ce chapitre.

4. Localisez dans ce chapitre le paragraphe à analyser.

5. Reconstituez le plan du texte à analyser.

6. Caractérisez le fond de ces lignes.

7. Caractérisez-en le style, par l'étude *a*) de la forme du paragraphe descriptif; *b*) des images.

8. Quelles règles de syntaxe régissent les participes dans: vus grandir? laissé passer?

9. Analysez grammaticalement les mots soulignés dans la phrase suivante:

« De la *colline où* ils *le* pouvaient *apercevoir*, ils saluaient le vieux logis... il *leur* semblait *qu'*alors celui-ci *s'*enveloppait pour les mieux *accueillir*. »

10. Que savez-vous de l'auteur?

COMPOSITION FRANÇAISE.—Description d'une pièce familière.

ANALYSE

I. Source du morceau. —

La page à analyser est extraite du premier chapitre des *Propos Canadiens*—« Le Vieux Hangar ». Les *Propos Canadiens* de M. l'abbé Camille Roy, publiés en 1912, réunissent en un volume quelques articles écrits à différentes époques, pour des journaux de Québec. « Le Vieux Hangar » porte la date: octobre 1905.

L'auteur nous y fait connaître: 1o « Ce que c'est qu'un vieux hangar » dans nos campagnes canadiennes; 2o « Quels souvenirs il rappelle et quelle place très large il tient dans la vie de nos braves habitants. » Ce sont les deux grandes parties du chapitre.

Un vieux hangar délaissé se plaint, inquiet et triste de son abandon,« à la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre »: c'est l'introduction.

Pourquoi est-il délaissé? Le premier paragraphe de la seconde partie nous l'apprend, « une cuisine... s'était blottie tout près de la maison... afin de supplanter plus sûrement le vieux et pitoyable hangar...» « Il s'affligeait de ce délaissement, le vieux hangar! Dans son âme il y avait tant de souvenirs!...» A l'énumération de ces souvenirs tous heureux que garde le vieux hangar « si intimement mêlé à la vie de famille qui maintenant paraissait le dédaigner » la conclusion s'attache naturellement. « Il fut donc longtemps heureux, le vieux hangar! Et

c'est pourquoi de se sentir pour la première fois abandonné, ridé, sans vie, fut pour lui, le sujet d'une amère tristesse. C'est l'exil de son âme et de sa joie qu'il pressentait. » Cette tristesse du vieux hangar est-elle autre chose que l'écho de la mélancolie de l'auteur qui ajoute: « Et il avait raison de se tourmenter et de s'affliger, quand pourtant, à cette heure de midi, l'enveloppait encore dans une molle caresse, la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre. » ?

II. Étude du fond. —

Le paragraphe à étudier se détache de la deuxième partie du chapitre signalé et sert comme de transition entre les deux subdivisions: *a*) « Les souvenirs que renferme le vieux hangar »; *b*) quelle place très large il tient et il occupe dans la vie de nos braves habitants.

« L'histoire de tous ceux-là qu'il avait vus grandir et hélas! tour à tour franchir son seuil et s'éloigner n'était-elle pas l'histoire du vieux hangar lui-même? Or ceux qui s'étaient éloignés revenaient « chaque année ».

1. L'accueil du vieux logis était fait de l'atmosphère de joie dont il s'enveloppait, des bons regards de sa fenêtre, des sourires de sa façade vieillie et penchée; 2. Et ceux qui revenaient avaient le coeur plein « des souvenirs qu'évoquait à leur mémoire, la seule image du vieux fournil. »

PLAN

- 1ère partie: Accueil du vieux hangar
  - Atmosphère de joie
  - Bons regards des fenêtres
  - Sourire de la façade
- 2e partie: Impressions de ceux qui revenaient
  - Familiarité des objets
    - Pierre
    - arbre
    - fleur
    - herbe verte
    - barrière
    - montée
    - sable rouge
  - Parfum et vie des souvenirs

Les paragraphes qui suivent énumèrent les souvenirs gravés sur le long perron et surtout dans la pièce nue et vaste.

Tout est prenant dans ce chapitre, car il relate la vraie vie de chez nous: la vie de simplicité et de joie dans l'amour que menaient nos ancêtres. Alors le labeur et le plaisir étaient labeur et plaisir de famille et les caractères se trempaient dans la foi, la gaieté saine et le travail. Le charme des lignes citées tient donc à la vérité du fond. Ce sont des choses vécues. Il tient ensuite à la *délicatesse* du sentiment qui y vibre. Nous nous sentons émus de l'émotion même de l'auteur revenant vers le « vieux fournil » où reposaient tant de souvenirs et qui fait toujours si suave le retour. Nous goûtons aussi la douceur qu'il y a à redevenir enfants pour revivre les choses d'autrefois.

III. Étude de la forme. —

C'est une description écrite en prose. Le *style* en est tout *poétique*.

1o Dans la forme du paragraphe descriptif. Depuis la « colline voisine » jusqu'au « long perron » les choses nous sont présentées gazées des sentiments de ceux qui reviennent. Et nous lisons la description de la route qui conduit au hangar dans un paragraphe de souvenirs. Si bien qu'après avoir « de la colline voisine » salué le vieux hangar, à mesure que nous avançons dans le *chemin* où nous remarquons les *pierres* et les *arbres*, près du *jardin* dont nous admirons les *fleurs*, devant la *maison* au bout de laquelle s'étend le *tapis d'herbe verte*, quand nous avons passé la *clôture* toujours ouverte, que nous avons longé la « bordure de *petits érables* de la « *courte montée* », que nous piétinons enfin le *sable rouge répandu* devant la porte, oui, à mesure que nous avançons, nous pénétrons peu à peu dans les souvenirs. »

Poétique: 2o Par les images. Comment mieux peindre un accueil chaleureux? « Le vieux hangar pour les recevoir s'enveloppe d'*une atmosphère de joie*, ses fenêtres ont de bons regards,et sa façade vieillie et penchée se dilate dans un sourire.»

« L'herbe verte qui *s'allonge en tapis* » décrit bien l'étendue de gazon.

« La barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer », fait tout de suite surgir l'image de cette vieille, vieille clôture qu'on ne ferme plus... et à qui l'auteur prête une âme bienveillante.

Ces choses qui rapportent « des parfums » et des « parcelles de vie ». Les souvenirs embaument; ils intensifient la vie.

« M. l'abbé Camille Roy est de tous nos écrivains celui dont la manière nous fait nous ressouvenir, avec le plus de bonheur, *des beaux et bons livres de France* », écrit M. l'abbé L. Groulx. Après l'étude du « vieux hangar », reconnaissons la justesse du jugement.

IV. Grammaire. —

Règle de: 1o vus grandir; 2o laissé passer.

1. Le participe vus suivi de l'infinitif grandir s'accorde avec *qu'* mis pour ceux-là, qui représente les personnes faisant l'action exprimée par le verbe *grandir.*

2. Le participe *laissé,* suivi de l'infinitif passer reste invariable parce qu'il n'a pas de complément direct faisant l'action exprimée par le verbe *passer.*

Analyse grammaticale des mots soulignés: « De la *colline où* ils *le* pouvaient *apercevoir,* ils saluaient le vieux logis... il *leur* semblait *qu'*alors celui-ci *s'*enveloppait pour les mieux *accueillir.* »

COLLINE: nom commun, fém. sing., antécédent de où et comp. circ. de saluaient.

OÙ: pronom relatif, fém. sing., à cause de l'antécédent colline et comp. circ. de pouvaient.

LE: pronom pers., 3e pers. du masc. sing., comp. direct de apercevoir.

APERCEVOIR: verbe actif, 3e conj., inf. présent; comp. dir. de pouvaient.

LEUR: pronom pers., 3e pers. du pluriel; comp. indirect de semblait.

QU' : Conj., joint la principale « il semblait » à la proposition qui suit.

S' : Mis pour se : pronom pers., 3e pers. du singulier ; comp. direct de enveloppait.

ACCUEILLIR : Verbe actif, 2e conj., inf. présent ; comp. circ. de enveloppait.

V. Composition. —

Sujet.—Description d'une pièce familière.

Canevas.—Décrivez une pièce de votre maison ou de votre couvent : chambre, chapelle, classe, etc. : 1o La pièce elle-même ; 2o Les objets de la pièce ; 3o Le décor. Appliquez-vous à trouver le verbe qui fait image pour marquer l'existence ou l'utilité des objets, etc. La description ci-dessous vous offre un modèle à ce point de vue particulièrement.

PLAN

LE VIEUX HANGAR

- DÉBUT : Ce qu'est le hangar décrit
- DÉVELOPPEMENT : Description du hangar
  - L'intérieur
    - Une pièce
    - Large et spacieuse
    - Cheminée au centre
    - Le four
  - Les objets
    - Nomenclature et utilité
- CONCLUSION : Le hangar
  - Vie de la famille en été
  - lieu de repos et de tranquillité

DÉVELOPPEMENT

Le hangar, n'en déplaise à tous les dictionnaires, c'est le « Cottage », le chalet ou la maison de campagne du cultivateur.

Là, le « brave habitant » ne s'entoure que de ce qui est né-

cessaire à l'existence. D'ordinaire l'intérieur du hangar—du moins la partie qui est destinée au logement d'été, et qui, en hiver devient l'atelier, la boutique où travaillent les hommes,— est tout d'une seule pièce, très large, spacieuse, au centre de laquelle *s'élève* la cheminée monumentale, faite de pierres brutes, blanchies à la chaux. Adossé à cette cheminée, et communiquant avec elle, s'*étale* et s'*écrase* le four où l'on *cuit* le pain de ménage. Et c'est pourquoi très souvent le hangar s'appelle aussi le fournil. Autour de cette pièce unique non lambrissée, et qui laisse voir la charpente rugueuse de tout l'édifice, vous n'apercevez que les chaises droites, les berçeuses, la table où l'on mange, le buffet où l'on *garde* la vaisselle, le banc à longues pattes sur lequel *est placée* et se recueille la chaudière pleine d'eau fraîche; au-dessus de la chaudière, *suspendue* à un clou qui est obliquement planté dans le mur, *brille* la grande tasse de fer blanc. A côté du four, se *dresse* l'escalier à jour et à pic qui *monte au grenier;* plus loin, vers l'arrière, *surgit* la pompe de cèdre avec sa rigide brimbale; près de la fenêtre, sur une petite table, le « panier à ouvrage » et tout à côté, le rouet que fait *ronronner* grand'mère; enfin, dans un coin, au fond, le métier sur lequel *pédalent* en chantant les filles robustes et joyeuses du logis. Sur les murs non tapissés, entre les chapeaux de paille et les blouses qui sont accrochés à des clous solides, quelques images dévotes, ou des portraits de personnages très sympathiques que l'on *a découpés* dans le journal d'hier.

C'est dans ce milieu très modeste, et dans ce décor peu dispendieux que le cultivateur *transporte* et *installe*, en été, sa petite famille; c'est là que tous vont oublier pour un temps la vie presque solennelle, et toutes les féminines exigences qu'après le ménage du printemps on vous *impose* à la maison.

L'abbé CAMILLE ROY,

(*Le Vieux hangar*, extrait.)

VI. Biographie. —

M. l'abbé C. Roy est né, en 1870, à Berthier-en-Bas, dans une famille qui a donné à l'Eglise un évêque et quatre prêtres. Il fit ses études à Québec, où il fut ordonné le 19 mai 1894. Doc-

teur en philosophie de l'Université Laval, licencié ès-lettres de la Sorbonne (1900) ; membre de la Société Royale du Canada ; membre-fondateur de la Société du Parler Français au Canada,il fut collaborateur au *Bulletin de la Société du Parler Français*, directeur du Canada français, et pendant longtemps professeur de littérature à l'Université Laval ; il est aujourd'hui recteur de cette même Université et Supérieur du Séminaire de Québec.

Son oeuvre littéraire comprend : Essais sur la littérature canadienne (épuisé). Nouveaux Essais sur la littérature canadienne.—Nos origines littéraires.—Propos canadiens (épuisé). —La critique littéraire au XIXe siècle—De Madame de Staël à Emile Faguet (épuisé).—Monseigneur de Laval.—Les Fêtes du troisième centenaire de Québec.—Manuel de l'Histoire de la Littérature canadienne-française.—Erables en fleurs (1922), pages de critique littéraire.—A l'Ombre des Erables.—Hommes et Livres (1924).

D'après *Précis d'Histoire des Littératures* (1925),
Des Soeurs de Sainte-Anne, Lachine.

L'intendant Jean Talon

Quand on considère l'oeuvre accomplie par Talon et qu'on la compare à celle accomplie par Colbert, en France, on est frappé des analogies qu'elles présentent. L'intendant n'était pas indigne du ministre. Pendant que celui-ci, en pleine lumière et en pleine gloire, s'affirmait par une série d'actes éclatants et d'ordonnances fameuses comme restaurateur des finances, du commerce, de l'industrie, de la marine; celui-là, loin de la scène brillante où s'édifiaient les renommées, déployait toutes les ressources d'une intelligence supérieure pour organiser ici un système administratif et financier, pour faire entrer notre pays naissant dans la voie du progrès commercial, industriel et maritime. Talon, c'est un Colbert colonial; ce que l'un faisait sur un vaste théâtre et avec de vastes moyens, l'autre essaya de le réaliser sur un petit théâtre et avec des ressources restreintes.

THOMAS CHAPAIS.

Questionnaire

1. Quelle est la nature de ce morceau?

2. Qu'est-ce qu'un parallèle en littérature? Comment peut-on procéder pour faire un parallèle?

3. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

4. Quelle idée générale constitue le fond de ce parallèle?

5. Pourquoi l'auteur nous fait-il remarquer qu'il n'y a que des *analogies* entre les oeuvres de Colbert et de Talon?

6. Montrez que M. Chapais oppose rigoureusement les expressions aux expressions dans ce parallèle.

7. Ce jugement de M. Chapais est-il conforme à la vérité historique? Prouvez-le brièvement.

8. Prouvez par des exemples tirés du morceau que la langue de M. Chapais est *a*) claire (termes exacts et phraséologie très simple) ; *b*) ferme (expressions énergiques et qui rendent le caractère des deux personnages) ; *c*) imagée (figures nombreuses: antithèses, litote, métaphores).

9. Etude de mots: oeuvre, analogie, intendant, ministre, acte, ordonnance, restaurateur, finances, commerce, marine.

10. Analysez grammaticalement et logiquement: l'intendant n'était pas indigne du ministre.

11. Biographie de l'auteur.

COMPOSITION FRANÇAISE. —Faites un parallèle entre Mme de Sévigné et Mme de Maintenon considérées comme épistolières.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est un parallèle entre le grand ministre de Louis XIV, Colbert, et le plus remarquable de nos intendants, Jean Talon.

Un parallèle, en littérature, est un ensemble de deux portraits qui fait ressortir les ressemblances et les différences de deux personnes ou de deux choses. Dans un parallèle, on peut étudier les deux personnages successivement, ou bien les faire avancer simultanément de telle façon qu'à mesure qu'on indique un trait d'un personnage, on indique le trait correspondant de l'autre. Ce procédé, dit simultané, est d'ordinaire préférable au successif ; c'est celui qu'a employé Bossuet en comparant Condé et Turenne (Oraison funèbre de Condé). C'est aussi celui qu'a préféré M. Chapais dans l'extrait que nous étudions. Ce parallèle est tiré de la belle histoire de Jean Talon par l'honorable Thomas Chapais.

II. Étude du fond. —

PLAN

- **INTRODUCTION** — L'oeuvre de Talon au Canada et celle de Colbert en France présentent beaucoup d'analogies.
- **PARALLELE.**
  - I Colbert
    - travaille
      - en pleine lumière
      - en pleine gloire
    - s'affirme par des actes et des ordonnances comme restaurateur
      - des finances
      - du commerce
      - de l'industrie
      - de la marine
  - II Talon
    - travaille
      - loin de la scène brillante où s'édifient les renommées
    - déploie les ressources d'une intelligence supérieure pour
      - organiser un système
        - administratif
      - faire entrer le Canada dans la voie du progrès
        - commercial
        - industriel
        - maritime
- **CONCLUSION.** — Talon est un Colbert colonial
  - Ce que Colbert fait
    - sur un vaste théâtre avec de vastes moyens
  - Talon essaye de le réaliser
    - sur un petit théâtre avec des ressources restreintes.

a) L'idée générale et qui constitue le fond de ce parallèle est celle-ci : Colbert et Talon avaient les mêmes talents administratifs, mais les théâtres où ils eurent à agir étaient très différents, c'est pourquoi entre leurs oeuvres, on ne trouve que des analogies, c'est-à-dire des ressemblances partielles ;

b) La première phrase de l'extrait sert d'introduction au parallèle lui-même. La deuxième et la troisième rapprochent les deux personnages et les comparent. La dernière conclut.

L'auteur nous fait d'abord remarquer qu'entre l'oeuvre du

grand ministre français et celle de l'intendant de la colonie, il n'y a que des analogies, c'est-à-dire des rapports partiels. Rien d'étonnant à cela. La France du XVIIe siècle, c'est la France de Louis XIV, la France en pleine gloire avec sa civilisation de douze ou treize siècles ; le Canada d'alors,c'est un pays naissant où l'on doit lutter contre les rigueurs du climat, contre la forêt vierge, et surtout contre les tribus indiennes.

M. Chapais oppose les deux théâtres où agissent les personnages par des expressions qui se correspondent rigoureusement : celui-ci (Colbert) s'affirme comme *restaurateur* en pleine *lumière*, en pleine *gloire;* celui-là (Talon) était *organisateur*, loin de la *scène brillante* où s'*édifiaient les renommées*. Il rapproche ensuite les deux oeuvres et trouve encore des expressions qui se répondent exactement : Colbert s'est affirmé comme restaurateur des *finances*, du *commerce*, de l'*industrie*, de la *marine;* Talon a déployé toutes les ressources d'une intelligence supérieure pour organiser le système *administratif* et *financier*, pour faire entrer notre pays naissant dans la voie du progrès *commercial*, *industriel* et *maritime*.

M. Chapais conclut : « Talon, c'est un Colbert colonial », et la preuve, il nous la donne, c'est que « ce que l'un faisait sur un vaste théâtre et avec de vastes moyens, l'autre essayait de le réaliser sur un petit théâtre, avec des ressources restreintes. »

c) Valeur historique.—Ce jugement de M. Chapais est tout-à-fait conforme à celui des historiens tant français que canadiens. Colbert, nommé contrôleur général des finances, dirigeait en réalité les finances, l'agriculture, le commerce, l'industrie, la marine, les colonies, les travaux publics. Il apportait à cette tâche des qualités de tout premier ordre : un grand amour du travail, une scrupuleuse probité, un coeur plein de sollicitude pour les pauvres gens. Aucune de ces qualités ne manquait à Talon ; il suffit, pour nous en convaincre, de relire les éloges que nos historiens sont unanimes à rendre au grand intendant. D'ailleurs, ici comme partout, dans ses oeuvres historiques, M. Chapais « recherche avant tout et avec exactitude, la vérité. »

III. Étude de la forme. —

La langue de M. Chapais est claire, ferme et imagée; les mots exacts, précis, appropriés à l'idée s'opposent en de belles antithèses. Colbert travaille *en pleine lumière*, à la cour du Roi Soleil.—Talon lui, est *loin de la scène brillante;* Colbert est *en pleine gloire;* Talon ne peut guère espérer *édifier sa renommée* dans un pays où tout est à faire. Colbert s'affirme comme *restaurateur* et cela par des actes éclatants, des ordonnances fameuses; Talon, lui, est un *organisateur*. Le terme *s'affirme* semble parfaitement choisi; l'absolutisme de ce grand serviteur de la France ne fut-il pas la cause de cette haine aveugle qui l'avait rendu si impopulaire dans ses dernières années?

La dernière phrase renferme aussi de belles antithèses: vaste théâtre et petit théâtre; vastes moyens et ressources restreintes; ce que l'un *faisait*, l'autre *essayait de le réaliser*.

On peut relever plusieurs figures de style et des mots qui font image. Une litote: « l'intendant n'était pas indigne du ministre », on dit moins pour faire entendre plus. Des métaphores—les renommées s'édifiaient, Talon déployait les ressources—il faisait entrer notre pays naissant dans la voie du progrès.

« M. Chapais, écrit M. Camille Roy, fait de l'histoire une oeuvre de science d'abord, évitant avec soin toute préoccupation tendancieuse; mais il donne aussi à la vérité scientifique une forme agréable, soignée, vivante ». La page que nous étudions répond certainement à cette appréciation, et elle nous inspire le désir de lire en entier l'histoire de Talon, de cet intendant qui a tant fait pour notre pays.

IV. Étude des mots. —

ŒUVRE: au féminin, c'est le résultat du travail ou de l'industrie; on l'emploie encore pour désigner une production de l'esprit, un ouvrage d'art. C'est dans le premier sens qu'il faut l'entendre dans notre texte. Au masculin, oeuvre désigne l'ensemble de tous les ouvrages d'un auteur, d'un artiste: tout l'oeuvre de Mozart.

ANALOGIE: rapport, ressemblance, similitude partielle d'une chose avec une autre: la langue italienne a beaucoup d'analogie avec la langue latine.

INTENDANT: dans l'ancienne France, délégué qui exerçait dans une province l'inspection au nom du roi, sur les divers services généraux.

MINISTRE: homme d'Etat choisi par le chef du pouvoir exécutif pour diriger l'administration centrale d'un grand service public.

ACTES: décision de l'autorité publique.

ORDONNANCE: ordre émané de l'autorité souveraine.

RESTAURATEUR: celui qui rétablit dans la prospérité.

FINANCES: trésor de l'Etat.

COMMERCE: trafic, négoce.

INDUSTRIE: ensemble des opérations qui concourent à la transformation des matières et à la production des richesses.

MARINE: forces navales d'un Etat.

V. Grammaire. —

1o Analysez: *a*) grammaticalement et *b*) logiquement : L'intendant n'était pas indigne du ministre:

a) L' pour LE: art. s. masc. sing. dét. intendant.

INTENDANT: n. c. masc. sing. sujet de était.

NE PAS: locution adv. nég. modifie était.

INDIGNE: adj. qual. masc. sing. attribut de intendant.

DU pour DE LE: art. cont. masc. sing. dét. ministre.

MINISTRE: nom com. masc. sing. compl. de indigne.

b) Propos. princ. absolue.—Eléments essentiels: intendant était indigne.

INTENDANT: sujet, s. et incomplexe.

ETAIT: verbe.

INDIGNE: attribut simple et complexe, complété par l'adverbe ne pas. — La phrase équivaut à l'intendant était digne du ministre, car deux négations (*ne pas*, et *in*) équivalent à une affirmation.

VI. Auteur. —

L'honorable Thomas Chapais est un de nos meilleurs écrivains canadiens. Il fut longtemps journaliste militant, et il a recueilli et groupé dans ses *Mélanges de polémique et d'études religieuses, politiques et littéraires*, les articles qu'il écrivit sur les questions les plus graves qui ont surgi pendant les années (1884-1901) qu'il dirigea le Courrier du Canada. M. Chapais a aussi réuni en deux volumes ses *Discours et conférences* dans lesquels il célèbre particulièrement nos grands souvenirs historiques. Mais c'est surtout comme historien que se distingue M. Chapais. Il a publié *Jean Talon* (1904), *le Marquis de Montcalm* (1911) et, sous le titre de *Cours d'histoire du Canada*, les cours publics qu'il a donnés à l'Université Laval, de 1916 à 1919. C'est une histoire très intéressante, très documentée et très impartiale du Canada sous le régime anglais. Elle n'embrasse malheureusement que la période de 1760 à 1840.

VII. Composition française. —

Faites un parallèle, entre Mme de Sévigné et Mme de Maintenon considérées comme épistolières.

PLAN

I.—Entrée en matière.

II.—Corps du sujet.—1o Objet et motif des deux correspondances; 2o Ton de ces deux correspondances; 3o Qualités morales qu'elles révèlent.

III.—Conclusion: Mme de Maintenon plaît surtout aux esprits pratiques; Mme de Sévigné charmera davantage les gens de goût.

(Pour ce plan et son développement, voir *Recueil de compositions françaises*, par F. F.)

Jacques Cartier

Marin, grande est ton oeuvre et sans tache est ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire,
Et fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire ;
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit.
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où, par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !

Console-toi ! le temps, de sa puissante griffe,
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Mais dans nos coeurs, tu peux, des ans, braver l'outrage.
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

Adolphe POISSON.

Questionnaire

1. A quelle occasion fut composé ce sonnet?

2. L'auteur pourrait-il dire maintenant que nul monument ne redit l'histoire de Cartier à Québec?

3. Comment pouvez-vous diviser ce sonnet?

4. Donnez le plan suivi par l'auteur (tableau synoptique).

5. Relevez les inversions qui se trouvent dans cette pièce.

6. Pouvez-vous expliquer ces vers:

> Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire,
> Où, par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid!

7. Justifiez l'emploi de la figure:

L'aigle anglais fit son nid.

8. Donnez une appréciation générale de ce sonnet.

9. Analysez logiquement:

L'écho puissant d'un *siècle qui* finit
Aux *descendants* des preux *rappelle* ta *mémoire.*

10. Analysez grammaticalement les mots en italiques.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est un sonnet, c'est-à-dire une pièce de quatorze vers composée de deux quatrains et de deux tercets. Le dernier vers du sonnet doit en exprimer l'idée essentielle. Les règles du sonnet régulier sont difficiles à observer, ce qui a fait dire à Boileau:

« Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème. »

Les deux quatrains doivent être sur deux rimes seulement, ce qu'observe M. Poisson, mais ils doivent être à rimes embrassées (une masculine, deux féminines, une masculine, ou bien une féminine,deux masculines, une féminine). Or, ici, les rimes sont croisées (une féminine, une masculine). Les deux premiers vers du premier tercet doivent être à rimes plates (deux féminines ou deux masculines de suite), c'est ce que nous trouvons ici; mais le troisième vers du premier tercet doit rimer avec le deuxième vers du second; ici, il rime avec le troisième. Ces règles rigoureuses sont souvent négligées.

Ce sonnet fut composé à l'occasion de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en 1884, 350e anniversaire de la découverte du Canada, par Jacques Cartier.

II. Étude du fond. —

Le premier quatrain rappelle la grandeur de l'oeuvre accomplie par Jacques Cartier et la gloire sans tache de ce décou-

vreur. Aucun motif d'intérêt personnel, en effet, ne l'a guidé dans sa périlleuse entreprise de venir au Canada. « Servir Dieu et la France », telle fut sa noble ambition. Aussi est-ce avec enthousiasme que l'on rappelait sa mémoire lors des fêtes grandioses de 1884, et qu'on l'évoque encore aujourd'hui.

Le second paragraphe exprime la surprise et le regret. Comment se fait-il que sur le promontoire de Québec aucun monument ne porte le nom de Cartier?

Les deux tercets sont une espèce de réparation envers le découvreur.

Le temps finit toujours par effacer les noms gravés sur le granit, mais il ne pourra rien pour enlever ta mémoire de nos coeurs.

PLAN

I Les Canadiens bénissent la mémoire de Jacques-Cartier	1. L'oeuvre est grande. 2. Sa gloire est sans tache. 3. Les fêtes du 350e anniversaire redisent à la génération actuelle la mémoire du découvreur. 4. Le présent, fils du passé, bénit le découvreur.
II Aucun monument ne parle de Jacques Cartier à Québec.	1. Nul marbre ne redit son histoire. 2. Nulle part on ne lit son nom sur le granit. 3. Rien ne reste de lui sur le promontoire que les Anglais ont pris un jour par surprise.
III Le souvenir de Jacques Cartier cependant restera dans les coeurs.	1. Le temps efface les grands noms sculptés dans le granit. 2. Le nom de Jacques Cartier ne sera jamais enlevé de nos coeurs. 3. Le grand navigateur sera béni jusqu'à la fin des temps.

III. Étude de la forme. —

La disposition des vers, on l'a observé déjà, n'est pas rigoureusement celle qu'exige le genre, mais ce petit sonnet reste tout de même une pièce de mérite. Un vrai souffle patriotique

l'anime; la poésie, avec ses inversions, ses nombreuses figures, a une belle allure.

Dès le premier vers, nous trouvons une apostrophe: *Marin;* puis deux inversions (figure qui consiste à intervertir l'ordre naturel des mots ou des propositions, pour donner à la phrase plus d'élégance ou de vivacité).

L'auteur aurait pu dire sans changer le rythme: Cartier, mais alors ,il ne nous eût pas fait comprendre que la grande oeuvre du héros qu'il chante c'est d'avoir découvert le Canada en affrontant les périls de l'Océan. Cette apostrophe met donc immédiatement un élément d'histoire dans le sonnet:

Grande est ton oeuvre, et sans tache est ta gloire.

Il y a inversion du sujet et de l'attribut:

Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit.

Quel est cet *écho puissant* dont parle M. Poisson? Sans doute, ce sont les orateurs qui se font entendre pendant les fêtes solennelles que l'on célèbre, en l'honneur de Jacques Cartier — ce sont les chants qu'on entonne à sa gloire. Il y a donc une métaphore, c'est-à-dire une figure qui transporte un mot de sa signification à quelque autre signification en vertu d'une comparaison qui se fait dans l'esprit. L'*écho* au sens propre, c'est la répétition distincte d'un son, due à ce que les ondes sonores qui le propagent rencontrant parfois des obstacles, changent de direction et produisent une nouvelle impression sur l'ouïe. Ici, ce mot a une autre signification puisqu'il remplace les discours, les chants qui se répètent et que l'on compare pour cela à l'écho.

Aux descendants des preux rappelle ta mémoire.

Nouvelle inversion. C'est le complément du verbe qui est transposé; sa place naturelle serait à la fin du vers: Rappelle ta mémoire aux descendants des preux. Ces *preux*, c'est-à-dire ces braves, ces vaillants, ce sont nos aïeux, les découvreurs et les colonisateurs du Canada, ceux qui ont sacrifié les douceurs de la patrie pour venir implanter sur nos rives la religion et la civilisation de la France, ceux qui ont bravé les rigueurs des

longs hivers dans la forêt profonde, et surtout la haine et la férocité des farouches Indiens; ces preux, ce sont ceux encore qui ont défendu avec toute leur âme nos droits les plus sacrés, notre religion et notre langue française. Le poète peut donc dire avec fierté:

Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Car, en effet, il est glorieux notre passé, et quand Durham a écrit des Canadiens: « Ils sont un peuple sans histoire », il a fait preuve d'une insigne mauvaise foi ou plus encore peut-être d'une profonde ignorance.

Ce vers, renferme à la fois une apposition et une métonymie. L'apposition se sert des noms comme épithètes—le nom *fils* est employé pour qualifier *présent.*

La métonymie exprime l'un par l'autre deux objets qui ont entre eux un rapport quelconque de dépendance. Il y a bien des cas de métonymie. Ici, on emploie *le présent,* pour *les hommes qui vivent présentement,* c'est-à-dire le contenant pour le contenu

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire.

Marbre forme une synecdoque, c'est-à-dire une figure qui fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre. *Nul marbre* est mis pour nul monument, c'est donc la matière dont une chose est faite pour la chose elle-même.

Même remarque à faire sur les vers suivants où le mot *granit* remplace également le mot monument:

Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire.

Ce promontoire, c'est le cap Diamant sur lequel est bâti Québec.

Ou par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid.

La métaphore est neuve et bien choisie. On a souvent entendu parler du lion britannique. Mais quand on songe au fier rocher

sur lequel Champlain a établi sa capitale, on comprend la comparaison qui s'est faite dans l'esprit de l'auteur.

N'est-ce pas une position magnifique pour y construire une aire? Quoi d'étonnant alors qu'un observateur et un poète comme l'était Adolphe Poisson, ait songé à parler d'un aigle et de son nid?

Dans deux mots, *par surprise*, l'auteur nous rappelle la manière dont Wolfe s'empara de Québec. C'était pendant la nuit du 13 septembre 1759, à la faveur des ténèbres, le général anglais fit débarquer ses troupes à l'Anse-au-Foulon, leur fit gravir les falaises, et prit position sur les Plaines d'Abraham. Montcalm accourut, mais il engagea la bataille avant l'arrivée de toutes ses troupes, et il fut vaincu.

Remarquons, avant d'aborder la troisième strophe du sonnet, qu'en 1889, un monument a été érigé à Jacques Cartier, près de Québec.

Console-toi!

Ce mot sert de transition entre les deux parties du morceau.

le temps de sa puissante griffe,

encore une inversion du complément et de plus une métaphore: seuls les animaux ont des griffes.

Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe.

Sans remords, l'auteur prête la vie et la raison au temps, car seuls les êtres raisonnables sont susceptibles de remords — c'est donc une *prosopopée*.

Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Inversion du sujet: *que le ciseau du sculpteur y grava.*

Mais dans nos coeurs tu peux des ans braver l'outrage.

Inversion du complément du nom; tu peux braver l'outrage du temps. Et de plus métaphore juste, mais déjà souvent em-

ployée. Qui ne se rappelle, par exemple, les beaux vers de Racine :

« Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Jusqu'aux bornes du temps.—Nouvelle métaphore : le temps n'est pas une étendue comme un champ ; rigoureusement le mot *bornes* ne lui convient donc pas, mais la figure est bonne puisque l'auteur va dire à Jacques Cartier de laisser voguer sa nef, il faut qu'il compare le temps à un océan qui a ses bornes, ses limites.

La dernière métaphore, *laisse voguer sa nef sans crainte*, pour signifier que Cartier ne doit rien redouter pour sa mémoire, ne peut-être mieux choisie puisque l'auteur s'adresse à un navigateur. Et l'on peut dire que ce vers :

Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur!

répond très bien à la règle qui demande que le dernier vers d'un sonnet exprime l'idée essentielle du poème, puisque l'auteur veut assurer à Cartier que sa mémoire ne périra pas.

Le premier mot du sonnet était une apostrophe. *Marin!* le dernier lui répond parfaitement « *ô grand navigateur!* »

L'antithèse vigoureusement marquée entre le temps qui détruit tout, et la fidélité des Canadiens qui garderont à jamais le souvenir du célèbre découvreur, donne aux deux tercets une grande force et une grande beauté.

IV. Étude des mots. —

MARIN : Homme employé au service des navires.

NAVIGATEUR : Homme qui s'est consacré au métier de la mer. Marin habile dans la conduite d'un navire. Il y a donc une gradation ascendante dans le sonnet. Au commencement, Cartier est simplement *marin*, à la fin, il est *grand navigateur*.

PREUX : Chevalier vaillant et brave.

MARBRE : En général, toute variété de calcaire à grains fins, susceptible de poli.—Graver une inscription sur un marbre.

GRANIT : Roche composée de grains de feldspath et de mica agrégés ensemble.

PROMONTOIRE : Dans la géographie ancienne, synonyme de cap, qui désigne tout ce qui s'avance dans la mer, élevé ou non. En un sens plus étroit, masse de terre élevée ou montagne formant saillie au-dessus des eaux. Les deux sens conviennent ici.

AIGLE : Un des plus grands et le plus puissant de tous les oiseaux de proie.

Aigle signifie quelquefois étendard.

Aigle se dit d'un homme de talent, d'un esprit supérieur, ici, d'une grande nation.

NID (lat. *nidus*) : Petit logement que se fait l'oiseau pour pondre, faire éclore ses petits et les élever. Fig. et famil. Un nid est un lieu où l'on s'établit.

GRIFFE : Ongle crochu de certains quadrupèdes ou des oiseaux de proie.

BIFFER : Effacer ce qui est écrit.

CISEAU (lat. *coesus* ou *scissus*, action de couper) : Instrument tranchant par un bout, et dont on se sert pour travailler les corps durs.

SCULPTEUR (lat. *sculptor*) : Celui qui fait profession de sculpter. Sculpteur en marbre, en bois.

OUTRAGE : Ce qui outrepasse les bornes en fait d'offense, d'injure. — *Fig.* Dommage apporté par les choses inanimées. Les outrages du temps, de la fortune.

BORNES : Extrémité, fin de l'étendue, de la durée. Les bornes de la vie.

NAUFRAGE (lat. *naufragium*) : Perte d'un vaisseau, sur un ban de sable, sur un écueil.

Fig. Perte, malheur, chute morale.

NEF (lat. *navis*) : synonyme poétique de navire.

V. Grammaire. —

Rétablissez l'ordre grammatical dans le premier quatrain ; analysez grammaticalement : oeuvre, tache, siècle, descendants, fils ; et logiquement toute la strophe.

Marin, ton oeuvre est grande et ta gloire est sans tache. Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit rappelle ta mémoire aux descendants des preux, et le présent, fils d'un grand passé, te bénit.

ANALYSE GRAMMATICALE :

Oeuvre : n. c., fém. sing., sujet de est.
tache : n. c., f. s., compl. de la prép. sans.
siècle : n. c., m. s., comp. dét. de écho.
descendants : n. c., m. pl., compl. indir. de rappelle.
fils : n. c., m. s., mis en apposition à présent

ANALYSE LOGIQUE :

Marin, ton oeuvre est grande et ta gloire est sans tache. Cette phrase renferme deux propositions indépendantes coordonnées.

ELÉMENTS ESSENTIELS :

Oeuvre : sujet.—est : verbe.—grande : attribut.
gloire : sujet.—est : verbe.—sans tache : attribut.

La dernière phrase renferme trois propositions :

1o L'écho puissant d'un siècle rappelle ta mémoire aux descendants des preux : prop. princ.

Echo :sujet.—rappelle : verbe.—Mémoire : comp. dir. — aux descendants des preux : compl. ind.

2o Qui finit: comp. déterm. de siècle.

Eléments essentiels:

qui: sujet.—finit: verbe.

3o Et le présent, fils d'un grand passé, te bénit: indépendante coordonnée.

Eléments essentiels:

présent: sujet.—bénit: verbe.—te :compl. dir.

VI. Auteur. —

Adolphe Poisson (1849-1922).—A. Poisson naquit à Gentilly, comté de Nicolet, à quinze milles de Trois-Rivières. Il fit son cours classique au Petit Séminaire de Québec. Admis au barreau en 1874, il fut nommé la même année receveur de l'enregistrement dans le comté d'Arthabaska. Il décéda à Arthabaska le 22 avril 1922. A. Poisson a publié quatre volumes de poésie: « Chants canadiens » (1880) — « Heures perdues » (1895) — « Sous les pins » (1902)—« Chants du soir » (1917). Sa poésie, souvent harmonieuse, est saine et pénétrée du sentiment religieux.

(Notice tirée du *Précis d'histoire des littératures*, par les Soeurs de Sainte-Anne.)

COMPOSITION.—En 1908, le Canada tout entier tournait ses regards sur la cité de Québec pour célébrer le 3e centenaire de sa fondation. Supposez que vous êtes invité à prendre la parole au pied du monument de Champlain et que le sujet, qui vous a été assigné, porte sur *les vertus naturelles du fondateur de Québec*. Composer ce discours.

DÉVELOPPEMENT

Le Canada tout entier tourne, en ce moment, ses regards sur votre vieille cité de Québec. D'elle, on vous a tout vanté: sa citadelle superbe, sa basilique, son fort, sa politesse attique, l'éloquence de ses orateurs, le génie de ses poètes, de ses artis-

tes, de ses hommes de science. Appelé à l'honneur redoutable de prendre aujourd'hui la parole, je salue avec vous, Messieurs, le fondateur de cette cité aux souvenirs de gloire: « Louis-Marie-Samuel de Champlain. »

En cet homme extraordinaire, je voudrais admirer avec vous le guerrier intrépide, le marin habile, le découvreur audacieux, l'observateur délié, le patriote vrai, laissant à une voix très éloquente, de vous parler de ses vertus surnaturelles et de ses qualités morales.

J'admire, Messieurs, en Samuel de Champlain, le guerrier qu'aucun péril n'effraie, qu'aucune difficulté ne déconcerte. Il m'apparaît superbe de bravoure et d'audace contre les Iroquois sur les bords du lac qui porte son nom, sur les berges du Richelieu et jusqu'au pays des Cinq Nations. Voyez-le debout contre les assaillants: les flèches sifflent à ses oreilles, les tomahawks étincellent sur sa tête; les bras nus brandissent la hache de guerre, les corps tatoués s'agitent autour de lui, puis roulent à terre; des cris stridents se prolongent à travers les bois environnants, c'est le génie des batailles, c'est le génie de la France qui passe!

Guerrier incomparable, Champlain fut un marin d'un rare mérite. Rappelons-nous ce voyage de 1611 dont il nous a décrit les quotidiennes angoisses. On est arrivé sur les bancs de Terre-Neuve, des montagnes de glace descendent du nord, une brume épaisse dérobe le ciel; le petit vaisseau, comme une coquille de noix, glisse dans de sombres méandres qu'éclairent seulement les reflets incertains des glaciers: à chaque pas, c'est la mort possible. L'équipage éperdu cherche à lire sur les traits de son chef. Champlain, calme comme à l'ordinaire, a l'oeil à tout, donne adroitement des ordres, et montre qu'une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime. Les banquises peuvent le broyer, les flots, l'ensevelir à jamais, les brouillards, s'épaissir autour de son vaisseau brisé: la force d'un coeur vaillant reste toujours supérieure aux forces aveugles parmi lesquelles se joue la vie d'un héros.

Aussi, quel découvreur audacieux, quel pionnier crâne il fut! Je l'admire voguant dans un canot d'écorce sur les eaux profondes de nos lacs et de nos fleuves encore inconnus. De tou-

tes parts, des sapins géants, des cèdres pressés profilent leurs flèches verdoyantes sur le ciel ; les rivières sont les seules routes praticables ; les lacs sont comme de vastes plaines encadrées de la sombre verdure des bois. Accompagné de guides hurons, Champlain s'avance dans le mystère. Il remonte le Saint-Laurent, sans s'arrêter aux grondements sinistres du Sault-Saint-Louis, il passe sur la rivière des Outaouais, sur le lac Nipissing, sur la rivière des Français ; le voilà en plein lac Huron. A la suite des enfants des bois, il s'enfonce dans le dédale des forêts sans fin, la hache au poing, l'arquebuse sur l'épaule ; l'inconnu recule devant lui ; les génies de ces lieux inviolés s'enfuient à son approche ; c'est la barbarie qui s'évanouit devant la civilisation, Champlain est son héraut, comme il est l'observateur curieux et délié qui s'intéresse à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il entend : fleurs, oiseaux, animaux sauvages, plantes des rivières, herbes des vallons, arbres des forêts. Il examine, il retient, il note tout. Sans cette curiosité d'esprit qui le porte à s'enquérir des hommes et des choses, nous n'aurions jamais eu le livre si intéressant de ses *Mémoires*.

J'admire encore en lui le narrateur enjoué et ingénu qui, volontiers, se fait dupe des sauvages pour avoir le plaisir de duper ses lecteurs, sans en avoir l'air. Ecoutez plutôt : « Proche de la baie des Chaleurs est une île, où fait résidence un monstre épouvantable que les sauvages appellent Gougou. Ils m'ont dit qu'il avait la forme d'une femme, mais fort effroyable, et d'une telle grandeur qu'ils me disaient que le bout des mâts de notre vaisseau ne lui fût pas venu jusques à la ceinture. Plusieurs sauvages m'ont assuré l'avoir vu. » Champlain cite même le témoignage d'un nommé Prieur, de son équipage. Comment lui refuser notre créance? Voilà le lettré, l'écrivain, qui n'est surpassé que par le patriote. Le drapeau fleurdelisé à la main, l'amour de la patrie au coeur, il s'élance sur les flots, il aborde les rivages inconnus, il s'enfonce dans les forêts.

Couleurs de France, flottez au vent : la main qui vous a plantées sur cette terre est celle d'un héros. France de Henri IV, réjouis-toi ; par-delà les mers lointaines de l'occident, tu as une fille réservée à de glorieuses destinées, et tu en es redevable au patriotisme de ton noble fils, Samuel de Champlain.

O père de notre cité, sois béni ! En ces jours de triomphante allégresse, reviens voir ton vieux Québec... Là-bas, à l'extrémité de l'Ile d'Orléans, contemple ta fille, lorsque le soleil l'enveloppe de sa pourpre naissante...

Regarde, heureux père, ton enfant a grandi : somptueusement assise sur le cap Diamant, le front couronné d'un diadème de lumière, elle se dresse dans l'azur du ciel, tandis que l'azur des flots baigne ses pieds ; sa robe resplendissante s'étale de tous côtés en plis harmonieux ; son visage respire la santé robuste et porte le rayonnement de l'intelligence et de la vertu. Elle ne t'a point oublié ; elle a placé ton image sur son coeur... et si elle tressaille aujourd'hui, c'est à ton souvenir.

Avec une pareille fille, on va à l'immortalité !

Louis Veuillot

Né de parents pauvres, dans une obscure campagne de France, obligé de s'instruire tout seul, pour ainsi dire, il a rempli le monde entier du bruit de son nom. Pendant trente ans, il a été, parmi les laïques, la figure la plus en évidence de l'Europe. Et c'est par la force de son génie, par la puissance de sa voix, par la fermeté inébranlable de ses convictions, qu'il attirait les regards de tous ses contemporains. Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel... Il a porté la guerre partout, dans la politique, dans les sciences, dans les lettres. Il a brisé à coups de hache les barrières et les obstacles élevés par le paganisme moderne pour empêcher la doctrine de Jésus-Christ de circuler librement parmi toutes les classes de la société. Il a lutté corps à corps avec les ennemis de l'Eglise, les terrassant toujours.. Au milieu des terribles luttes de sa longue carrière, il a su conserver une douce piété, une tendre dévotion que l'ardeur des combats n'a jamais pu altérer.

J.-P. TARDIVEL.

Questionnaire

1. Quel sentiment inspire cette page?
2. Quelle en est l'idée générale?
3. Comment l'auteur la développe-t-il?
4. Donnez la division du morceau.
5. Quelle est la qualité dominante du fond?
6. A quel genre appartient cette page?
7. Quelle en est la forme?

8. Faites ressortir la vigueur du style dans le choix des idées secondaires.

9. Citez en les expliquant les expressions fortes du texte.

10. Quelle idée particulière ajoutent aux idées secondaires les termes suivants: *Obscure* campagne — fermeté *inébranlable* — *paganisme* moderne — *longue* carrière — *tendre* dévotion?

11. Définissez les mots suivants: Génie — réclame — faculté — terrasser — altérer.

12. Analysez logiquement: « Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel. »

13. Dites ce que vous savez de l'auteur.

14. Composition. — Sujet proposé: Esquissez 1o le portrait de Louis Veuillot, ou 2o votre propre portrait.

Canevas: 1o D'après une gravure représentant Louis Veuillot, esquissez son portrait physique et les traits moraux qui peuvent se lire sur sa physionomie.

2o En faisant votre portrait, parlez de votre taille, de votre démarche, de votre allure; décrivez les détails physiques: têtes, traits, yeux, etc.; ajoutez les détails de votre caractère qui se peuvent déduire de votre extérieur.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Cette page est inspirée de la juste admiration de l'auteur pour le grand journaliste et polémiste français que fut Louis Veuillot, rédacteur, en France, du journal *L'Univers*. M. Tardivel, lui-même fondateur et rédacteur, à Québec, du journal *La Vérité*, fut un lutteur pour tout ce qui touche l'Eglise catholique. On comprend dès lors son enthousiasme pour celui qui avait été le si loyal et si habile défenseur de la bonne cause.

II. Étude du fond. —

Idée générale. — « Louis Veuillot dans son caractère », telle est l'idée générale de ces lignes.

L'auteur développe cette idée en faisant ressortir la personnalité remarquable dans Louis Veuillot. Si « pendant trente ans il a été parmi les laïques, la figure la plus en évidence de l'Europe », Louis Veuillot le doit non à ce qu'il *eut* mais à ce qu'il *fut*. « Il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel. »

PLAN

- **EXPOSITION:** (1ère phrase)
  - Notes biographiques:
    - Condition et lieu de naissance
    - Instruction
    - Renommée
- **NŒUD:** (De la 2e phrase à la dernière.)
  - Figure la plus en évidence de l'Europe
    - Déclaration
    - Secret de son ascendant
    - Son action
- **CONCLUSION:** (Dernière phrase)
  - Accentuation du caractère:
    - Égalité des vertus:
      - Piété et dévotion malgré l'ardeur de la lutte.

La vigueur que donnent la vérité et la conviction fait la qualité dominante du fond de cette page.

III. La forme. —

Cette page appartient au genre didactique puisqu'elle traite d'histoire.

Elle est présentée sous forme d'article de journal et écrite dans une langue sobre et vigoureuse qui met en relief les traits importants du caractère étudié.

Etudions cette vigueur du style:

A) Dans le choix des idées secondaires;

B) Dans les expressions;

C) Dans les mots.

A) *Dans le choix des idées secondaires*:

Toutes tendent à faire ressortir l'idée-maîtresse du morceau: le caractère exceptionnel de Louis Veuillot: « Né de parents *pauvres*, dans une *obscure campagne*, obligé de s'instruire *tout seul*, pour ainsi dire, il a rempli le monde entier du bruit de son nom. » Ne sont-ce pas là les détails les plus aptes à faire saisir le mérite de Louis Veuillot? Richesse, noblesse du sang, instruction supérieure ont manqué à sa vie et cependant « il a rempli le monde entier du bruit de son nom ». Après avoir écarté ce qui donne, pour le vulgaire, un certain mérite aux gens ordinaires, l'auteur fait luire le mérite véritable, celui qui est au-dessus de toutes les circonstances.

« Et c'est par la force de son génie, par la puissance de sa voix, par la fermeté inébranlable de ses convictions qu'il attirait les regards de tous ses contemporains », continue l'auteur.

Mais ces biens extérieurs qui ont manqué à la préparation de sa renommée ne serviront-ils pas au moins son action? Non, nous est-il ici déclaré: « Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante... »

Pourtant cette action à laquelle manquaient tous les avantages extérieurs ne fut pas médiocre. « Il a porté la guerre partout, dans la politique, dans les sciences, dans les lettres. Il a lutté corps à corps avec les ennemis de l'Eglise, les terrassant toujours. »

La lutte cependant parce qu'elle extériorise peut avoir son écueil; elle aigrit parfois et, seuls les caractères supérieurs s'y retrouvent semblables à eux-mêmes. Tel apparaît Veuillot et c'est comme le trait décisif de son caractère. « Au milieu des terribles luttes de sa longue carrière, il a su conserver une

douce piété, une tendre dévotion que l'ardeur des combats n'a jamais pu altérer. »

B) *Vigueur dans les expressions*:

Pesons le sens réel des expressions suivantes:

« Il a *rempli* le monde du *bruit* de son nom ». Cette métaphore n'a rien d'exagéré; tout en servant la conviction de l'auteur, elle est une confirmation d'un fait historique: Qui ne connaît Louis Veuillot? Ainsi en est-il de cette autre métaphore : « Il a *brillé* par le seul *éclat* de l'immense talent. »

« Il a porté la *guerre partout*. » C'est un résumé éloquent de la vie de Louis Veuillot.

« Il a *brisé* à coups *de hache* les *barrières* ». Encore l'expression énergique qui révèle l'action audacieuse du lutteur pour la plus noble des causes.

« Il a lutté *corps à corps* ». Nouveau trait; ce lutteur va de l'avant, il combat en s'exposant, il se substitue pour ainsi dire à la vérité qu'il défend, de sorte que chaque coup porté contre elle est dirigé sur lui.

C) *Vigueur dans les mots*:

Etudions ce qu'ajoute de force à l'idée l'emploi des termes:

« *obscure* campagne »: Le lieu de la naissance ajoute souvent au lustre de la renommée. Louis Veuillot naît dans une *obscure* campagne.

« fermeté *inébranlable* de ses convictions »: L'épithète « inébranlable », est toute une allusion à l'histoire de Veuillot.

« *fortune, pouvoir, réclame complaisante* »: Evocation des trois agents qui semblent si souvent nécessaires à la renommée.

« *saint usage* »: Louis Veuillot a lutté pour la vérité, cette chose sainte entre toutes.

« *immense talent* »: L'épithète répond à la réalité. Louis Veuillot fut l'homme de toutes les questions.

« *paganisme moderne* » : Le terme rend absolument le caractère de la génération anti-catholique ici désignée : sans Dieu, on est païen.

« *Terrassant* », « *terribles* luttes », « *longue* carrière » : « *douce piété* », « *tendre* dévotion », chacun de ces termes ajoute un nouveau trait à l'idée.

IV. Etude des mots. —

GÉNIE (lat. *genium*) : Le plus haut degré auquel puissent arriver les facultés humaines.

RÉCLAME : Petit article inséré dans le corps d'un journal et qui contient ordinairement l'éloge payé d'un livre, d'une industrie, etc.

FACULTÉ : Puissance physique ou morale qui rend un être capable d'agir.

TERRASSER : Jeter de force par terre.

ALTÉRER (lat. *Alter*, autre) : Changer en mal ; falsifier ; refroidir.

V. Grammaire. —

Analyse logique.—« Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante ; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel. »

VI. Auteur. —

Joseph-Paul Tardivel (1851-1905) est surtout connu comme journaliste. Il s'exprime en un style d'une grande simplicité. Il a réuni en trois volumes ses meilleurs articles et études, sous le titre collectif de *Mélanges*. Nous avons encore de Tardivel une biographie de Pie IX (1878) ; des Notes de voyage (1890), un livre sur la Situation religieuse aux Etats-Unis (1900) ; deux brochures : l'Anglicisme, voilà l'ennemi (1880), et la Lan-

gue française au Canada (1901), (D'après l'abbé Camille Roy.)

Canevas. — 1o D'après une gravure représentant Louis Veuillot, esquissez son portrait physique et les traits moraux qui se peuvent reconnaître sur la physionomie.

2o Parlez de votre taille, de votre démarche, de votre allure. Décrivez les détails: tête—traits—yeux. Ajoutez les détails de votre caractère qui se peuvent déduire de votre extérieur.

Portrait de Louis Veuillot ou Mon portrait, par Louis Veuillot.

VII. Composition. —

Sujet Traité. — Esquissez: 1o le portrait de Louis Veuillot, ou 2o votre propre portrait.

PLAN

PREMIÈRE PARTIE:
Ensemble du corps.
- Taille
- Démarche
- Allure

DEUXIÈME PARTIE:
Détails.
- Tête
- Traits
- Yeux
- Teint
- Beauté négative

TROISIÈME PARTIE:
Caractère.
- Intelligence
- Bonté
- Franchise
- Sentiments sympathiques.

CONCLUSION: Témoignage étranger.

DÉVELOPPEMENT

L'ensemble de ma personne n'a rien qui soit remarquable: je ne suis ni grand ni gros, ni petit, ni maigre; je n'ai point la taille élégante, je ne l'ai point épaisse. Je suis un garçon à peu près comme tous les autres, et je vous avoue que le public est le

modèle, sur ce point, auquel je m'efforce de ressembler. Cependant, une démarche aisée en même temps qu'assez grave,serait, selon quelques-uns, le point où je me distingue, et je crois que je puis accepter cette flatterie. Je n'ai l'allure ni d'un évaporé, ni d'un rustaud; je pose mon pied sur la terre solide et bien assuré, et je me promène par la ville comme un propriétaire dans son héritage; cette espèce de dignité sert à compenser suffisamment une certaine carrure qui voudrait, peut-être, que j'eusse quelque chose de plus en hauteur. A tout prendre, je ne suis pas mal fait.

Ce corps vigoureux supporte une tête qui pourrait être un peu moins volumineuse, sans pour cela paraître disproportionnée. Vous voyez bien ce que je veux dire; de grâce, n'exigez point que je sois plus précis là-dessus. J'ai les traits forts plutôt que prononcés; les lèvres grosses, le nez... eh bien! oui, le nez ample! Les yeux sont noirs et plutôt petits, fort vifs quelquefois; les sourcils bien placés, peut-être un peu durs; le menton assez agréable, malheureusement je commence à en avoir deux; avec cela le teint brun et pâle. Il est vrai que je ne suis pas beau. Cependant, l'ensemble ne repousse pas. Je me sauve par la physionomie.

Si je m'anime à causer, mon regard brille; avec ceux que j'aime, j'ai le sourire bon et tendre; avec tout le monde, l'air franc; enfin, sur ce visage tel quel, se peignent sans difficulté des sentiments faits pour attirer la sympathie. Mes traits disent nettement ce que j'ai dans l'âme, et c'est pourquoi je ne suis pas toujours désagréable à regarder.

Avant de vous écrire, j'ai demandé à une dame qui passe pour sincère, comment elle me trouvait. Elle a répondu : « Vous avez la voix aimable, vous ne manquez pas d'esprit ; lorsqu'on vous écoute..., on peut oublier qu'on vous voit. »

Louis VEUILLOT.

Le laboureur

Derrière deux grands boeufs ou deux lourds percherons,
L'homme marche courbé, dans le pré solitaire,
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère,
Avec calme et lenteur, il trace ses sillons.

Et rêveur quelquefois il ébauche un sourire,
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or, sous un ciel de feu.

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange,
Il songe que ses pas sont comptés par un ange
Et que le laboureur collabore avec Dieu.

WILLIAM CHAPMAN,

(*Les Aspirations.*)

Questionnaire

1. Quelle est la nature de cette pièce de vers? D'où est-elle tirée?

2. Rétablissez le plan que s'est tracé l'auteur.

3. Que pensez-vous du portrait du laboureur?

4. La description du travail vous satisfait-elle? pourquoi?

5. L'attitude du laboureur vous semble-t-elle naturelle?

6. Le rêve du laboureur ne vous semble-t-il pas un peu mystique pour un homme des champs?

7. Les règles du sonnet sont-elles scrupuleusement observées dans cette pièce?

8. Indiquez les rimes riches qui se rencontrent dans ce sonnet.

9. Y a-t-il des enjambements? où?

10. Relevez trois métaphores et une métonymie dans ces vers.

11. Définissez les mots suivants: Boeuf, percheron, pré, solitaire, musculeux, river, noyer, glèbe, griser, jachère, sillon, ébaucher, bruire, épi, blé, grange, collaborer.

12. A quels temps peut se conjuguer le verbe *bruire?*

13. Analysez grammaticalement et logiquement: Il songe que ses pas sont comptés par un ange.

14. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Décrivez une scène champêtre dont vous avez été témoin.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. —

C'est un sonnet; il est tiré du volume de M. Chapman, intitulé: *les Aspirations.*

II. Étude du fond. —

Les deux quatrains nous montrent le laboureur qui trace son sillon; les deux tercets nous font pénétrer jusqu'à son âme pour nous en révéler les rêves et les réflexions.

PLAN

Portrait du laboureur: I
- a) Il suit ses deux animaux.
- b) Il est courbé.
- c) Ses poignets musculeux sont rivés aux mancherons de la charrue.

II — Son travail: Il trace son sillon
- a) au pied d'un coteau vert,
- b) les yeux fixés au sol,
- c) enivré du parfum de la jachère
- d) avec calme et lenteur.

III — Son rêve:
- a) Il croit entendre le bruissement des épis d'or.
- b) Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange.

IV — Ses réflexions:
- a) Il songe que ses pas sont comptés par un ange.
- b) Il pense que le laboureur collabore avec Dieu.

Le portrait du laboureur est bien esquissé; trois traits seulement, mais de ceux qui frappent; *il marche « courbé »*, il le faut bien pour suivre le mouvement de la charrue; *ses poignets « musculeux » sont « rivés » aux mancherons de la charrue.* Rien ne favorise le développement des muscles comme les rudes travaux de la campagne, et comment abandonner un instant les mancherons de la charrue si l'on veut un labour régulier?

La description du travail nous satisfait aussi; elle nous indique d'abord l'endroit: « c'est au pied d'un vert coteau ». Il y en a tant de ces coteaux dans notre chère vieille province de Québec rendue si pittoresque par sa magnifique chaîne des Laurentides et ses monts isolés.

Le laboureur a les yeux fixés sur la glèbe chère; rien d'étonnant puisqu'il est courbé, mais de plus, il aime le sol qu'il laboure, la glèbe que ses aïeux ont cultivée depuis des siècles peut-être et qu'ils lui ont léguée comme un trésor. Aussi, il est grisé du lourd parfum qui s'échappe de la jachère. Que d'autres recherchent les odeurs subtiles, les senteurs exquises, pour lui, rien ne vaut ce lourd parfum du sol qui fait présager la riche moisson.

« Avec calme et lenteur, il trace son sillon. »

Pourquoi se hâterait-il? Il est son propre maître; il n'a pas, comme tant de malheureux employés dans les villes au service des autres, un chef qui le presse et l'excite durement au travail.

D'ailleurs « Assez vite si c'est bien » dit le proverbe, et travailler avec une sage lenteur, n'est-ce pas le moyen de faire oeuvre qui vaille tout en ménageant des forces nerveuses dont on n'abuse jamais impunément.

Mais le travail du corps ne l'absorbe pas tout entier. Un sourire à peine ébauché nous permet de voir que le laboureur rêve, qu'il rêve tout éveillé, et à quoi donc? Il rêve à la moisson prochaine; son oreille croit entendre le bruissement des épis d'or qui forment une mer mouvante sous un ciel de feu; son oeil croit voir le blé gonfler sa grange. Et comme cela est bien humain; qui n'escompte le succès à venir?

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?

Mais son esprit s'élève plus haut, et cet homme des champs, qui n'est pas un cultivateur vulgaire, songe que les anges comptent chacun de ses pas, comme la légende le raconte de saint Isidore le laboureur, et que lui, faible mortel, il collabore avec Dieu pour nourrir le genre humain.

Que dans cette dernière partie du sonnet l'on soit « un peu surpris du mysticisme de ce laboureur à la charrue », comme le remarque monsieur ab der Halden, c'est peut-être vrai; cependant si l'on songe à l'esprit chrétien qui se conserve dans nos campagnes canadiennes, on se dit que le laboureur de M. Chapman n'est pas une exception parmi nos cultivateurs.

III. Étude de la forme. —

Les règles rigoureuses du sonnet classique ne sont pas observées ici pour ce qui regarde la disposition des rimes (voir Jacques Cartier par A. Poisson), mais ce petit poème est pourtant bon. Les rimes riches sont nombreuses: percherons, mancherons — solitaire, terre — rayons, sillons — chère, jachère, les autres sont suffisantes.

La coupe du vers est presque toujours régulière; remarquons cependant un enjambement extérieur (qui consiste à renvoyer au vers suivant les mots nécessaires à l'achèvement du sens).

.....rivés aux mancherons
De la charrue.....

et un enjambement intérieur (c'est-à-dire d'un hémistiche à l'autre) :

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange.

STYLE.—Le style est sobre mais égayé de quelques figures : « Ses poignets *rivés* », c'est-à-dire fixés comme on fixe un clou, de manière à ne pouvoir remuer. C'est une métaphore, la comparaison se fait dans l'esprit.

« Coteau *noyé* dans les rayons », autre métaphore ; on se noie dans l'eau, mais on veut dire ici que le coteau est enveloppé tout entier par les rayons du soleil comme le corps immergé par l'eau.

« Une *mer* d'épis *d'or* » — encore une métaphore — la mer, c'est une vaste étendue d'eau, le champ à l'époque de la moisson, c'est aussi une vaste étendue où les épis qui se balancent au vent simulent assez bien le mouvement des eaux. Les épis ne sont pas d'or, mais jaunes comme de l'or.

« *Un ciel de feu* ».—Le ciel est brûlant parce que le blé mûrit en juillet ou en août, alors que le soleil est dans toute sa force pour notre hémisphère, mais c'est par métonymie qu'on dit ciel de *feu*, on prend alors la cause, *le feu*, pour l'effet, *la chaleur*.

Les deux successions de verbes *croit entendre bruire*, et, il *s'imagine voir gonfler* sont lourdes et enlèvent du mérite au poème. Mais il y a dans ce sonnet, dirons-nous après M. ab der Halden, une note à la Brizeux qui ne semble pas dépourvue de charme.

IV. Étude des mots. —

BŒUF : Quadrupède ruminant qui sert surtout au labour des champs et à la nourriture de l'homme. Proverbe : Mettre la charrue devant les boeufs, c'est commencer par où l'on devrait finir, mettre devant ce qui devrait être derrière.

PERCHERON : En général, tout ce qui vient de Perche, ancien comté de France ; employé comme nom, percheron se dit surtout des chevaux du Perche.

PRÉ : Terre à foin ou à pâturage. Vert comme pré, très vert. Fig. : Faire son pré carré se dit d'un propriétaire qui accroît son domaine, d'un prince qui gagne des territoires.

SOLITAIRE : Qui est seul ; qui aime à être seul. Se dit aussi des choses : vie solitaire.

MUSCULEUX : Où il y a beaucoup de muscles.

RIVER : Au propre : abattre la pointe d'un clou sur l'autre côté de l'objet qu'il perce, et l'aplanir pour le fixer. Au figuré : fixer comme on fixe un clou.

NOYÉ : Perdu comme dans une grande étendue d'eau.

GLÈBE : Fonds de terre avec ses serfs et ses droits. Dans le style élevé, le champ qu'on travaille.

GRISER : Porter à la tête, étourdir, en parlant de liqueurs fortes, de la fumée de tabac, etc.

JACHÈRE : Etat d'une terre labourable qu'on n'a pas ensemencée, à l'effet de la laisser reposer. Terre en jachère.

La terre même quand elle repose.

SILLON : Tranchée ouverte dans la terre par la charrue.

EBAUCHER : En peinture et en sculpture, disposer, en commençant un ouvrage, les masses et les parties principales. Au figuré : Donner une idée d'une chose.

BRUIRE : Rendre un son confus : Le vent bruit dans la forêt.

EPI : Partie du blé, du froment et de plusieurs autres graminées qui, placée au sommet de la tige, est formée par la réunion des graines.

BLÉ : Nom vulgaire du froment ordinaire avec le grain duquel on fait le pain.

GRANGE : Bâtiment de ferme destiné au logement des gerbes et au battage des grains.

COLLABORER : Travailler avec une ou plusieurs personnes à un ouvrage d'esprit, les aider dans certaines fonctions. Collaborer à un ouvrage.

V. Grammaire. —

1o A quels temps peut se conjuguer le verbe bruire? Ex.:

2o Analysez grammaticalement et logiquement : Il songe que ses pas sont comptés par un ange.

VI. Auteur. —

William Chapman (1850-1917) naquit à Saint-François-de-Beauce, d'un père anglais et d'une mère canadienne-française. Il fit ses études classiques au collège de Lévis, d'où il passa à l'Université Laval ; fut reçu avocat, mais délaissa sa profession pour se livrer tout entier au journalisme et à la littérature.

Chapman a laissé en vers : Les Québecquoises (1876) ; les Feuilles d'érable (1890) ; les Aspirations (1904) ; les Rayons du Nord (1910) et les Fleurs de givre (1912).

Les Aspirations et les Rayons du Nord ont été couronnés par l'Académie française.

COMPOSITION.—Décrivez une scène champêtre dont vous avez été témoin.

DÉVELOPPEMENT

Devant eux, la jachère descendait en courbe régulière, hérissée d'herbes sèches et de fougères. Quatre haies dessinaient et fermaient le rectangle. Par-dessus celle du bas, on voyait les profondeurs du Marais, comme une plaine bleue sans divisions. Et le père, ayant fait sauter la cheville qui retenait le soc, rangea lui-même la charrue près de la haie de gauche, et la mit en bonne place. « Reste-là au chaud, dit-il à Mathurin. Toi, François, conduis bien droit tes boeufs. C'est un beau jour de labour. Ohé! Noblet, Cavalier, Paladin, Matelot! »

Un coup de fouet fit plier les reins à la jument de flèche; les quatre boeufs baissèrent les cornes et tendirent les jarrets; le soc, avec un bruit de faux qu'on aiguise, s'enfonça; la terre s'ouvrit, brune, formant un haut remblai qui se brisait en montant et croulait sur lui-même, comme les eaux divisées par l'étrave d'un navire. Les bonnes bêtes allaient droit et sagement. Sous leur peau plissée d'un frémissement régulier, les muscles se mouvaient sans plus de travail apparent que si elles eussent tiré une charrette vide sur une route unie. Les herbes se couchaient, déracinées: trèfles, folles avoines, plantains, pimprenelles, lotiers à fleurs jaunes déjà mêlées de gousses brunes, fougères qui s'appuyaient sur leurs palmes pliées,comme de jeunes chênes abattus. Une vapeur sortait du sol frais surpris par la chaleur du jour. En avant, sous le pied des animaux, une poussière s'élevait. L'attelage s'avançait dans une auréole rousse que traversaient les mouches.

Ils tournèrent au bas du champ, et remontèrent, traçant un second sillon près du premier.

Mathurin se mit à chanter,de toute sa voix, la lente mélopée que chacun varie et termine comme il veut. Les notes s'envolaient, puissantes, avec des fioritures d'un art ancien comme le labour même. Elles soutenaient le pas des bêtes qui en connaissaient le rythme; elles accompagnaient la plainte des roues sur les moyeux; elles s'en allaient au loin, par-dessus les haies, apprendre à ceux de la paroisse qui travaillaient dehors que la charrue soulevait enfin la jachère de la Cailletterie. Elles réjouissaient aussi le coeur du métayer.

(*La terre qui meurt*, par René Bazin.)

A l'orée du bois

L'astre du jour versait sa gloire au firmament;
Midi chantait, joyeux, au clocher du village,
Et je dînais de pain, de fruits et de laitage,
Au pied des sapins verts pleins de bourdonnement.

Le soc de la charrue, ainsi qu'un diamant,
Luisait sur le sillon. Mon cheval en l'herbage,
Le long du vaste chaume et d'un tas de branchage,
Broutait, faisant siffler sa queue, en piaffant.

La grive au bout d'un pieu roulait sa turlutaine;
Une perdrix, drapée en sa grise futaine,
Par ses doux gloussements, appelait ses perdreaux.

Alors, je m'endormis au parfum des fougères,
Aux soupirs des sapins sous les brises légères,
Et dans le rêve heureux des anciens pastoureaux.

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Questionnaire

1. Comment pouvez-vous diviser ce sonnet?

2. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

3. A quelle Ecole littéraire semble se rattacher ce sonnet? Quels sont les représentants les plus illustres de cette Ecole?

4. Pourquoi dites-vous que le sonnet de M. Doucet semble se rattacher à cette Ecole?

5. Citez quelques vers très sonores de la pièce. Citez-en d'autres plus doux mais fort jolis?

6. Relevez dans la pièce des métaphores, une comparaison, une prosopopée, une métonymie, et donnez la définition de chacune de ces figures.

7. Définissez: Gloire, chaume, branchage, brouter, siffler, piaffer, turlutaine, futaine, gloussement, pastoureau, orée.

8. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Voici un sonnet intitulé « Soir », d'Albert Samain, poète français né en 1859, mort en 1900.

Comparez « Soir » avec « A l'orée du bois » de M. Doucet, et dites laquelle des deux pièces vous plaît davantage. Donnez les raisons de cette préférence.

« SOIR »

Le ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit;
On dirait que la plaine, au loin déserte, pense ;
Et dans l'air élargi de vide et de silence
S'épanche la grande âme triste de la nuit.

Pendant que çà et là brillent d'humbles lumières,
Les grands boeufs accouplés rentrent par les chemins;
Et les vieux en bonnet, le menton sur les mains,
Respirent le soir calme aux portes des chaumières.

Le paysage, où tinte une cloche, est plaintif
Et simple comme un doux tableau de primitif
Où le Bon Pasteur mène un agneau blanc qui saute.

Les astres au ciel noir commencent à neiger,
Et là-bas, immobile au sommet de la côte,
Rêve la silhouette antique d'un berger.

ANALYSE

I. Les idées. —

Ce sonnet est la description d'un champ situé à l'entrée d'un bois. Il peut se diviser en deux parties:

I. Description proprement dite du champ.

II. Actes de l'auteur (ou du personnage dont il veut parler).

PLAN

- I — Description proprement dite du champ.
  - 1o Au firmament — Le soleil brille de tout son éclat
  - 2o Sur la terre.
    - a) Midi sonne au clocher du village.
    - b) Les insectes bourdonnent dans les sapins.
    - c) Le soc de la charrue luit sur le sillon.
    - d) Le cheval
      1. broute l'herbe
      2. fait siffler sa queue
      3. piaffe
    - e) La grive turlute
    - f) La perdrix appelle ses petits
    - g) Les fougères parfument l'air
    - h) Les sapins soupirent sous les brises.
- II — Actes de l'auteur ou du voyageur.
  - 1o Il dîne.
    - a) de pain
    - b) de fruits
    - c) de laitage
  - 2o Il s'endort. — Dans le rêve heureux des anciens bergers.

II. Le style. —

Cette pièce est un sonnet, c'est-à-dire qu'elle renferme quatorze vers, disposés en deux quatrains et deux tercets. (Cf. *La Maison paternelle*, par Pamphile Lemay).

Si on veut la rattacher à une Ecole littéraire, elle trouve sa place, nous semble-t-il, chez les Parnassiens dont Leconte de Lisle, Théophile Gauthier et José Maria de Heredia ont été les représentants illustres.

On sait que cette Ecole élimine de sa poésie toute émotion, tout sentiment personnel. Le parnassien veut être exclusivement *peintre*. Il décrit les objets tels qu'ils sont, sans les *idéaliser*, c'est-à-dire sans les rendre plus beaux qu'ils ne sont,

comme l'a fait Lamartine; sans les poétiser, c'est-à-dire sans leur prêter la sensibilité et le sentiment, comme l'a fait Victor Hugo. « La fidélité absolue à l'objet », telle est la formule de la poésie parnassienne. [1]

Or, c'est bien ainsi qu'a procédé monsieur Doucet, dans la pièce que nous étudions. Si on en excepte une seule expression, rêve *heureux* qui indique un sentiment, celui du bonheur, toute la pièce est une description pure et simple. Les objets y sont peints, tels qu'ils sont. Les rayons du soleil resplendissent au firmament. Midi chante au clocher du village. Le laboureur a quitté sa charrue. Le cheval broute et fait siffler sa queue en piaffant. La grive turlute. La perdrix appelle ses petits. L'auteur alors prend son dîner, dont il indique la nature (pain, fruits, laitage) et s'endort, dans le rêve des anciens bergers, pendant que les fougères parfument l'air et que les sapins soupirent sous les brises.

Certes, M. L.-J. Doucet n'a pas adopté uniquement cette manière d'écrire. Dans *Pro aris et focis*, Contes du vieux temps et autres recueils, il chante le Christ, la Religion, la Patrie, beaux et larges thèmes pour un poète chrétien, et il y fait passer toute son âme. Mais dans *A l'Orée du bois*, il s'est borné à décrire lui aussi, avec « une fidélité absolue à l'objet ».

Quelques vers y brillent d'un éclat *métallique*:

« L'astre du jour versait sa gloire au firmament. »

« Midi chantait joyeux au clocher du village. »

« Le soc de la charrue, ainsi qu'un diamant,
Luisait sur le sillon » ... ...

Deux vers du dernier tercet sont fort jolis:

« Alors je m'endormis au parfum des fougères,
« Aux soupirs des sapins sous les brises légères. »

..... « Mon cheval en l'herbage,
« Le long du vaste chaume et d'un tas de branchage,
« Broutait, faisait siffler sa queue en piaffant. »

[1] Ecole littéraire qui voulut réagir contre le Romantisme. Les Parnassiens reprochaient aux Romantiques leurs effusions sentimentales. Le Parnasse, montagne de la Grèce habitée par Apollon et les Muses.

sont des vers moins gracieux, assurément que ceux que nous venons de citer... Ils sont très naturels cependant, et prouvent, une fois de plus, que l'auteur s'est attaché à peindre les objets *tels qu'ils les voyaient.*

Les figures sont nombreuses et bien choisies dans cette pièce.

Astre du jour est une périphrase (du grec *peri*, autour, et du latin *fraz*, réunion de mots). Cette figure dit en plusieurs mots ce qu'on pourrait exprimer en un seul. On pourrait dire ici : *le soleil.*

Versait sa gloire, faisait *siffler* sa queue, *roulait* sa turlutaine, *soupirs* des sapins sont des métaphores.

Midi *chantait* joyeux est une prosopopée.

En sa grise futaine, est une métonymie (du grec, indiquant *changement*). Elle prend ici la matière dont la chose est faite pour la chose elle-même.

La rime est riche (Cf. *Maison paternelle*).

Ce sonnet est donc écrit dans une très bonne langue. Il prouve, selon l'expression de M. l'abbé Camille Roy, « que la lumière du soleil contribue à faire resplendir la pensée de l'auteur ».

III. Étude de mots. —

GLOIRE (du latin *gloria*) : Grande renommée. « Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire. » (La Fontaine).

Honneur : « Etre la gloire de sa famille ».

Vanité : « La vaine gloire... »

Peinture : Cercle de lumière autour de la tête des saints.

CHAUME (du latin *calamus*) : Tige creuse entrecoupée de noeuds d'où naissent les feuilles comme dans le blé, l'avoine,etc.

BRANCHAGE : Ensemble des branches d'un arbre. Par extension : bois ou ramure du cerf.

BROUTER : Manger sur la plante, de l'herbe, des feuilles.

SIFFLER (du latin populaire *sifilare*) : Former un son aigu en soufflant dans certains instruments ou en chassant l'air entre ses lèvres d'une certaine manière.

PIAFFER : Galoper sur place, en avançant peu ou point.

TURLUTAINE : Ce qu'on répète sans cesse. Lubie, manie.

FUTAINE : Tissu de fil ou de coton d'origine orientale.

GLOUSSEMENT : Cri de la poule.

PASTOUREAU : Petit berger.

ORÉE (du latin, *ora*) : Bord. (Vieux mot remis à la mode de nos jours.)

IV. Auteur. —

LECTURE

Louis-Joseph Doucet est né à Lanoraie, le 30 octobre 1874. Tout enfant, il ne connut guère l'étude et s'appliqua avec son père aux travaux des champs. Pour gagner le prix de ses classes, il se fit navigateur à quinze ans, et entra au collège de Joliette à vingt ans, sachant à peine lire. Il a lui-même tracé son autobiographie en quelques lignes :

« Depuis ma sortie du collège, faisant toute espèce de métiers de chien, j'ai été trois ans sans ouvrir un livre. J'ai été « longtemps agent d'assurances. J'ai même été employé dans « un journal, *La Patrie*, pour y écrire. Je suis marié et père « de famille. Et maintenant, j'habite Québec, depuis quelques « années, comme fonctionnaire. »

M. Doucet ne parle pas de son oeuvre, mais écoutons Charles Gill et Albert Lozeau.

Doucet, dit Charles Gill, possède la vision du paysagiste. La sincérité, l'attendrissement, l'abondance, et une franche saveur du terroir sont les qualités maîtresses de ce généreux poète au coeur naïf. Jamais au Canada le sentiment de la nature n'a été chanté avec autant d'amour et de pittoresque.

Et Lozeau: « . . .Très modeste, très timide, Doucet ne se livre pas au premier venu, mais dès qu'il s'abandonne, il vous tend son âme comme un livre ouvert; on y lit couramment la bonté, la simplicité et une étonnante égalité d'humeur. Doucet est content de tout. . . C'est un sage, un La Fontaine attardé. »

L'originalité est le trait caractéristique de Doucet; il n'imite personne, et la seule influence qu'il ait subie un peu fortement est celle de Villon. Il a pris au « pôvre escholier » ses couplets de huit vers à triple rime. . . A la *forme* se borne ce que Doucet doit à Villon; le fond est bien à lui et tout à lui.

(D'après l'Anthologie des poètes canadiens,
par Jules Fournier.)

V. Composition. —

SUJET PROPOSÉ: Voici un *sonnet* intitulé *Soir*, d'Albert Samain, poète français, né en 1859, mort en 1900. Comparez *Soir* avec *A l'Orée du bois*, de M. Doucet, et dites laquelle des deux pièces vous plaît davantage. Donnez les raisons de cette préférence.

« SOIR »

Le ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit;
On dirait que la plaine, au loin déserte, pense;
Et dans l'air élargi de vide et de silence
S'épanche la grande âme triste de la nuit.

Pendant que çà et là brillent d'humbles lumières,
Les grands boeufs accouplés rentrent par les chemins;
Et les vieux en bonnet, le menton sur les mains,
Respirent le soir calme aux portes des chaumières.

Le paysage, où tinte une cloche, est plaintif
Et simple comme un doux tableau de primitif
Où le Bon Pasteur mène un agneau blanc qui saute.

Les astres au ciel noir commencent à neiger,
Et là-bas, immobile au sommet de la côte,
Rêve la silhouette antique d'un berger.

(Mironneau et Royer, page 393.)

PRÉPARATION DU SUJET

Remarquons d'abord les contrastes que renferment ces deux sonnets.

A l'orée du bois.—Le firmament resplendit des rayons de l'astre du jour.

Soir.—Les rayons du soleil couchant donnent au ciel l'aspect d'un grand lac d'or pâle...

A l'orée du bois.—Midi chante joyeux au clocher du village.

Soir.—Une cloche tinte dans le paysage plaintif.

A l'orée du bois.—Le voyageur dîne aux pieds des sapins pleins du bourdonnement des insectes.

Soir.—La plaine déserte *pense* et dans l'air élargi par le vide et le silence, la grande âme de la Nuit s'épanche.

A l'orée du bois.—Le soc de la charrue, ainsi qu'un diamant, luit sur le sillon sous les rayons du soleil.

Soir.—Ça et là d'humbles lumières brillent, c'est-à-dire, les lumières s'allument dans les chaumières.

A l'orée du bois.—Le cheval broute, fait siffler sa queue et piaffe.

Soir.—Les grands boeufs accouplés rentrent par les chemins.

A l'orée du bois.—La grive et la perdrix s'en donnent à coeur joie. Les fougères parfument l'atmosphère. Les sapins soupirent sous les brises.

Soir.—Le paysage est simple comme un tableau où les peintres pieux du Moyen-Age (les primitifs), se plaisaient à peindre Notre-Seigneur sous la figure du Bon Pasteur qui mène un agneau.

A l'orée du bois.—Le voyageur (ou l'auteur) s'endort dans le rêve heureux des anciens bergers.

Soir.—Les vieux, en bonnet, respirent le calme aux portes des chaumières. Au sommet de la côte, la silhouette d'un berger paraît. Il rêve, mais il est éveillé.

Il y a de nombreuses figures dans *Soir*. Remarquez la beauté et la justesse des comparaisons :

« Le ciel, comme un lac d'or pâle, s'évanouit. »

Au coucher du soleil, le firmament ressemble, en effet, à un lac dont les eaux sont dorées par les rayons pâlis du soleil. L'emploi du verbe pronominal s'*évanouit* contribue à donner l'impression d'un changement lent et continu.

L'apparition des astres fait au poète l'impression d'une tombée de neige commençante, parce que lorsque les étoiles commencent à poindre dans la nuit noire, elles paraissent plutôt blanches que dorées. « La Voie lactée », ou « Chemin de Saint-Jacques », conserve toute la nuit ce caractère de blancheur.

La plaine qui *pense* et l'âme de la nuit qui s'*épanche* sont des prosopopées. Les astres qui commencent à neiger sont une métaphore.

La préparation du sujet peut se continuer par des questions comme celles-ci :

Quelle impression se dégage de l'une et l'autre de ces pièces? Est-ce une impression de joie ou de tristesse?

Y a-t-il une teinte religieuse dans l'une et l'autre?

Laquelle vous semble plus poétique? etc. . .

Sujet traité

I

J'aime autant vous le dire tout de suite : celui des deux sonnets que je préfère, c'est : *A l'orée du bois.*

Vos raisons? dites-vous.

Mes raisons? Les voici.

D'abord, au foyer paternel, aussi bien qu'au couvent, mon second foyer, on m'appelle « Vive la joie ».

Vous comprenez tout de suite que *A l'orée du bois* avec son soleil étincelant, son chant d'angelus, sa grive qui turlute, sa perdrix à la belle robe de futaine grise, ses sapins pleins de cigales au rostre fin comme une vrille, et d'abeilles aux ailes noires tachetées de points d'or, répond beaucoup mieux à mon tempérament que les images plus poétiques, je l'avoue, de monsieur Samain. Que voulez-vous, j'aime le midi plus que le soir qui viendra toujours trop tôt!...

Ma deuxième raison,c'est que le paysage décrit par M. Doucet, me rappelle de chers souvenirs; je l'ai vu bien des fois depuis ma petite enfance! Et, vous le savez mieux que moi:

« Un souvenir heureux est peut-être sur terre
« Plus vrai que le bonheur... »

Eh bien, dans la jolie campagne que nous habitons l'été, je suis allée souvent faire des « pique-nique » avec mes amies au bois de R... A l'orée de ce bois, où la beauté des chênes et des érables le dispute à celle des pins, j'ai vu, non le « soc de la charrue luire comme un diamant » sur le sillon, mais les blés mûrs onduler sous les brises légères. J'ai entendu les ritournelles de nos oiseaux et vibré aux sons de la cloche lointaine, saluant la Vierge, ma céleste Mère... et j'ai murmuré alors, avec Lamartine:

« Quel lieu valut jamais le lieu qui nous vit naître! »

Enfin, je préfère *A l'orée du bois* au *Soir*, parce que l'auteur est un poète de chez-nous, que c'est un courageux, puisqu'il commença ses études à vingt ans, parce qu'il est toujours content de tout, et surtout parce qu'il m'a appris qu'il n'est point d'obstacles qu'un travail ardu et persévérant ne puisse vaincre.

II

On répète souvent: « Les comparaisons sont *odieuses* ». Moi, je les trouve plutôt *difficiles*, surtout quand il s'agit de

motiver une préférence entre deux pièces littéraires, toutes deux fort jolies.

Réflexion faite cependant, je préfère le *Soir* à *A l'orée du bois*, et voici mes raisons.

D'abord *Soir* est beaucoup plus poétique. La poésie est faite d'imagination et de sensibilité. Or, Albert Samain a une imagination très vive et une sensibilité très fine.

Par quelles belles images, il met sous nos yeux la *vision* de la campagne progressivement assombrie et silencieuse!

C'est d'abord le ciel qui «s'évanouit comme un lac d'or pâle»; puis, c'est la plaine, devenue déserte, qui *pense*, et la grande âme de la Nuit qui s'*épanche* dans l'air où le silence et le vide se sont faits.

Et pendant que le pointement des humbles lumières se montre dans les chaumières, l'apparition des astres au ciel noir donne au poète l'impression d'une neige commençante.

Tout cela est très simple, mais aussi absolument poétique.

Une deuxième raison de ma préférence se trouve dans les *personnages* des deux sonnets.

Celui de M. Doucet *mange et dort*. Certes, ce n'est pas défendu et heureusement... pour tout le monde; mais combien j'aime mieux « les vieux en bonnet, le menton sur les mains », qui respirent la fraîcheur de l'été, au seuil de leurs portes, et la silhouette de ce berger qui apparaît discrètement à l'horizon, et rêve près de cette plaine qui semble penser.

Enfin, je préfère *Soir* à *A l'orée du bois* à cause de la teinte religieuse que lui donne le Bon Pasteur menant « un agneau blanc qui saute », et parce que toute cette petite pièce est faite de douceur, de simplicité et de sérénité.

Quand nous marchions au catéchisme

...Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas jouer bruyamment, ne devait pas dénicher les oiseaux, ne devait pas tirer la queue des chats, ne devait pas faire de grimaces ! Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer... Et ce n'était là que la morale de grand'mère. Mais à celle-là, il fallait ajouter la morale de maman : plus de pieds de nez, plus de chiquenaudes ; on ne pouvait plus même pincer la petite soeur !. Ah ! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument suprême pour réprimer nos plus innocentes infâmeries : « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme !... » Et chaque fois nous baissions la tête, absolument confus, démolis, et d'un bond nous remontions dans le sentiment de notre dignité.

Du moins, nous pouvions nous reprendre quelque peu à l'église, à l'heure des récréations. Monsieur le Curé, lui, laissait courir les petits garçons ; en somme, il ne leur défendait que d'aller du côté des petites filles. Nous pouvions jouer à la barre, à la pelote, et même aux marbres, surtout à la poignée et à la devinette.

Il faut joindre à ces amusements les distractions du catéchisme, par exemple, les réponses si drôles faites à M. le Curé. Certains soirs,nous arrivions en coup de vent : « Maman, grand' maman, eh bien ! vous savez, le petit Jacques Lauzon de la Petite Côte... Imaginez donc qu'il a dit à M. le Curé qu'il y avait trois dieux !!! » Et maman et grand'maman qui se consternaient et qui ajoutaient : « Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer ! »... Se faire renvoyer, ah ! la voilà bien l'affreuse menace qui nous a tant torturés ! Monsieur le Curé avait le don de la laisser planer sur la tête de tous,même sur la tête des plus forts et des premiers qui prenaient place près de lui au bout du long banc dans le chemin couvert. Se faire renvoyer du catéchisme, nous le savions tous, c'était là le suprême déshonneur

dont jamais l'on ne pouvait se laver. De mon temps, on parlait encore, dans la paroisse, d'un tel renvoyé trois fois et qui avait dû, en fin de compte, communier par charité et en grandes culottes, s'il vous plaît.

Abbé LIONEL GROULX,

(*Les rapaillages.*)

Questionnaire

1. D'où cette pièce est-elle tirée?

2. Quelle en est l'idée générale?

3. Comment la page à analyser peut-elle se diviser?

4. Reconstituez le plan de cette page.

5. Quel procédé l'auteur a-t-il employé pour mettre en lumière l'idée générale du morceau?

6. Montrez que l'auteur a réussi à éclairer pour nous le sujet à traiter.

7. Les idées s'unissent-elles dans cette page par des transitions heureuses? Prouvez-le.

8. A quel genre littéraire ce morceau se rattache-t-il?

9. Quelle en est la forme?

10. Etudiez-en le style du point de vue:

a) des mots et des expressions pittoresques;

b) de l'allure vivante, naturelle et variée de la phrase.

11. Définissez les mots suivants: Revirer, morale, pied de nez, chiquenaude, marcher.

12. Donnez les règles de syntaxe appliquées aux mots en italique dans les expressions suivantes:

« On ne pouvait plus *même* pincer...
« Vous en êtes-vous *servi* de...
« Du moins nous pouvions nous reprendre *quelque* peu...
« Et qui avait *dû*...

13. Analysez grammaticalement:

« Ah! maman et grand'maman, vous en êtes-vous assez
[servi de votre argument. »

14. Analysez logiquement:

« Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui
[marche au catéchisme. »

15. Dites quelques mots de l'auteur et de son oeuvre.

COMPOSITION. — Après avoir étudié la page de M. l'abbé Groulx, vous évoquerez le souvenir de votre préparation à la première communion. Cette préparation a-t-elle eu le cachet de celle de l'auteur? Dites en quoi elle y ressemble; dites comment elle en diffère. Exposez le détail qui, en cette préparation, vous a fait la plus vive impression. Terminez en disant en peu de mots quel souvenir vous en gardez.

ANALYSE

I. Source du morceau. —

La page à analyser est tirée du livre de M. l'abbé Groulx, intitulé: *Les rapaillages.* Ce livre est constitué par une série de tableaux des moeurs canadiennes. Nous avons dans le morceau « Quand nous marchions au catéchisme », l'un de ces tableaux.

II. Étude du fond. —

Idée principale.—L'importance accordée chez nous à la préparation de la première communion constitue l'idée générale de la page.

Comme développement, sont apportées en grandes lignes les idées secondaires: 1o Le règlement imposé à l'enfant à la maison et à l'église; 2o La crainte de tous: *le renvoi du catéchisme.*

Nous aurons donc deux divisions principales à établir dans le plan; nous y marquerons ensuite comme subdivisions: les idées particulières

PLAN

L'enfant qui marchait au catéchisme.

- I SON RÈGLEMENT:
  - I Austère à la maison.
    - 1. Morale de la grand' mère.
      - a) Ne pas jouer bruyamment
      - b) Ne pas dénicher les oiseaux
      - c) Ne pas tirer la queue des chats
      - d) Ne pas faire de grimaces
    - 2. Morale de la mère.
      - a) Plus de pieds de nez
      - b) Plus de chiquenaudes
      - c) Plus de pinçades à la petite soeur.
    - 3. Argument des deux.
      - a) Expression consacrée : « C'est bien joli... »
      - b) Occasions: toutes les infâmeries.
      - c) Effets:
        - Confusion chez l'enfant
        - Nouvelle résolution.
  - II Bénévole à l'église.
    - 1. À l'heure de la récréation.
      - a) Latitude de courir.
        - 1. Accordée par M. le Curé.
        - 2. Restriction unique.
      - b) Liberté de jouer.
        - à la barre
        - à la pelote
        - aux marbres
        - à la poignée
        - à la devinette
    - 2. À l'heure de la leçon.
      - Réponses drôles faites à M. le Curé
        - a) Distractions au catéchisme
        - b) Prolongées jusqu'à la maison, par la confidence à la mère et à la grand' mère.
          - L'arrivée
          - L'ignorant
          - Consternation.
          - Crainte pour le petit pas fin.

- II SA CRAINTE DOMINANTE
  - I Le renvoi du catéchisme
    - 1. Menace affreuse et prolongée.
      - a) Par le curé habile
      - b) Torture de tous.
        - 1. Des plus forts
        - 2. Des premiers
    - 2. Déshonneur
      - a) Suprême
      - b) Tache indélébile
      - c) Souvenir d'un tel.
        - 1. Renvoyé trois fois
        - 2. Reçu par charité.

C'est un tableau, nous n'avons donc ni préparation, ni conclusion, mais la peinture seule.

Mettre en lumière l'importance apportée chez-nous à la préparation de la première communion, tel est, nous l'avons dit, le but de l'auteur.

1o Quels procédés a-t-il employés pour atteindre son but?

2o A-t-il réussi à éclairer pour nous le sujet proposé?

3o Les idées s'unissent-elles par des transitions heureuses?

1. Au lieu de développer le respect touchant de nos aïeules pour la sainte Eucharistie, les exagérations quasi-jansénistes de leur morale, le désir si noble qui domine naturellement les nôtres d'être à la hauteur du devoir imposé et le caractère à la fois paternel et sacerdotal du bon curé de la paroisse, M. l'abbé Groulx nous fait déduire tout cela du texte même. Il nous présente la maman, la grand'maman et l'enfant dominés par la pensée du catéchisme, préoccupés de l'idée du renvoi possible.

2. Les recommandations peut-être sévères des deux femmes, le sérieux du rôle de l'enfant, la libéralité éclairée du curé, comme ses leçons et son talent de laisser planer l'affreuse menace apportent la démonstration nécessaire à l'idée générale.

3. Toutes les transitions sont naturelles et aisées. Après avoir dit que la transition est une phrase ou une expression qui permet de passer sans bond d'une idée à une autre dans la composition, relevons les transitions dans la page à étudier. Suivons sur le plan: Les idées particulières 1 et 2 sont jointes

par cette expression: « Mais à celle-là. . .» qui rappelle la première idée et annonce la deuxième.

De 2 à 3, l'apostrophe aux deux personnes déjà nommées fait une heureuse transition: « Ah! chère maman et chère. . . »

Entre les deux idées secondaires I et II, le joint est aussi facilement formé: le « Du moins » constitue le trait d'union.

Puis de 1 à 2, la phrase: « Il faut joindre à ces amusements. . . », offre encore, avec la récapitulation du paragraphe, précédent, la préparation de ce qui va suivre.

« Se faire renvoyer! » L'expression unit la 2e partie du morceau à la première, comme elle joint 1 et 2 dans cette dernière partie.

Notons au passage les sentiments qui percent dans le ton de la page: tendresse reconnaissante pour la chère grand'maman et la chère maman, admiration respectueuse pour le bon curé; amour et vénération que provoquent toujours chez l'auteur « les choses de chez-nous ».

III. Étude de la forme. —

1. *Genre.*—Nous avons ici un tableau de moeurs ou éthopée. Celle-ci se rattache à la description historique.

2. *Forme.*—Le morceau est en prose. C'est la forme ordinaire du genre.

3. *Style.*—Voyons 1o les mots ou expressions pittoresques du texte; 2o l'allure *vivante, naturelle et variée* de la phrase.

I. *Les mots ou expressions pittoresques*:

1. Marcher au catéchisme: C'est l'expression consacrée; tout de suite, vous reconnaissez, dans celui qui marche au catéchisme, l'aspirant à la première communion.

2. C'est bien joli pour un enfant: Nouvelle phrase retenue de l'aïeule et de la mère et qui peint d'un trait l'importance rattachée à la première communion.

3. Et chaque fois...: La phrase suivante est un tableau. L'enfant a l'orgueil de bien faire, de mériter ce à quoi il aspire. Le « c'est bien joli » l'a atteint dans sa fierté, il baisse la tête « absolument confus », « démoli », il a reçu le coup qui l'a terrassé.

4. Si le vent allait revirer: (tu resterais tel que tu es maintenant), menace expressive qui exagère les conséquences d'une chose laide, en vue d'en détourner l'enfance.

5. On ne pouvait plus même pincer la petite soeur: Nous sourions à la pensée que l'enfant trouve d'une extrême sévérité la défense de pincer la petite soeur.

6. Les plus *innocentes infâmeries*: L'épithète détermine la légèreté des fautes reprochées aux enfants. Le nom *infâmerie* ne se trouve pas dans le dictionnaire, c'est un palliatif de infâmie, nom dérivé de l'adjectif infâme si souvent entendu dans les impatiences des aïeules et des mamans de chez-nous.

7. Monsieur le curé *lui*: Voilà, bien marqué, le soulagement des petits garçons de pouvoir se récréer au moins à l'église.

8. Les réponses *si drôles*: Le *si drôles* nous porte à penser aux choses les plus baroques et nous fait comprendre quel intérêt les enfants apportent au catéchisme.

9. *En coup de vent*: La comparaison n'est pas exagérée pour exprimer la hâte de l'enfant de raconter les fautes des autres, espèce de victoires pour lui.

10. Le *petit* Jacques Lauzon, de la Petite Côte: A la campagne le nom et l'adresse constituent une évocation suffisante, tous se connaissent entre eux.

11. Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer: Réflexion bien naturelle et qui marque bien la pensée dominante de tous à l'époque de la première communion.

12. Ceux qui prenaient place. . . : La complétive est éloquente; elle exprime l'admiration des enfants pour les premiers à qui revenait l'honneur d'être près de M. le Curé—au bout du long banc—et dans le chemin couvert.

13. Suprême déshonneur: expression pleine de vérité.

14. On parlait encore dans la paroisse: Les choses dont on parle longtemps dans la paroisse sont d'une importance considérable.

15. *Communier par charité*: On a parlé plus haut du suprême déshonneur, voilà qui y confine. On a fait remarquer la fierté de nos gens dans leur désir d'être dignes de ce à quoi ils aspirent; l'expression communier par charité, peint l'ultime déchéance.

16. Et en grandes culottes: L'événement des grandes culottes si important dans la vie d'un garçonnet est apporté comme renforcement au déshonneur.

II. *L'allure de la phrase est a) vivante.*—Tout le morceau se peut ici citer. Relevons:

1. Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas. . . ne devait pas. . .

2. Plus de pieds de nez, plus de chiquenaudes, plus de. . . plus de. . .

3. En somme il ne défendait que d'aller du côté des petites filles.

4. Nous pouvions jouer à la barre. . . à la pelote. . .

5. Le paragraphe: Certains soirs nous arrivions en coup de vent. . . « Maman, grand'maman, eh bien!. . .» est pétillant de vie.

b) *Naturelle.*—Citons encore:

1. Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer!

2. Ah! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous servi de votre argument suprême!

3. « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme. »

4. « Vous savez le petit Jean Lauzon de la Petite Côte... Imaginez... »

5. Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer...

6. Communier par charité et en grandes culottes, s'il vous plaît.

c) *Variée*:

1. Remarquons la différence de tournures dans le résumé des deux morales.

2. L'apostrophe aux deux femmes disparues varie heureusement le tour. Au lieu de nous dire: « Elles se sont souvent servi de leur argument suprême », l'auteur s'adresse à sa mère et à sa grand'mère pour le leur rappeler.

3. Dans le deuxième paragraphe, encore une nouvelle forme pour dire les permissions accordées par le Curé.

4. Jusqu'à la fin nous pouvons relever les tournures variées.

IV. Étude des mots. —

REVIRER: Composé de *re* et de virer. Se retourner en sens contraire. Il marque dans le texte le changement du vent.

MORALE: Leçon de conduite.

PIED DE NEZ: Geste dérisoire, la main étendue, le pouce sur le nez.

CHIQUENAUDE: Coup appliqué avec le doigt du milieu plié et raidi contre le pouce, puis détendu brusquement.

MARCHER: Dans le texte veut dire: suivre.

V. Grammaire. —

Règles suivies pour:

a) Même, dans: on ne pouvait plus même pincer la petite soeur.

b) Servi, dans: vous en êtes-vous servi de.

c) Quelque, dans: du moins nous pouvions nous reprendre quelque peu.

d) dû, dans: et qui avait dû.

a) *Même*: est adverbe et reste par conséquent invariable. Il modifie pouvait.

b) *Servi*: participe passé du verbe « se servir », verbe accidentellement réfléchi, reste invariable, parce que dans le sens de « tirer un certain usage », il est essentiellement neutre. Règle: Le participe passé des verbes accidentellement pronominaux, formés de verbes neutres, est toujours invariable, parce que ces verbes ne peuvent pas avoir de complément direct.

c) *Quelque*: est ici adverbe, et reste donc invariable; il modifie peu.

d) *Dû*: Le participe passé masculin singulier du verbe devoir prend toujours l'accent circonflexe.

VI. Analyse grammaticale. —

Ah! maman et grand'maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument.

AH!: Interjection.

MAMAN: Nom commun, fém. sing., mot mis en apostrophe.

GRAND'MAMAN: Nom commun, fém. sing., mot mis en apostrophe.

ET: Conjonction; unit les deux noms, maman et grand' maman.

VOUS: pronom personnel, 2e personne du féminin pluriel; complément indirect de êtes servi.

EN : pronom personnel, 3e personne du singulier ; employé par pléonasme, complément indirect de êtes servi.

ETES SERVI : verbe pronominal, 2e conj., mode indicatif, temps : passé indéfini, 2e pers. du plur., à cause du sujet : vous.

VOUS : pronom personnel, 2e pers. du fém. plur. ; sujet de êtes servi.

ASSEZ : adverbe de quantité, modifie servi.

DE : préposition, unit le verbe à son complément indirect.

VOTRE : adj. poss., masc. sing., détermine argument.

ARGUMENT : nom commun, masc. sing., comp. indirect de êtes servi.

VII. Analyse logique. —

Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme.

Cette phrase renferme trois propositions :

Première proposition : principale.—C'est bien joli.—Sujet : ce—Verbe : est—Attribut : joli—Complément : enfant.

Deuxième proposition : incise.—Disiez-vous.—Sujet : vous — Verbe : étiez—Attribut : disant.

Troisième proposition : complétive déterminative. — Qui marche au catéchisme.—Sujet : qui—Verbe : est—Attribut : marchant.—Comp. indirect : catéchisme.

VIII. Composition. —

Canevas.—Après avoir étudié la page de M. l'abbé Groulx, vous évoquerez le souvenir de votre préparation à la première communion. Cette préparation a-t-elle eu le cachet de celle de l'auteur ? Dites en quoi elle y ressemble. Dites comment elle en diffère. Exposez le détail qui, en cette préparation, vous a fait la plus vive impression. Terminez en disant en peu de mots quel souvenir vous en gardez.

Prenant chacune des idées du canevas, nous exposerons dans ses grandes lignes, le plan de la composition.

PLAN

- **ENTRÉE EN MATIÈRE.**
  - La page étudiée
  - Énoncé de nos impressions.
- **DÉVELOPPEMENT.**
  - Préparation à notre première communion
    - Son cachet.
    - Points de ressemblance
    - Points de différence
    - Détail extérieur, cause d'impressions vives.
- **CONCLUSION.**
  - Souvenir conservé.

Les idées particulières pourraient être ajoutées comme subdivisions... elles différeront pour chaque devoir... les idées secondaires sont les mêmes pour tous.

DÉVELOPPEMENT

Nous terminons, aujourd'hui, l'étude d'un extrait des *Rapaillages*. « Quand nous marchions au catéchisme », ainsi s'intitule la page analysée. Véritable peinture de moeurs canadiennes, ce morceau nous a ravies! Aussi—et plusieurs de mes compagnes ont peut-être agi comme moi,—dès mon arrivée à la maison, j'ai lu à maman le texte étudié, et lui ai demandé : « Etait-ce bien ainsi de votre temps? » Le *oui* ému de la réponse a confirmé l'appréciation portée à la classe sur la vérité de ce tableau de moeurs.

Le tableau « Quand nous marchions au catéchisme » est donc tout de vérité. Mais « autre temps, autres moeurs » et je ne puis, comme ma mère, reconnaître absolument dans la page de M. l'abbé Groulx les mois qui ont précédé ma première communion. Cependant, plusieurs traits pour n'être pas semblables restent imprégnés de la même foi comme du même respect pour l'Eucharistie. Cette foi et ce respect de notre famille,

bien canadienne aussi, portaient nos parents à nous fournir la meilleure préparation possible à la première communion: la préparation faite par les religieuses au pensionnat.

Et je me rappelle l'importance accordée «aux préparantes» dans le pensionnat des petites, à X... Mère Saint-A... avait le don de nous tenir, l'année durant, dans le sentiment de notre dignité. L'expression « une préparante » prenait sur ses lèvres toutes les puissances... puissance de l'éloge... puissance de l'honneur... et, à un haut degré, la puissance du blâme.

Il va sans dire que le grand devoir « des préparantes », c'était, avec la conduite impeccable, la science du catéchisme. Un mois avant les leçons données à l'église par M. le Curé,nous avions chaque jour, à quatre heures, une réunion imposante.

La maîtresse des «préparantes» de l'externat nous recevait, pensionnaires et quarts-pensionnaires, dans sa classe, avec ses élèves. Cette convocation des « trois ordres » était à nos yeux une image du jugement dernier. Mère Sainte-Marie avait un abord froid et paraissait certes aussi gênante que le Père éternel, à nous du moins qui la voyions pour la première fois de si près, et pour cette circonstance unique de notre vie!—Et, sur la lettre comme sur l'explication du catéchisme, Mère questionnait indifféremment les élèves des trois classes. Manquer notre catéchisme « en haut », c'était l'ultime honte, et naturellement la gêne faisait bien des victimes.

Le retour « en bas » chez Mère Saint-A... était parfois bien penaud. Pensez donc au tragique de la situation quand Mère de l'externat avait repris tout le groupe des pensionnaires et nous chargeait d'un message contre nous-mêmes. « Parle toi ». — « Non, toi », et les coups de coude continuaient jusque devant notre maîtresse la dispute commencée quatre étages plus haut.

Par contre, souvent il était exubérant notre retour. Ne pouvions-nous pas, même sans message, dire à Mère le nombre d'élèves qui avaient manqué une... deux... ou même trois fois?

Le catéchisme de Mère Sainte-Marie, c'était l'épreuve à subir avant le catéchisme à l'église, aussi y avait-il parfois des défections. Et comme nous la plaignions cette grande de onze

ans, venue des « Etats », s'il vous plaît, qui ne parvenait pas même à donner les réponses avec « les étoiles ». Certain, elle ferait bien piètre figure à l'examen général. Ne serait-elle pas renvoyée? Si sa conduite avait au moins racheté pour... la mémoire... mais... non; aussi notre pauvre Bertha grande « comme père et mère », dût-elle attendre et grandir pendant une année encore avant de faire sa première communion.

A l'église, les dernières leçons nous étaient données. Les bancs d'en avant étaient occupés par les garçons, et nous, les petites-filles, venions après. Notre maîtresse n'avait pas manqué de nous dire de ne pas tromper la confiance de monsieur le Curé.

Nous l'aimions beaucoup, ce bon monsieur Gignac, mais nous avions un grand sujet d'être gênées avec lui. Une liste lui était remise avant chaque leçon. Au prénom et au nom de famille des candidates, s'ajoutait... vous ne sauriez deviner quoi... Notre âge?... ah! sans doute, mais à neuf ans, on n'en rougit pas. Notre adresse?... — Non, pas plus que le nom de nos parents.—Mais encore?—Un mot... plus ou moins long... mais dont la pensée me faisait rougir chaque fois que, en arrière de Mère, je jetais les yeux sur la fameuse liste... et donc tous les jours, car sans m'en pouvoir abstenir,je fixais les feuilles et relisais toujours sept lettres à la suite de mon nom. J'essayais bien de calmer mon amour-propre, me disant: « Bah! chacune de mes compagnes est dans mon cas! » Mon essai d'auto-suggestion n'avait guère de succès et je ne pouvais sans peine regarder en face monsieur le Curé qui lisait, lui, pensez donc, et chaque jour, sur la première feuille de la liste... mon défaut dominant... l'orgueil.

« Chers souvenirs du temps passé, comme elle date de loin déjà la douce émotion dont vous êtes pour mon coeur la si féconde source! Souvent,je revois Mère Saint-A... qui me nomme encore « ma petite G... ». De temps à autre, je rencontre Mère Sainte-Marie, avec qui je reste un tantinet gênée, et chaque jour, je bénis Jésus de la foi, de la ferveur, et de la sollicitude qui ont accompagné mes premiers pas vers lui!

IX. Auteur. —

M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, a publié, chaque année, ses remarquables leçons: Nos luttes constitutionnelles (1916), La Confédération canadienne: ses origines (1918), La naissance d'une race (1919), Lendemains de conquête (1920), Vers l'émancipation (1921).

(Extrait du Manuel d'histoire de la littérature canadienne de M. l'abbé Camille Roy).

L'église

Du plus loin que je vois mes heures de jeunesse,
L'église m'apparaît, avec son fin clocher,
Je songe aux premiers jours où j'allais à la messe,
Et je revois la nef où j'écoutais prêcher.

J'entends les grelots clairs, les lourdes carrioles,
Qui passaient, à grand train, les soirs de la minuit.
Je vois les lampions, les feux, les banderoles,
Et la lampe du choeur qui brillait, dans la nuit!...

L'église, c'est le coeur des paroisses rustiques;
C'est leur âme qui vibre, en sa cloche d'airain.
L'église est le témoin des âges héroïques
Qu'ont vécu nos aïeux, dans leur labeur serein!...

Sans elle, il n'est plus rien de ta grâce, ô campagne,
Sans elle, il n'est plus rien de ta sublimité;
Sans la croix, ta céleste et fidèle compagne,
Un grand deuil régnerait au fond de ta beauté!...

Ah! puisses-tu garder ta ferveur ancienne,
O race de croyants, bon peuple de chez-nous!
Nulle gloire, ici-bas, n'égalera la tienne,
Car un peuple n'est grand et n'est beau qu'à genoux!

BLANCHE LAMONTAGNE,
(*Par nos champs et nos rives.*)

Questionnaire

1. Dites l'origine de la pièce.
2. Par quel sentiment est-elle inspirée?

3. Quelle en est l'idée générale?

4. Comment cette idée générale se développe-t-elle?

5. Tracez le plan du morceau.

6. Par quelle qualité se caractérise surtout le fond du morceau?

7. Dans quel genre peut-on placer ces vers? Pourquoi?

8. Comment est constituée la pièce?

9. Montrez par des exemples,que vous expliquerez,la vérité de la peinture 1o dans les termes, 2o dans les détails, 3o dans les symboles.

10. Dites comment le style est ici naturel.

11. A quoi tient la sincérité dans cette pièce?

12. Montrez que la gradation dans l'idée détermine l'évolution dans le sentiment.

13. Définissez: Nef—Grelot—Carriole—Banderole—Rustique.

14. Analysez logiquement:

> *Du plus loin que* je vois mes heures de *jeunesse*,
> L'église *m'*apparaît avec son fin *clocher*.

15. Analysez grammaticalement les mots soulignés dans la phrase précédente.

16. Quelle est la règle d'accord du participe dans: « *Qu'ont vécu nos aïeux* » ?

17. Dites de l'auteur: *a*) Année et lieu de naissance; *b*) Ses oeuvres; *c*) Le jugement de Mgr Camille Roy sur l'auteur.

COMPOSITION.—*Sujet proposé*: « Le premier jour où j'allai à la messe ».

Canevas: Rappelez le jour où vous avez assisté à la messe

pour la première fois: circonstances, incidents, impressions; choses qui vous ont davantage frappés. Visez à la couleur locale et à la vie dans cette narration.

ANALYSE

I. Origine du morceau. —

Cette pièce de vers fait partie du recueil de poésies de madame Blanche Lamontagne-Beauregard, recueil intitulé: « Par nos champs et nos rives », et qui fut publié en 1917.

II. Source du morceau. —

Madame Blanche Lamontagne est un poète régionaliste: elle observe les choses du pays,celles de sa région en particulier et y puise le sujet de ses oeuvres. La pièce intitulée: « L'église », est inspirée des églises de nos campagnes québecquoises.

III. Étude du fond. —

Idée générale. — « Ce qu'est l'église pour le peuple canadien », constitue l'idée générale des strophes ci-dessus.

L'auteur développe cette idée dans une espèce de méditation. Depuis toujours, l'église de sa paroisse lui apparaît avec son fin clocher. A cette vision de sa jeunesse, se rattache pour Mme Blanche Lamontagne, le souvenir de la messe du dimanche et de la messe de minuit, événements liés d'une manière si intime à la vie du catholique de la campagne. L'église a donc, aux Escoumins, sa place comme naturelle; l'auteur semble expliquer cette constatation par une généralité: c'est que dans les « paroisses rustiques », l'église n'est pas simplement construction matérielle, elle en est le coeur, elle en exprime l'âme et y témoigne du passé. Plus encore, à la campagne, l'église anime même la nature: elle en est la grâce, la sublimité, la beauté.

La méditation s'achève par un voeu: écho du patriotisme vrai de l'auteur: « Que notre race garde sa ferveur et sa foi pour que soit assurée la survivance de sa gloire. »

PLAN

- **EXPOSITION:** (2 strophes)
  - L'église et les souvenirs de l'auteur.
    - Vision lointaine
    - Messe du dimanche
    - Messe de minuit.
      - Tableau extérieur.
      - Tableau intérieur.
- **NŒUD:** (2 strophes)
  - L'église et les paroisses rustiques.
    - Coeur et âme
    - Témoin du passé
    - Grâce, sublimité, beauté de la campagne
- **CONCLUSION:** (1 strophe)
  - L'église et l'avenir de notre race.
    - Maintien des traditions
    - Fidélité au caractère
    - Espérance de gloire

La noblesse est la qualité qui frappe surtout dans l'étude du fond de la pièce. Quelles matières plus nobles, en effet, que la religion et le patriotisme peuvent faire le sujet d'une composition poétique? Et, nous venons de le voir, L'église, par Blanche Lamontagne, se résume en ces deux termes.

IV. Étude de la forme. —

Ce poème se classe par son inspiration même dans le genre lyrique.

Cinq quatrains et des vers de douze syllabes le constituent. La rime est croisée, c'est-à-dire qu'une rime masculine alterne avec une rime féminine et réciproquement.

Toutes les rimes, sauf deux, sont riches: jeunesse et messe —ancienne et tienne—forment des rimes suffisantes.

Cette pièce est une peinture de moeurs. Etudions-la du point de vue:

A) De la vérité;

B) Du naturel;

C) De la sincérité.

A) *La vérité*:

1o Dans le terme:

« *fin clocher* »: illustre un trait frappant des églises de nos campagnes.

« Grelots *clairs* »: Nous entendons ici le son grèle du grelot dans la nuit.

« *lourdes carrioles* »: Le terme fait ici double image: il met devant nos yeux la voiture fortement construite ayant ainsi sa lourdeur intrinsèque; il nous la présente aussi chargée de gens emmitouflés se rendant à l'église; de là une nouvelle lourdeur de la voiture.

« *Grand* train »: C'est la vitesse naturelle dans la circonstance; l'heure insolite excite les chevaux pour la course, tout autant que le fait l'entrain joyeux du conducteur.

« *Lampions, feux, banderoles* »: Notons ces termes qui nous laissent voir l'église dans sa décoration des grands jours.

« Cloche *d'airain* »: Mot descriptif.

« labeur *serein* »: C'est tout le caractère des aïeux qui s'étale ainsi devant nous. « Le devoir pour le devoir » sans les fièvres de l'ambition et de la vanité; « l'aisance pour vivre et non la richesse pour paraître » tel était le but de leur labeur qui pour cela restait « labeur *serein* ».

« *ta ferveur ancienne* »: Allusion à l'histoire nationale; histoire faite de luttes *ardentes* pour la conservation de la *religion*, de la *langue* et des *droits*.

« Race *de croyants* »: Nouveau trait fort juste: la race canadienne-française est avant tout croyante: à sa foi se rattache pour toujours sa survivance.

2o *Dans les détails*:

> « La nef où j'écoutais prêcher
> « J'entends les grelots clairs, les lourdes carrioles,
> « Qui passaient, à grand train . . . etc. »

On y sent le réel, le vécu, les choses de chez nous.

3o *Dans les symboles*:

« L'église c'est le coeur des paroisses rustiques. »

Toute l'histoire du Canada l'affirme.

« C'est leur âme qui vibre en sa cloche d'airain. »

La cloche en effet chante toujours à l'unisson avec l'âme des paroisses. Elle carillonne joyeusement pour annoncer baptêmes, mariages, messes, visites de l'évêque; elle annonce avec effroi un incendie et tinte avec tristesse le glas de la mort.

« L'église est le témoin des âges héroïques. »

Elle est liée à la vie du présent, elle fut aussi liée à la vie du passé; et le passé chez nous, c'est l'héroïsme; l'église en reste le témoin.

« Sans la croix. »

La croix est le signe du chrétien, elle caractérise partout nos églises qu'elle domine: évoquer la croix, c'est évoquer l'église...

B) *Le naturel*:

Rien de recherché, ni dans le terme, ni dans la tournure, ni dans l'évocation des souvenirs ou de l'histoire.

C) *La sincérité*:

Elle tient surtout peut-être à la gradation dans l'expression de l'idée, gradation qui ménage aussi l'évolution du sentiment. Expliquons:

Le souvenir d'une jeunesse heureuse et calme fait naître l'émotion souriante et douce qui se dégage des deux premières strophes:

« Du plus loin... »

Puis l'idée se généralise,de l'église des Escoumins, l'auteur porte notre attention sur les églises de nos campagnes canadien-

nes. Une admiration contenue perce dans la strophe vibrante et symbolique:

« L'église, c'est le coeur... »

Mais un tableau:

« La disparition de l'église dans nos campagnes. »,

semble se dessiner, il provoque une tristesse qui s'exprime dans l'uniformité du tour des trois premiers vers de la quatrième strophe:

« Sans elle...
« Sans elle...
« Sans l'église... »

pour se rendre en un soupir:

« Un grand deuil règnerait au fond de ta beauté! »

Enfin l'idée s'universalise: à l'église particulière des Escoumins, les églises de toutes les « paroisses rustiques », s'étaient substituées, ici toutes les églises de chez nous sont en question en ce qu'elles expriment la foi de notre race.

Et l'enthousiasme éclate dans des exclamations naturelles au sentiment vrai qu'éveillent en l'âme canadienne et la pensée de la valeur de notre passé et le désir de la survivance glorieuse de notre peuple.

« Ah! puisses-tu garder ta ferveur ancienne,
O race de croyants, bon peuple de chez nous!
Nulle gloire, ici-bas, n'égalera la tienne,
Car un peuple n'est grand et n'est beau qu'à genoux! »

V. Vocabulaire. —

NEF (du latin *navem*, navire) : Partie d'une église qui va du portail au choeur entre deux rangs de piliers, de colonnes, soutenant la voûte.

GRELOT: Petite boule de métal creuse renfermant un battant mobile qui le fait résonner au moindre mouvement.

CARRIOLE (dérivé de *carro*, char) : Petite voiture légère, grossièrement suspendue, dont on se sert à la campagne.

BANDEROLE : Bande d'étoffe flottante terminée en double pointe, qu'on arbore au sommet d'un mât, au fer d'une lance, aux pilastres des églises, etc...

RUSTIQUE : Qui appartient aux choses de la campagne.

VI. Grammaire. —

Analyse logique :

« *Du plus loin que* je vois mes heures de *jeunesse*,
L'église *m'*apparaît avec son fin *clocher.* »

Analyse grammaticale des mots soulignés.

Règle du participe.

« Qu'ont *vécu* nos aïeux... »

VII. Auteur. —

Madame Lamontagne-Beauregard (Blanche) est née aux Escoumins, comté de Saguenay, dans la province de Québec, le 13 janvier 1889. Elle commença à publier ses vers en 1913, par le recueil « Visions gaspésiennes ». Elle a écrit de plus : « Par nos champs et nos rives » (1917) ; « La vieille maison » (1920) ; « Les trois lyres » (1923) ; « Récits et légendes » ; « Un coeur fidèle » (1924).

Mme B. Lamontagne-Beauregard « aime les choses de chez nous ; elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec fierté, elle les chante avec émotion » a écrit Mgr Camille Roy.

COMPOSITION.—*Sujet proposé* : « Le premier jour où j'allai à la messe ».

Canevas : Rappelez la première fois que vous avez assisté à la messe : circonstances, incidents, impressions, choses qui vous ont davantage frappés. Visez à la couleur locale et à la vie dans cette narration.

PLAN

EXPOSITION:
Avant la messe.
- Promesse
- Conditions
- Détails particuliers

NŒUD: La Messe.
- L'église.
  - Distance du banc à l'autel.
  - Orgue.
- Circonstances.
- Recherche
- Incident

CONCLUSION:
Retour à la maison.
- Chemin suivi
- Attitude
- Arrivée à la maison
- Réflexions.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Préface	5
Le corbeau et le renard (*La Fontaine*)	7
Le loup et le chien (*La Fontaine*)	20
La besace (*La Fontaine*)	34
La mort et le bûcheron (*La Fontaine*)	47
Le loup et la cigogne (*La Fontaine*)	58
Le laboureur et ses enfants (*La Fontaine*)	68
Le lièvre et la tortue (*La Fontaine*)	76
Le héron (*La Fontaine*)	93
Le chat, la belette et le petit lapin (*La Fontaine*)	104
Les alcyons (*Saint François de Sales*)	116
Boileau (*Boileau*)	124
Les Romains (*Bossuet*)	135
Conseils d'un père (*Fénelon*)	148
La comète (*Madame de Sévigné*)	159
L'examen du général Drouot (*Lacordaire*)	166
Lettre à Mgr Parisis (*Louis Veuillot*)	174
La sainte Vierge (*Henri Lasserre*)	187
Hommage à mes parents (*Pasteur*)	206
La campagne romaine (*René Bazin*)	214
Lettre d'Eugénie de Guérin	221
Le coin de Fanchette (*P.-A. de Gaspé*)	232
La maison paternelle (*Pamphile Lemay*)	242
Le vieux hangar (*Mgr C. Roy*)	251
L'intendant Jean Talon (*Thomas Chapais*)	259
Jacques Cartier (*Adolphe Poisson*)	266
Louis Veuillot (*J.-P. Tardivel*)	279
Le laboureur (*William Chapman*)	287
A l'orée du bois (*Louis-Joseph Doucet*)	295
Quand nous marchions au catéchisme (*Abbé Lionel Groulx*)	305
L'église (*Blanche Lamontagne*)	321

IMPRIMÉ EN CANADA, PAR ARBOUR ET DUPONT, À MONTRÉAL.